chronique des secrets publics

tome 1

chronique des secrets publics

rédigée par des membres du CENTRE DE RECHERCHE SUR LA QUESTION SOCIALE

Rédaction du premier tome : Jeanne Charles, Daniel Denevert.

Tous les textes qui figurent dans la « Chronique des secrets publics » peuvent être librement reproduits, traduits ou adaptés même sans indication d'origine.

Autres publications du C.R.Q.S. disponibles :

* *Théorie de la misère, misère de la théorie,* Daniel Denevert

* *Remarques sur le groupe Contradiction et son échec,* Ken Knabb

* *Déclaration à propos du Centre de Recherche sur la Question Sociale,* Bloch, Charles, Cornuault, Denevert

* *Double-Reflexion,* Ken Knabb

NOTRE PRATIQUE DE LA THÉORIE

Notes pour un manifeste situationniste (additif à « Misère de la théorie »)

Un saut qualitatif a été franchi dans l'époque depuis que l'I.S. a arrêté son expérience aux environs de 1968.

L'assaut du prolétariat redécouvrant peu à peu la nécessité d'une révolution et définissant dans ses luttes les conditions et l'enjeu d'une « nouvelle époque », s'est qualitativement confirmé et précisé. La nature de cet assaut permet maintenant d'éliminer ou de nuancer certaines hypothèses et certains slogans hâtifs de l'ancienne théorie et montre aussi certaines *limites*, dont le franchissement créerait les conditions d'une époque qualitativement différente.

Par ailleurs, en liaison évidente avec le retour de la révolution sociale, nous assistons à un développement, *sans précédent* dans l'époque moderne, de la contestation partielle-réformiste ; s'inspirant, en abandonnant progressivement ses thèmes traditionnels, de thèmes *modernes* repris des luttes révolutionnaires. Ce dernier phénomène rejoint la nouvelle orientation prise par les sphères qui dirigent la société actuelle ; devant l'assaut du *négatif*, elles sont décidées à obtenir, quel qu'en soit le prix, une participation *active* des gens à leur propre aliénation, explorent et mettent en place les conditions futuristes de cette participation, sur un programme de modification de la vie quotidienne, des mœurs, de l'utilisation sociale de l'espace et du temps ; de modification du rôle des prolétaires dans la production et de cette production elle-même. D'où toutes sortes d'expériences libéralisantes, de remises en cause des finalités de l'économie elle-même, de déclarations, d'études et de programmes promettant la transformation de l'existence, qui s'accompagnent, par une ironie de la logique du pouvoir étatique, d'un renforcement, secteur par secteur, des *moyens de contrôle* sur la vie sociale. C'est là une des contradictions qui va dominer toute la vie sociale des prochaines années : le pouvoir de l'économie et de l'état ne peut affronter l'effondrement actuel et envisager de libéraliser la société sans renforcer son contrôle bureaucratique, et il ne peut renforcer son contrôle bureaucratique sans libéraliser substanciellement des structures sociales anachroniques, dont les conséquences négatives et négatrices sont devenues incontrôlables.

Le pouvoir ne peut pas savoir jusqu'où il sera entraîné dans cette voie. C'est pourquoi il laisse si volontiers aux diverses nuances de la pensée critique contemporaine le soin d'en explorer les étapes éventuelles, jusqu'aux pires qui soient envisageables ; c'est pourquoi il encourage l'expérimentation de solutions destinées à transformer les populations en acteurs crédules et coopérants d'une aliénation rénovée. Son souci majeur, comme il a déjà renoncé à sortir intact de la période actuelle, est de limiter la casse au minimum et d'éviter de favoriser des déséquilibres sans retour. C'est dans ce processus engagé à l'échelle de la politique mondiale, comme à l'échelle interne des divers états, et nuancé ou retardé selon les nécessités locales, que s'inscrit le développement considérable — si l'on prend pour comparaison l'époque de l'économie triomphante et euphorique d'avant 1968 — d'un *spectacle de la contestation et de la transformation sociale.*

La contestation a certes toujours eu sa place dans l'univers spectaculaire, mais en tant que secteur périphérique et négligeable ; cette fois elle partage le centre du show, le disputant franchement à l'éloge de la soumission satisfaite des conditions existantes. A l'opposition capitalisme-stalinisme, qui était à la base du spectacle de l'époque antérieure s'est maintenant substituée l'imagerie familière de la société existante aux prises avec les forces et les processus annonçant sa *négation interne.*

Dans les sphères de la haute politique, on assiste partout à l'essor, encore balbutiant, d'un *néo-réformisme,* soutenu par le *repoussoir* d'un certain regain des manifestations droitières ou fascisantes.

L'ensemble des tentatives actuelles, à partir desquelles le capitalisme occidental développe sa propre remise en cause et prépare sa nécessaire restructuration, exprime bien le caractère charnière et même *profondément historique* de cette époque. Au fur et à mesure que se développent les signes et les risques d'une *négation totale,* se constitue en réaction un terrain d'expérimentation d'où s'élabore empiriquement l'*idéologie* destinée dans les prochaines années à venir étayer la réorganisation du système défaillant. Il s'agit là d'un phénomène de *stalinisation* du capitalisme occidental, au sens où la restructuration nécessaire, conçue pour sauvegarder la domination étatique, doit être menée de la manière la plus contrôlable et centralisée possible, non plus au nom des besoins naturels du mouvement économique, mais pour sauver l'*ordre économique lui-même,* au nom d'une idéologie imposant une *conception globale de l'existence,* et préparant les conditions propices de la société cybernétique. Mais pour conduire cette opération, le pouvoir se voit contraint à brève échéance de descendre sur le terrain de prédilection des révolutionnaires, et dont lui-même a horreur, celui de *l'aventure.* Si ses buts sont clairs, il n'en reste pas moins qu'*il ne maîtrise pas* le processus dans lequel il se trouve engagé. C'est là un point central pour la compréhension historique de l'époque actuelle et de la manière dont s'y articule l'alternative de l'aventure révolutionnaire. Aucun dirigeant ne peut plus dire quelles vont être les conséquences des mesures réformistes auxquelles il se trouve aujourd'hui contraint ; ils voient tous l'échéance venir au galop, quels palliatifs de dernier recours il leur faudrait développer ou généraliser d'urgence, mais hésitent devant ces correctifs dont le processus et les résultats sont incertains. Cette paralysante incertitude les porte plutôt à donner une priorité maladroite et inadéquate au seul de leurs instruments qui soit resté sans surprise et qu'il connaissent bien, *leur police.*

Les thèses révolutionnaires sont reprises partout, inspirent les penseurs garantis par l'état et les futurs techniciens du contrôle des populations ; elles servent avec le plus grand cynisme à l'éloge de la marchandise moderne, comme à justifier l'éventuelle nécessité d'une privation bureaucratiquement planifiée de cette marchandise. Dans un sens, elles n'ont jamais été aussi connues et populaires ; mais en de rares occasions seulement, elles sont comprises, employées et développées sur leurs propres terrains. L'effet de spectacle efface leur origine et leur sens. Elles n'apparaissent pas comme les idées des révolutionnaires, c'est-à-dire liées à une expérience et un projet précis, mais bien plutôt comme un subit accès de lucidité des dirigeants, des vedettes et des marchands d'illusions.

Cette popularité spectaculaire de nos thèses anesthésiées définit une première difficulté pour la réalisation d'un manifeste situationniste. Il faudra que celui-ci soit conçu de manière à ce que le point de vue qu'il développe ne puisse pas apparaître comme « l'extrême gauche » des courants de contestation existants. Il faudra qu'il porte, avec le moins d'ambiguïté possible, leur critique et leur dépassement. C'est-à-dire qu'il faut qu'il fasse voler en éclats le statut que la théorie

situationniste détient aujourd'hui d'une manière occulte. C'est même cette rupture qui définit principalement le contenu et le besoin d'un manifeste.

En présentant son film par exemple, Guy Debord, renonçant à maintenir une position offensive, a activement contribué à ranger la théorie situationniste dans la situation inextricable du spectacle contestataire contemporain. Non évidemment que la pellicule soit forcément plus « spectaculaire » que l'écriture (quoiqu'il s'agisse là d'un domaine que les révolutionnaires ne sont pas près de pouvoir dominer dans le contexte actuel), mais parce qu'il a fait, sept ans après sa parution, un film qui n'est pas plus que son livre, et qui, de ce fait, n'est que la glorification auto-admirative d'un acte du passé. Mais, même si la part d'auto-satisfaction froidement affichée atteint dans ce film des proportions démesurées, il n'entre pas dans notre intention de dénier à Debord le talent indiscutable qu'il lui reste, et qui peut même encore se montrer sous certains aspects partiellement révolutionnaire et efficace. Le problème n'est pas là. Il est que Debord, dans l'activité de la théorie situationniste où il détient une autorité méritée, se consacre moins à la théorie de la négation, qu'à entretenir une gloire personnelle qu'il s'est faite dans *l'art* du négatif, que la société intègre aujourd'hui comme un art périphérique et divertissant. Ceci pour montrer la voie qu'un bon manifeste et ses auteurs ne devront pas suivre.

En préalable à la rédaction du manifeste, il y a un profond retard à combler dans la théorie révolutionnaire. Notamment dans la maîtrise des phénomènes spécifiques — dans leur dimension ou dans leur nouveauté — à la « nouvelle époque ». Dans l'interprétation, jusqu'ici négligée, de ce qui y surgit. Et, en faisant ce chemin, il est possible que nous découvrions de nouvelles notions, décisives pour les luttes des prochaines années.

Un bon manifeste, par exemple, ne devra pas parler au mouvement révolutionnaire sur le mode de cet optimisme forcené que les gens se croient obligés d'adopter dès qu'ils parlent de révolution, insistant principalement sur les aspects radicaux, les inventant même à l'occasion, et sur l'inéluctabilité de l'issue finale. Ce point de vue doctrinaire ne fait que trahir les doutes de ceux qui l'adoptent.

Le manifeste devra envisager le mouvement révolutionnaire *réel ;* c'est-à-dire bien sûr la part admirable de ce qui a déjà été accompli, et qui justifie la notion même d'un *mouvement révolutionnaire,* mais uniquement dans le sens où ce qui a déjà été fait *va être dépassé.* Il envisagera aussi toutes les contreparties regrettables qui compromettent le développement révolutionnaire, sa complicité avec les conditions existantes. L'analyse correcte d'un seul pas du mouvement réel vaut mieux que cent discours sur les certitudes intemporelles de l'issue finale. L'époque où le seul énoncé arrogant de ces certitudes avait son efficacité est maintenant révolue.

Le manifeste prendra sur la réalité et le devenir du mouvement révolutionnaire des positions *précises et tranchées.* Il devra situer et *nommer* les tendances réellement situationnistes de ce mouvement prolétarien, celles qui ne peuvent l'être d'aucune manière, celles qui peuvent le devenir et à quelles conditions. Il évitera ce travers de la prose révolutionnaire contemporaine qui voit plus ou moins dans tout ce qui se passe une confirmation sans nuance de ses théories. Il va falloir *éclairer* ce qui a déjà été fait et l'activité actuelle des révolutionnaires conséquents en montrant ce que le prolétariat révolutionnaire va être *forcément* amené à faire dans les prochaines années. C'est-à-dire sur quelles questions vont forcément porter ses luttes, quelles formes elles vont forcément prendre, devant quelles *alternatives précises* les révolutionnaires d'un côté, la société dominante de l'autre, vont être placés. La théorie révolutionnaire ne peut plus se contenter de présenter l'étape finale comme négatif prévisible de ce qui existe, il lui faut

maintenant concevoir, d'une manière toujours plus *pratique*, toutes les éventualités des périodes intermédiaires et avancer diverses hypothèses argumentées sur ces périodes.

Nous devons maintenant nous mettre en mesure d'annoncer avec certitude quelques développements prévisibles, d'en exclure d'autres ; de montrer quelle fonction remplit le catastrophisme du pouvoir et celui des contestataires. Quelles sont les catastrophes que l'on peut raisonnablement montrer comme évitables, quelles sont celles en revanche qui ne seront pas évitées. Nous devons prévoir les principaux développements socio-historiques à partir de tous les aspects de l'effondrement actuel du fonctionnement social, c'est-à-dire prévoir le contexte immédiat dans lequel le prolétariat va avoir à développer ses luttes.

Le projet d'un manifeste répond plus à la nécessité de présenter une série de positions simples sur des problèmes laissés jusqu'ici en suspens, qu'à celle d'une présentation plus rationnelle et plus frappante des quelques points acquis de la théorie déjà existante. Il sera une sorte de guide de voyage pour l'aventure révolutionnaire des vingt prochaines années. Non un prospectus idyllique d'agence de voyages, mais un document pratique mentionnant des dangers et des obstacles qui ont déjà commencé de se manifester, et des chances *scientifiquement évaluées et situées* de succès.

Ce qui va nous différencier des pseudo-révolutionnaires, qui monopolisent aujourd'hui l'attention, dans le manifeste et *dans l'activité que nous allons continuer de développer*, c'est que nous allons parler de la révolution comme d'une entreprise *concrète et globale* pour le dernier quart de ce siècle, et que nous allons dire précisément à quelles conditions elle peut réussir comme *révolution totale*. De par les conditions dans lesquelles nous menons notre activité, et parce que nous faisons en sorte que celle-ci ne soit dirigée de nulle part, nul ne peut dire qui seront les auteurs du *ou des* manifestes situationnistes. Une chose est sûre cependant, c'est que notre époque a vraiment besoin de travaux théoriques, et qu'elle créera elle-même les forces nécessaires à sa satisfaction.

Un Anti-Denevert

Un groupe de pro-situationnistes qui paraissent sous le nom de « Point-Blank », qui jusqu'à présent s'étaient faits connaître en Californie, ont publié à Paris, en septembre 1974, *La mise misérable*, un « rapport sur les nouvelles mystifications de la théorie révolutionnaire ». Avec cette brochure, ce groupe se propose d'exposer simultanément une critique de *Théorie de la misère, misère de la théorie* de Daniel Denevert, une critique *générale* de l'activité des situationnistes en France, et *ses solutions* aux difficultés actuelles de cette activité.

Les membres de Point-Blank assistent à la « décomposition de la critique radicale de (la) réalité », « malgré les développements sociaux importants qui se manifestent depuis Mai 1968 ». Lorsqu'ils se penchent sur le monde, c'est la France qui surtout les inquiète, puisqu'« il suffit d'(y) être situationniste pour vouloir *ne rien faire* ». Ils n'y voient parmi les révolutionnaires que « petits cadres » et « êtres superflus », et ont donc entrepris d'y remettre de l'ordre.

Bien qu'à leurs yeux « ces idéologues ne possèdent rien d'important », ils ont tout de même choisi d'en corriger un, « celui qui a le plus de prétentions quant à la signification possible de ses "découvertes" » Point-Blank n'a certainement pas voulu combattre seulement des « prétentions », il faut qu'il ait redouté que ces « prétentions » soient quelque peu fondées ; qu'il ait ressenti comme une *menace directe* pour le point de vue qu'il défend.

Ce qui frappe d'abord à la lecture de ce texte est qu'il renoue avec une certaine mode polémique (une hargne démesurée s'envolant sur un propos sans consistance) que l'on avait un peu oubliée ici et qui rappelle les grands moments du pro-situationnisme français d'après 1968. Si cette mode a fini par disparaître presque complètement en Europe, c'est que les contemplatifs de l'activité des situationnistes de l'époque précédente, qui, comme chacun sait, intégraient volontiers dans leur vie un peu de situationnisme pour en améliorer la présentation, et associaient leurs noms à une littérature mimétique et médiocre, se sont trouvés frustrés de leurs sources d'inspiration ; et ont fini par se fatiguer. Mais il n'est peut-être pas tout à fait faux non plus de considérer cette éclipse de la polémique injurieuse comme le *signe* d'un certain progrès de la critique révolutionnaire dans la nouvelle époque. C'est un avantage certain de la théorie révolutionnaire sur les *modes* qu'elle suscite inévitablement par périodes : les modes par définition s'usent avec le temps, alors que le point de vue de la théorie révolutionnaire y conserve tous ses fondements. Les malheureux membres de Point-Blank montrent en tout cas qu'ils n'ont pas encore atteint le fond de leur déception et cherchent à continuer théâtralement quelque chose de la belle arrogance de l'ancienne Internationale Situationniste.

Les Situationnistes ont montré, à condition bien sûr de savoir lire, la manière *d'opposer* un emploi critique du langage, un ton franchement arrogant et même l'injure s'il le fallait, à la loi du pseudo-dialogue démocratique qui règne dans les rapports de la vie quotidienne aliénée et la pseudo-communication qui s'y développe. La critique de l'aliénation commence par la *suppression* du respect poli envers tout ce qui parle pour le maintien de ce qui existe. Les rapports des individus dans la société démocratique de l'aliénation ont établi des *formes* suffisamment anesthésiantes de la communication sociale, pour être complètement *imperméables* aux critiques essentielles, c'est-à-dire *à la critique de leur essence.* Cette organisation de la vie sociale peut admettre à n'importe quel niveau tout ce qui se dit à son propos, accueillant la thèse la plus extrémiste comme opinion « intéressante et librement exprimée ». Il y règne réellement *une liberté de l'expression sans conséquences.* Partant de là, il est déterminant que *la critique essentielle* — qui est suivie de conséquences ou n'est rien — s'attaque, par sa façon même de s'exprimer et de se communiquer, aux *mécanismes de défense* de la communication aliénée.

Les Situationnistes ont bien vu et longtemps appliqué cela, qui n'entre certainement pas dans les procès qu'on peut leur faire. C'est parce que ceux-ci ont *réussi* à renforcer l'impact de leur théorie en l'appuyant parfois sur un refus injurieux du dialogue, que les imitateurs superficiels comme Point-Blank peuvent aujourd'hui s'entretenir dans l'illusion qu'ils n'ont qu'à être injurieux pour retrouver l'efficacité des polémiques dont ils s'inspirent. En dehors des gens comme Point-Blank, à qui cette réalité échappe avec le reste, c'est une chose pourtant bien connue en matière de critique révolutionnaire lorsqu'on n'est pas maître d'un appareil stalinien, position où l'on peut sans problème remplacer la persuasion des arguments par celle de la police, que ce n'est pas le fait de prononcer un anathème injurieux qui peut donner de la critique à qui n'en a pas.

C'est à l'absence des capacités critiques des membres de Point-Blank qu'il faut attribuer leur malveillance forcenée. Ce n'est certainement pas que les travaux de Denevert n'appellent aucune critique, c'est que Point-Blank ressent d'une façon aiguë son incapacité de les critiquer, et même, comme il l'avoue lorsqu'il regrette leur « obscure abstraction philosophique », de les lire et de les comprendre. C'est parce qu'il ne peut pas affronter *ses positions théoriques,* que Point-Blank voudrait au moins *en déprécier l'auteur,*

De même que les membres de Point-Blank ne sont pas hommes à se laisser arrêter par cette difficulté mineure ; de même, ils ne vont pas faire preuve d'une trop grande rigueur sur les procédés à employer. Ils ne craignent d'utiliser ni la calomnie, ni la fausse information, ni l'emploi truqué des citations, pour trouver des *motivations secrètes* à l'activité de Denevert. Ce dernier aspirerait « au rang de mini-célébrité dans un certain milieu », voudrait que « tout le monde sache qu'il a lu Nietzsche », conduirait sa vengeance après avoir été « éconduit de l'olympe situationniste », s'efforcerait de « paraître unique », puis ne voyant finalement aucune borne à sa fantastique ambition, il se trouverait actuellement à la tête d'une « mini-bureaucratie », avec d'occultes ramifications internationales ; pour y faire quoi ? *Pour « conquérir le monde »* ! Pour voir sur quelles sources d'informations repose ce France-Dimanche du situationnisme, il suffit de dire que, de près ou de loin, Point-Blank ne peut matériellement rien connaître de Denevert. Ce dernier s'est trouvé une seule fois en présence d'un émissaire envoyé par Point-Blank en septembre 1973 à Paris, à l'époque où nous commencions à nous intéresser plus directement à l'activité de situationnistes aux Etats-Unis; il n'a pas fallu à Denevert plus de cinq minutes de conversation pour scandaliser et éloigner définitivement ce démarcheur imbécile. Pour décourager toute autre tentative de prise de contact il envoya aux mandants la lettre suivante :

Nous avons voulu saluer la naissance d'une lutte pour la théorie pratique aux U.S.A. en vous adressant courant septembre une lettre vous demandant des documents ; comme nous l'avons fait parallèlement pour d'autres camarades américains. Ces formalités d'échange d'informations et de documents n'ont jamais posé le moindre problème en Europe, même entre des groupes qui, forcément, ne pouvaient pas toujours avoir le même point de vue théorico-pratique sur toutes les questions. Nous ne vous avons bien évidemment rien demandé de plus ; *c'est ce que (Jean-Marc) D., votre émissaire en France, semble n'avoir pas pu comprendre.*

A entendre votre curieux délégué, la pratique révolutionnaire en France n'attendait que lui pour résoudre tous ses problèmes ; les ouvriers de Lip, comme les situationnistes les plus expérimentés ; et pour accomplir cette noble mission, il a manifesté dès la première seconde *(nous aurions pu tout aussi bien être une officine de la Préfecture de police ou une cellule stalinienne) l'intention de nous mêler au plus vite à plusieurs de ses travaux.*

Quelles que soient la qualité et la manière dont il mène son action, vous concevrez que l'autonomie dans notre pratique *commence par éviter que n'importe qui s'y introduise et qu'a* fortiori *les gens de l'envergure de D., usés avant même d'avoir pu assimiler* les premières *banalités de la révolution moderne, n'ont aucune chance de s'y introduire un jour.*

Parce qu'il lui manquait de connaître la pratique révolutionnaire en France au moins des derniers cinq ans, en dehors de quelques illusions de collégien depuis longtemps démodées ici, nous avons été avec lui plus patients que de coutume et l'avons traité avec beaucoup plus d'égards qu'il ne l'aurait mérité ; attitude de notre part, qu'il a voulu interpréter comme une subordination naïve à ses deux, trois projets d'école maternelle.

Parce que son impatience pratique se faisait trop pressante malgré le peu d'encouragements que la réalité pouvait lui fournir dans ce sens, et même commençait à verser carrément dans l'indélicatesse, j'ai été obligé, en restant toujours très gentil, de le mettre devant quelques aspects concrets de la crise du mouvement révolutionnaire français et des difficultés de sa pratique ; ainsi qu'à exprimer mon opinion sur votre travail aux U.S.A. envers lequel il n'a évidemment pas le moindre détachement, et qu'en conséquence, il est incapable de servir en bien. Bref,

cet imbécile n'y a vu pas moins qu'une hostilité en bloc contre l'I.S. (pour cela il faudrait qu'elle existe encore d'une quelconque manière ailleurs que dans sa petite tête), contre Point-Blank, et même contre le « projet radical », heureux semble-t-il d'avoir au moins pu trouver en nous les premiers moulins à vent pour sa ridicule croisade.

Je crains, si vous ne vous employez pas vous-mêmes à calmer sa fougue, pour votre pauvre délégué des déboires cuisants, non seulement venant de mes camarades et moi, mais de partout ailleurs où il emploiera les mêmes méthodes ; et je doute que vous-mêmes puissiez parvenir par cette voie à des résultats dont vous pourrez être fiers. Quant à nos rapports, le mieux sera que nous continuions comme auparavant chacun de notre côté à nous occuper de nos propres affaires.
Salutations
ci-joint : la littérature de combat de votre délégué et ma réponse.
(D. Denevert à Point-Blank, copie à Jean-Marc D., le 15 octobre 1973).

Si les membres de Point-Blank ne sont pas plus informés sur la personnalité de Denevert et les raisons de son activité que les lecteurs de *Misère de la théorie,* alors c'est *uniquement par ce texte* qu'il faut expliquer leur fureur ; on n'en trouvera évidemment pas la raison dans leur propos explicite, dans leurs calomnies ou leurs affirmations rassurantes selon lesquelles Denevert serait destiné à un oubli rapide. [Nous signalerons en passant que les roquets hargneux de Point-Blank ne sont pas les premiers à souhaiter que Denevert soit contraint à *se taire ;* que d'autres avant eux, qui étaient relativement mieux placés pour atteindre leur but, ont à plusieurs reprises pu espérer le voir définitivement *neutralisé* ; et nous devons leur reconnaître sur ce point, qu'il s'en est fallu d'un cheveu pour qu'ils soient satisfaits]. Mais revenons à ce qui a si bien *blessé* Point-Blank.

Le propos de *Misère de la théorie* n'était pas d'engager une nouvelle polémique avec les courants pro-situationnistes, mais d'exposer *les bases matérielles* de l'idéologie révolutionnaire, en montrant *comment* et *par où* elle s'enracine dans les conditions dominantes de la vie aliénée, après avoir renoncé à les combattre. Il n'est pas besoin d'insister beaucoup sur l'importance qu'il y avait, pour développer ce propos, à prendre l'exemple du situationnisme, et non le léninisme ou une autre idéologie archaïque. Il fallait montrer comment une théorie *indiscutablement révolutionnaire* peut rallier, en tant que *langage pseudo-révolutionnaire spécialisé,* les règles du langage général de l'aliénation, qui représente inconsciemment les conditions existantes, et travaille à leur maintien. Il fallait *par la théorie* attaquer à la racine le mensonge révolutionnaire qui travaille à contenir dans des limites inoffensives le mouvement révolutionnaire lui-même. Dans cette époque où l'enjeu de la révolution prolétarienne réapparaît comme une alternative historique qui peut surgir à chaque instant sur une grande partie de la planète, *l'idéologie révolutionnaire* s'attaque doublement à la perspective d'une révolution totale : d'une part elle retarde la progression, épuise et détruit le mouvement révolutionnaire *de l'intérieur,* en empêchant qu'il s'empare et connaisse réellement *toute l'étendue et la nature* de son propre terrain de lutte ; d'autre part elle s'étale *à l'extérieur* comme représentant trompeur d'un projet auquel elle est hostile, et y travaille en définitive, comme écran ou comme repoussoir, à contenir la *progression sociale* des thèses révolutionnaires.

C'est parce qu'elle s'attaquait directement à leur *outil de travail,* que *Misère de la théorie* devait rencontrer cet effet, annexe à son propos central, de déchaîner l'hostilité des idéologues situationnistes bien plus sûrement que si elle avait simplement pris à partie ces idéologues eux-mêmes. Ainsi Point-Blank ne sait visiblement pas ce qu'il peut reprocher à ce texte, dont il voudrait néanmoins se débarrasser par un recours, d'ailleurs peu talentueux même pour ce genre de démarche, tantôt aux schémas de la vieille politique pseudo-marxiste (« On connaît depuis

les Grundrisse... », « dans son déni des contradictions de classe », etc.), tantôt à la critique para-littéraire qui déplore, quand elle ne sait rien dire d'autre, le manque d'« originalité ». Mais Point-Blank est au moins sûr d'une chose, c'est qu'il doit se débarrasser de ce texte *quelle qu'en soit la manière.* Il ne cherche pas seulement à se rassurer par cet acte *d'exorcisme ;* il compte également que le *situationnisme* aura dans le courant révolutionnaire en France une position encore assez forte pour y isoler les manifestations comme *Misère de la théorie,* et y faire reconnaître les siennes.

Point-Blank, en effet, ne se contente pas d'excommunier les mauvais sujets du situationnisme, il se propose en plus de *faire la leçon* aux révolutionnaires en France qu'il voit sournoisement dominés par ce principe : « ne point penser, n'agir jamais »; on voit que les pires conditions de la mauvaise volonté révolutionnaire n'entament pas son remarquable optimisme qui révèle d'ailleurs à quel genre de public il se sent capable de s'adresser. Des banalités grossières aux affirmations délirantes (« Une critique en actes de la crise de l'I.S. a déjà été faite par les actions récentes du prolétariat mondial ». C'est sans doute un aspect de leurs luttes auquel les travailleurs n'avaient pas songé, et si ces fins penseurs étaient allés leur annoncer cette victoire explosive, on imagine qu'aucune usine ne serait encore sur pieds !), rien n'arrête ces titans exaspérés de trouver partout « le même refus de concevoir une critique sur le plan international », c'est-à-dire de concevoir une critique internationale qui serait prête à *accueillir* Point-Blank. La leçon de Point-Blank se ramène finalement à ce principe : il est bon de faire la révolution, il est mauvais de ne pas la faire. Mais que la « destruction du spectacle » soit une opération complètement distincte des manifestations d'impatience d'un Point-Blank, qui, dans un souci très anachronique, se prend déjà pour « la nouvelle Internationale Situationniste » en marche, voilà précisément un *problème de fond* que la stratégie des révolutionnaires de cette époque va être *obligée* de prendre en compte. Le situationnisme classique, dont Point-Blank n'est qu'un exemple, repose sur le postulat de l'existence dans la société d'un « prolétariat » idyllique, prêt à exécuter le « projet » que cette idéologie lui réserve et à entamer le dialogue avec ces révolutionnaires éclairés. Or c'est ce *nec plus ultra* du crétinisme radical qui précisément se trouve être démenti à chaque fois que quelque part des travailleurs entrent en lutte. Il y a de nombreuses raisons à cela ; l'une d'entre elles, est que les travailleurs ne peuvent matériellement pas trouver dans leurs luttes plus d'*utilisation* aux lumières puériles et aux rêves suicidaires des illuminés de la « destruction du spectacle », qu'à la promesse d'une libération finale de tous leurs maux par l'intervention Divine. Au contraire des pseudo-révolutionnaires, pour qui les problèmes de la révolution ne redescendent jamais des sphères de leurs belles généralités, les travailleurs, eux, lorsqu'ils se trouvent engagés dans une lutte n'ont aucun moyen de *contourner* la complexité des problèmes pratiques et des obstacles concrets qu'ils doivent affronter *sur le tas ;* et qu'ils devront un jour résoudre *en une seule opération.* Parmi tous les obstacles que rencontrent encore les travailleurs dans les luttes qu'ils mènent depuis quelques années à partir de situations locales, il en est un de poids : parmi la masse des travailleurs engagés dans ces luttes, le prolétariat révolutionnaire se connaît pour n'y être encore qu'une infime minorité et rencontre rapidement les limites que son isolement impose à ses possibilités d'action. C'est lui qui arrive à imprégner aux luttes certaines *caractéristiques secondaires* de la révolution moderne, mais il n'est évidemment pas dans ses moyens de placer à lui seul ces luttes dans une *perspective franchement révolutionnaire.* C'est une donnée de base que toutes les pseudo-révolutions antérieures, et les idéologies qui les ont accompagnées, ont toujours cherché à contourner : *la révolution prolétarienne ne se fait pas sans prolétariat révolutionnaire ;* et c'est cette même évidence grossière

que nos idéologues d'aujourd'hui cherchent encore à fuir. Ceux qui considèrent détenir toute la conscience de leur époque, et qui ne voient dans les luttes des travailleurs que le « complément pratique » et l'aboutissement de leurs théories, ceux-là ne font en définitive que dévoiler *dans quels rapports ils voudraient pouvoir entrer* avec ces travailleurs, et de *quelle révolution* ils rêvent. Et si l'on veut mesurer qui des travailleurs, dont ils admirent la « pratique », ou de ces penseurs du dimanche, sont aussi les meilleurs « théoriciens », le résultat ne fait aucun doute.

Tous ces révolutionnaires omniscients, qui ne cherchent qu'à populariser leur bluff, ne se posent, et surtout n'exposent jamais les questions que sur le plan où ils peuvent les résoudre : celui *des généralités banales et sans conséquences.* Le principal grief de tous les Point-Blank de l'époque actuelle, contre nous et tous ceux qui développent la théorie de la révolution *en partant de leur propre terrain d'action,* tient à ce que nous passons *froidement* sur ces généralités.

C'est la situation des révolutionnaires dans la nouvelle époque qui s'est *transformée,* et qui maintenant les distingue des situationnistes de l'époque précédente ; ils sont précisément ces prolétaires révolutionnaires *vers qui* les Situationnistes ont communiqué leur théorie et le projet d'une théorie-pratique ; et cette théorie et ce projet ne les intéressent que sous un seul angle : quelle *utilisation théorico-pratique* ils vont pouvoir en faire, de manière à leur assurer les conséquences les plus radicales. Ceux qui ont basé leur activité sur la répétition stérile des *fondements* de l'ancienne théorie situationniste, c'est-à-dire sur ce qui doit constituer *un point de départ indiscutable* pour l'activité de la nouvelle génération, doivent maintenant s'attendre à être traités comme les crétins ennuyeux et suspects qu'ils sont. Il ne fait aucun doute quand un groupe de pro-situationnistes se propose avec quinze ans de retard, et alors que toutes les conditions historiques se sont depuis modifiées, de refaire *en comédie* l'entreprise de l'Internationale Situationniste, que ce groupe n'en a pas vu et n'en peut utiliser *la part de réussite concrète,* et qu'il cherche avant tout à capter et à continuer les quelques avantages spectaculaires qui tiennent au rôle d'une intelligentsia révolutionnaire d'avant-garde. Ce groupe voudrait justement pouvoir jouer le jeu que l'I.S. n'a pas prolongé.

Si cette époque peut maintenant se passer d'une Internationale Situationniste, c'est que son dénouement dépend de ce qu'un *prolétariat situationniste* va arriver à s'y exprimer et s'y développer.

Sur nos liens avec le Bureau of Public Secrets

Parmi les informations truquées de Point-Blank, l'une, produite une première fois dans *Miserable Publicity,* une brochure dirigée contre Chris Shutes et Gina Rosenberg parue à Berkeley, et répétée dans *La Mise Misérable,* voudrait que nous nous trouvions *spécialement alliés* avec Ken Knabb du « Bureau of Public Secrets »; à qui l'on reproche d'être également allié à Jean-Pierre Voyer. Voici donc précisément ce qu'est cette obsédante alliance. Certains membres du C.R.Q.S. se trouvent actuellement avoir engagé une collaboration, à des degrés variables, avec une dizaine de révolutionnaires, répartis dans plusieurs pays, et entretiennent une correspondance épisodique avec quelques autres. Ken

Knabb est un de ceux avec qui nous maintenons les contacts les plus étroits ; un de nos collaborateurs les plus appréciés, autant pour les qualités révolutionnaires que nous lui connaissons dans la vie, que pour celles de ses divers travaux. Mais nous n'avons formalisé aucune sorte d'alliance organisationnelle et les rapports que nous avons avec lui n'ont nulle *exclusivité ;* nous avons une demi-douzaine de collaborateurs, ou correspondants, dans la seule Baie de San Francisco avec qui nous maintenons des contacts dans un cadre identique. Que nous ayons sans hésiter préféré avoir Ken Knabb pour compagnon plutôt que les membres de Point-Blank ne devrait plus constituer un mystère pour personne.

Par ailleurs nous n'entretenons plus de contacts avec Jean-Pierre Voyer, avec qui nous avons rompu en août 1972 ; et nous pensons devoir laisser Ken Knabb seul juge des siens. Ceux qui voudraient plus de détails sur notre façon de concevoir les « alliances » peuvent consulter la *Déclaration à propos du C.R.Q.S.*

Publications de nos camarades de la Baie de San Francisco

mars 1973

Remarks on Contradiction and its Failure, Knabb.

juin 1973

We're Tired of Playing with Ourselves, Cronin, Hammer et Jeanne Smith. Les auteurs de cette affiche attaquaient l'isolement forcé et le caractère, en rendant publiques leurs propres misères. Cette affiche placardée dans la région de San Francisco pouvait être trop facilement assimilée aux tentatives communautaires volontaristes, ce dont a témoigné la naïveté d'environ une centaine de lettres de réponse.

Reich : How to Use, Knabb.
Affiches en bandes dessinées annonçant la parution, en américain, du texte de Jean-Pierre Voyer.

juillet 1973

Reich : How to Use, Voyer, traduction Knabb.
Publié sous forme de brochure.
Discretion Is the Better Part of Value
Tract. Extraits d'une lettre de Voyer à Knabb exposant certaines nuances à partir de son *Reich : mode d'emploi.*

août 1973

Annonce de la collection du B.P.S. regroupée à Berkeley et à Amsterdam, et diffusée avec *Introduction to the « Prehistory » Section of the Bureau Collection,* c'est-à-dire une introduction aux textes du C.E.M., du groupe « 1044 » et de Contradiction.

novembre 1973

Reich : Modo de Empleo, Voyer, traduction en espagnol, Tita Carrión.

décembre 1973

A Critique of « We're Tired of Playing with Ourselves », Cronin, Hammer.
Tract.

janvier 1974

Anti-Syllabus : Introductory Economy, Cooperstein.
Tract diffusé anonymement aux classes d'économie politique lorsque l'auteur les fréquentait encore pour les bourses.
Intervention at KPOO, Cronin.
Tract. Texte d'une bande d'enregistrement radiodiffusée par le poste émetteur « KPOO ». Isaac Cronin avait profité de la politique de libre participation menée par cette station de radio pour critiquer de telles illusions.
Disinterest Compounded Daily, Rosenberg, Shutes.
Brochure. Critique du groupe Point-Blank dont Chris Shutes est un ex-membre. Point-Blank y a répondu en mars par la brochure *Miserable Publicity.*

mars 1974

Report n° 1, Cronin.
Cette brochure comprend la « Critique of Counterfeitism », c'est-à-dire la critique du pseudo-détournement ou du détournement cultivé pour lui-même.
Newsletter n° 1, Hammer.
Traduction du texte de Sanguinetti

(débat d'orientation de l'I.S.) sur l'économie ; avec des notes sur des économistes cybernétiques.
Why Take Handouts When You Can Take It All ? Rosenberg, Shutes.
Tract diffusé sur les lieux d'une distribution gratuite d'aliments réclamée par le « S.L.A. ». Malheureusement, le tract tombait dans le piège d'un volontarisme positiviste quand il présentait ses alternatives.

avril 1974

Some Notes on the Reproduction of Human Capital, Cooperstein.
Brochure sur les enfants, qui comprenait une affiche en bandes dessinées à l'exemple des albums de coloriages.

mai 1974

Skirmishes with an Untimely Man ; Cronin, Shutes.
Brochure critiquant la revue *Diversion* de Jon Horelick.
Double-Reflection, Knabb.

juillet 1974

Cleveland Indian War, Cronin, Hammer.
Tract sur une émeute de baseballers diffusé aux jeux de baseball.

août 1974

To Japanese Revolutionary Anarchists, Knabb.
Avec cette lettre figuraient les thèses de Debord sur l'anarchisme, qui furent traduites et publiées dans la revue du « Centre International de Recherche Anarchiste » au Japon par les soins de Tommy Haruki.
Disinterest Compounded Daily.
Réédition augmentée d'une critique de la première version par ses auteurs.

septembre 1974

Theory of the Dérive, Debord, traduction de Cronin et Rosenberg.
Extrait de la revue I.S. n° 2.
Theory of Misery, Misery of Theory, Denevert, traduction : Cooperstein, Hammer et Knabb. Cette brochure comprend également *la Déclaration à propos du C.R.Q.S.* et la dernière section de *Pour l'intelligence de quelques aspects du moment.*
Reich : Modo de Empleo, nouvelle traduction de Carrión, corrigeant de nombreuses erreurs de l'ancienne.

novembre 1974

San Francisco Chronicle, Cronin.
Affiche sur l'urbanisme et la contestation.

NOTICE concerning the Reigning Society and Those Who Contest It, Carrión, Cooperstein, Cronin, Hammer, Knabb, Rosenberg et Shutes.
Affiche à la manière de la « Déclaration » du C.R.Q.S., déclarant le choix de rester pour l'instant formellement indépendants les uns des autres.
Modern Revolutionary Theory, présentation des textes des auteurs ci-dessus, ainsi que ceux du C.R.Q.S., avec une liste des librairies où ceux-ci sont disponibles. Cette affiche fut placardée avec la *Notice.*
Réimpression en Angleterre de *Double-Reflection* par le groupe « Spontaneous Combustion ».

décembre 1974

Réimpression de *Report n° 1.*
Réimpression de *Remarks on Contradiction.*
Réimpression de l'affiche *Reich : How to Use.*
On Behindism, Shutes.
Brochure s'annonçant comme le premier chapitre de la « Phénoménologie de l'aspect subjectif de l'activité pratique-critique ».

janvier 1975

The Blind Men and the Elephant, Knabb.
Affiche recueillant de nombreuses citations à propos de l'I.S. amusantes et révélatrices, avec une traduction des premières thèses de la *Véritable Scission.* Knabb s'y propose face à d'éventuels éditeurs de traduire les livres situationnistes et précise ses conditions pour ce projet.
Réimpression de *Skirmishes.*

février 1975

Banalidades de Base, Vaneigem, traduction en espagnol de Carrión.

Adresses :
Robert Cooperstein : p.o. box 950, Berkeley CA 94704
Dan Hammer : p.o. box 14221, San Francisco CA 94114

Ken Knabb : p.o. box 1044, Berkeley CA 94704
Tita Carrión : p.o. box 950, Berkeley CA 94704
Isaac Cronin : p.o. box 14221, San Francisco CA 94114
Gina Rosenberg : p.o. box 4502, Berkeley CA 94704
Chris Shutes : p.o. box 4502, Berkeley, CA 94704.

Remarques sur le style de Double-Reflection

Une partie de *D-R* est dans l'une ou l'autre des styles révolutionnaires « traditionnels » (Marx, Debord, Vaneigem, etc.). A ce propos-là, il n'y a pas besoin de dire rien. Mais dans des autres cas, j'ai rompu intentionnellement avec cette tradition dans plusieurs façons divers.

1) J'ai emphasisé un peu des sources anglo-américaines dans des sujets qui ont été sur-colonisés par celles qui sont allemandes-françaises.

2) J'ai fait le texte très non-homogène, de sorte que le style et la méthode changent rapidement d'un paragraphe à l'autre. Donc, stylistiquement, ainsi qu'intrinsèquement, le texte va être très difficile de classer. (On peut dire que Vaneigem ressemble Lautréamont ou Breton ou Baudelaire ; mais *D-R* ressemble... Quoi ?)

3) J'ai essayé de suivre mes propres dictons. Par exemple, j'ai essayé de le faire tel que les points les plus faibles sont faciles de voir — de sorte qu'il y aura plus facile de me critiquer, de dépasser mes formules, ou même seulement d'être encouragé par le fait que quelqu'un qui a fait une formule bonne dans un paragraphe est capable de faire une bévue dans le prochain. J'espère que pas mal de gens seront incités à l'action par la pensée : « Ceci, ce n'est pas grand'chose. Moi, je puis faire plus mieux que ça ! »

4) Ce qui est peut-être le plus important, j'ai injecté un caractère « homespun » (littéralement : « étoffe de fabrication domestique » = quelque chose de commun, de rustique, de populaire, de non-sophistiqué) dans des sujets qui sont ordinairement traités exclusivement dans une manière philosophico-scientifique élevée. Notamment j'ai introduit très consciemment des gaucheries, des choses maladroites, de gênant. « Behindism », par exemple, c'est un mot absolument risible. Il a toutes les connotations de « derrièrisme », et des gens vont faire des plaisanteries à son propos (et donc, à mon propos) sans fin. Mais, le mot, une fois vu ou entendu, *ne sera jamais oublié.* Autres exemples : J'ai choisi l'épigramme de Carnegie moins pour son contenu que parce que j'ai voulu précisément *une citation de Dale Carnegie* — n'importe quelle — dans *D-R*, pour bien saboter la hiérarchie implicite et révérencielle des références (Hegel, Marx, Debord, etc.). (Et, en plus, j'ai beaucoup utilisé ses livres).

Dans la même veine, « as George Hegel said a while back », c'est comme un paysan sans éducation parlerait à propos quelque chose d'amusant que son oncle a dit, il y a quelques mois, au bistrot du coin. Encore : « How it got here and why it can't stay », ça suggère une personne très pressée, en s'élançant dans une chambre, pantelant : « Je ne puis rester qu'une minute — je suis déjà en retard pour un rendez-vous — mais il a fallu que je te dise que... » Ou encore : J'ai inventé pas mal des entités qui, à cause de leur bizarrerie, vont peut-être se détacher avec clarté, être discutées, et donc faire plus facile de comprendre les autres choses dans mon texte. Par exemple, la notion amusante de « bullshit-detecting » comme une activité définie. Ou, voir, en général, les exemples et métaphores nombreux tirés de la vie quotidienne *banale.* (...)

(K. Knabb à Joël Cornuault, le 8 juin 1974)

Fichier abusif

Le fait que le nom de Daniel Denevert figure avec l'adresse du C.R.Q.S. dans la liste des correspondants de la revue semi-confidentielle *Point of no return* ne doit pas faire illusion ; Denevert n'a jamais eu le moindre contact avec ces besogneux illettrés de la théorie révolutionnaire ; pas plus d'ailleurs qu'avec la plupart de leurs correspondants, parmi lesquels on trouve évidemment les auteurs de la brochure *La raison dans l'histoire*, énorme et laborieuse compilation, dont les seuls passages lisibles sont des citations révérencieuses, des coupures de presse, et quelques phrases réadaptées de nos propres travaux.

Après la théorie

Parmi les courants qui s'expriment aujourd'hui avec un bonheur plus ou moins discutable et qui *viennent* de la théorie situationniste, figure la revue *Errata* à la tête d'une tendance étrange qui s'affirme contre la nécessité d'une *théorie* révolutionnaire.

La tentative de mise en question présentée par l'équipe d'*Errata* englobe l'abandon du vocabulaire classique de la théorie, rejette comme fondamentalement inactuel l'héritage théorico-pratique de l'ancien mouvement ouvrier, et renonce explicitement à défendre, en tant que telles, *la perspective et la méthode historique d'une théorie révolutionnaire.*

Sous le travesti d'un style artificiellement déroutant, il est cependant facile de retrouver dans la prose d'*Errata* quelques vieux restes de la critique situationniste de la vie quotidienne, resservis dans une forme volontairement ésotérique et amputés de leur cohérence. Par exemple, et bien qu'à la lecture de cette revue, c'est son absence qui frappe surtout, ces novateurs annoncent, parmi leurs pseudo-découvertes, que c'est la « critique » qui compte aujourd'hui et qu'elle doit se développer sur le « discernement » désabusé de la « vie courante ». La grande originalité inaperçue des « prolétarisés » modernes serait l'affirmation de leur « différence », leur « opposition excessive ». Pour défendre ses nouveautés fumeuses, *Errata* doit faire semblant d'ignorer dans ce cas que le concept historique de *prolétariat*, qu'elle rejette comme entité trompeuse, est depuis Marx inséparable de la notion de sa suppression. C'est-à-dire qu'il ne constituait nullement dans l'esprit de Marx une catégorie sociologique, une « identité » pour parler comme *Errata*, mais un *processus révolutionnaire* d'une classe en route vers sa négation. *Errata* fait allègrement un trait sur toute l'histoire de la dialectique, simplement pour se donner l'illusion d'en redécouvrir une bribe aujourd'hui et, la détenant comme *bribe*, créer ainsi l'allure d'un nouveau commencement.

Ayant vu la tendance de l'idéologie à procéder par *identification*, *Errata* déclare toutes les « identités » suspectes, en tire prétexte pour laisser le point de vue de sa « critique » dans les brumes, qui sans cette mesure prudente redeviendrait inévitablement porteuse de nouvelles « identités » et risquerait fort de ressembler alors à cette vieille théorie, dont la moindre des choses fut toujours de présenter des idées *identifiables*, c'est-à-dire *criticables*. *Errata* fonde toute son entreprise sur l'amalgame débile entre la définition d'un moment dialectique par la théorie, et la production par l'idéologie de modèles d'identification.

A l'acceptation inconditionnelle et dogmatique de l'ancienne théorie, les prosituationnistes déçus, en reconduisant entièrement l'arbitraire de leurs positions précédentes, s'avisent maintenant de renier cette théorie, dogmatiquement, comme leur erreur originelle. Les critiques d'*Errata* ont trouvé un moyen commode, qu'ils partagent avec une certaine avant-garde de la pensée moderniste décomposée, pour noircir des pages sereinement sans jamais avoir à *identifier* ce dont ils parlent, et faire ainsi figurer leurs noms et leur prose dans les débats sans objets de la critique spectaculaire. De même

que les « nouveautés » qu'*Errata* s'attache à voir dans l'époque actuelle, pour fournir une allure de vérité à son verbiage, étaient déjà bien présentes et *remarquées* dans les époques antérieures, de même, toute son originalité tient pauvrement dans l'affirmation à longueur de pages, et à longueur de numéros, de ses innovations en toc.

Toute l'éloquence d'*Errata* contre la théorie et la politique révolutionnaire se fonde sur ce grossier truquage : *Errata* dénonce comme effets désastreux de la politique révolutionnaire et du projet d'une théorie pratique tout ce qui précisément ne peut être attribué ni à l'une, ni à l'autre ; et elle évite par contre d'affronter en face les manifestations de ce qui mériterait réellement d'être apprécié comme appartenant à une *politique révolutionnaire.* La régression inepte que présente cette revue a sa source évidente dans le reniement névrotique de la politique théorique. *Errata* repose sur un procédé intellectuel infantile et simplificateur, qui inévitablement doit chercher des compensations dans des prétentions néo-littéraires et poétiques, et qui est simplement destiné à masquer le fait que ses rédacteurs se trouvent littéralement incapables d'affronter *théoriquement* la progression du mouvement révolutionnaire contemporain.

Cette régression anti-théorique repose néanmoins sur une base de vérité qui lui sert d'argument : la place que les Situationnistes et leurs épigones ont faite dans leur démarche à *la critique de la vie quotidienne,* comme base vitale de toute activité révolutionnaire, n'a cessé de s'amoindrir ; et l'utilisation *idéologique* qui a été faite de cette théorie dans les dernières années, et qui continue à être faite, l'emporte nettement sur toute autre. Nos points d'accord avec *Errata* s'arrêtent là. Ce n'est certainement pas, en effet, à travers la recette *d'une réforme du lexique usuel* que nous pensons pouvoir affronter l'inévitable réification de la pensée révolutionnaire ; et encore moins bien sûr, en coupant les ponts avec la référence de l'histoire révolutionnaire, sous le prétexte futile qu'elle se confond avec l'histoire de l'idéologie. *Errata* en est arrivée à concevoir ce projet ridicule qui voudrait supprimer la théorie sous prétexte qu'elle inspire des idéologies, ou qu'elle se prête à des interprétations dogmatiques ; ce qui revient à vouloir supprimer *l'histoire,* pour perdre la notion même de son aliénation.

Les auteurs d'*Errata* sont parmi quelques uns qui ont cru devoir nous faire part qu'ils approuvaient quelques points de détail avancés dans la brochure *Théorie de la misère, misère de la théorie* tout en regrettant son propos central ; ou reprochant à cette brochure d'avoir échoué précisément sur ce qu'elle se proposait de développer. Disons à ce propos, qu'en général, nous n'estimons pas devoir nous engager dans une correspondance, et à plus forte raison dans d'autres relations, quand les perspectives d'un accord *sur l'essentiel* font à ce point défaut. Et nous trouvons franchement suspect de voir se présenter des interlocuteurs que cet obstacle n'effraie pas.

Le style Champ-Libre

Le livre *La théorie situationniste et les processus de séparation,* dont les chapitres principaux figurent dans la présente brochure, fut initialement proposé aux Editions « Champ-Libre » en novembre 1972, qui ne craignent pas de s'intituler sur leur papier à lettres : « Société de diffusion de la pensée nouvelle ». Malgré toute la noblesse des intentions ainsi déclarées, la façon dont cet éditeur révolutionnaire reçoit ses auteurs éventuels n'est, elle, pas trop « nouvelle » et ressemble à s'y méprendre aux méthodes pratiquées partout ailleurs. Le 16 novembre 1972 nous nous présentons à deux aux Editions Champ-Libre et demandons à voir l'éditeur. La secrétaire nous dit qu'il est « en voyage » et nous conseille de revenir un autre jour. Cinq minutes plus tard nous téléphonons d'un

café, nous obtenons l'éditeur et convenons d'un rendez-vous dans l'après-midi. A l'heure dite, la secrétaire, à peine troublée, cette fois nous laisse entrer.

Nous venions soumettre à cet éditeur deux de nos projets, et savoir, avant d'y travailler définitivement, si nous pourrions compter sur sa collaboration. Il s'agissait alors d'un projet de revue et du livre, qui n'était alors que quelques brouillons, que nous apportions naïvement, pensant qu'un contenu prometteur suffirait à cet éditeur pour se déterminer.

Au cours de l'entretien, la conversation s'est portée sur la manière dont cet éditeur procède pour sélectionner les manuscrits qui lui sont proposés et plus précisément sur la composition de son comité de lecture. Il ressortait de son discours, d'autant plus imprécis qu'il était truffé d'un vocabulaire théorique mal digéré, que le comité de lecture de Champ-Libre était choisi parmi les auteurs, selon leur compétence et la nature des manuscrits. Denevert demanda si Guy Debord, dont il ne voulait pas que l'édition du manuscrit dépende, à la suite de différends personnels, faisait partie du comité de lecture. Par vantardise, par coquetterie, ou par bêtise, l'éditeur nous fit une réponse mi-figue mi-raisin, évidemment destinée à nous faire comprendre que Debord était bien lecteur chez Champ-Libre, et qu'il pourrait donner son avis.

Plutôt que d'en rester là, nous avons commis l'erreur de laisser le manuscrit et de penser que nous pourrions nous entendre directement avec Debord pour qu'il ne fasse pas intervenir des rancunes personnelles dans le déroulement de cette affaire. Denevert envoyait le soir du 16 une lettre à Debord demandant une entrevue rapidement, ce qui devait nous engager dans la correspondance suivante :

Le 16 novembre 1972
Camarade,
Je passe pour l'occasion sur le contentieux qu'il y a entre nous, pour parier sur ton sens de la révolution. J'ai besoin de te voir rapidement pour une affaire d'édition chez Champ-Libre, où semble-t-il, tu pourrais jouer un rôle. L'urgence de l'affaire n'est pas seulement d'intérêt théorique, mais aussi économique.
J'attends une réponse immédiate.
D. Denevert.

(texte reconstitué de mémoire quelques jours après.)

M. Gérard Guégan
Editions Champ Libre
40, *rue de la Montagne-Ste-Geneviève*
75005 - *PARIS*
Copie à D. Denevert
.....
75010 - *PARIS*

Paris, le 17 novembre 1972
Cher Guégan,
Un certain Daniel Denevert s'adresse à moi parce qu'il veut présenter un manuscrit à « Champ-Libre » ; et que tout aille vite.
Je n'ai pas de temps pour voir l'auteur, et moins encore pourrais-je accepter de voir le manuscrit : c'est-à-dire le moindre rôle de censure, qu'il s'agisse de la qualité de l'écriture ou de tout le reste. La voie la plus simple est donc que vous conveniez d'un rendez-vous. En tout cas, ce livre est sûrement entrepris à partir d'une perspective beaucoup plus avancée que celle du bordighiste-révisionniste dont « Champ-Libre » a récemment publié le malheureux Mouvement Communiste.
Denevert a cru bon de m'écrire qu'il faisait cette fois un pari sur mon « sens de la révolution ». Le sens de la révolution, et s'il m'arrive de l'avoir, voilà ce qui est probablement jugé par autre chose que la sommation capricieuse de n'importe qui. J'espère que son livre fait preuve de plus de sens historique. Et je suppose que vous-même ne craignez pas trop, en jugeant des manuscrits, de faire juger par leurs auteurs votre sens de la révolution ; et de l'édition.
Amicalement,
Guy Debord.

D. Denevert, D. G... à
M. Gérard Guégan
Editions Champ Libre
40, rue de la Montagne-St. Geneviève
75005 PARIS
copie à G. Debord
Paris, le 23 novembre 1972

Cher Guégan,
Daniel Denevert a reçu copie d'une lettre qui vous est adressée le 17 nov. par M. Guy Debord. Ce dernier s'y propose d'introduire Denevert auprès de vous ; ce qu'il avait déjà fait par lui-même.

Nous nous sommes en effet adressés à Debord, en sortant des Editions Champ-Libre le jeudi 16, pour lui demander une entrevue. Refusant la rencontre, il a voulu croire que si Denevert osait encore s'adresser à lui, ça ne pouvait être que pour lui demander de l'aide.

Si vous même, *cher Guégan, ne nous aviez pas laissé entendre que ce Debord pouvait éventuellement faire partie de votre comité de lecture, nous ne nous serions pas vus contraints de déranger cet homme à l'emploi du temps si chargé. Vous auriez ainsi de facto évité à Debord de se fourvoyer, car il n'aurait à la fois jamais eu affaire à nous, et jamais su que nous attendions simplement de lui, qu'il ait la rigueur de ne jouer* aucun *rôle dans l'édition de ce manuscrit ; au nom du projet d'une liberté totale de l'expression et de la critique ; et compte tenu de « différends » qui par le passé ont éloigné Debord et Denevert. Sans qu'il le sache encore, il nous a d'ailleurs pleinement satisfaits sur ce point.*

Debord veut sans doute dire à travers ses railleries que seule l'Histoire jugera, en définitive, de son sens de la révolution. Ainsi feint-il de ne pas s'attendre à ce qu'elle doive le faire alors, sous les traits de « n'importe qui » : de simples prolétaires conscients par exemple. Qu'il doive s'en rassurer ou en trembler, voilà ce qui n'intéresse vraiment que lui-même. Recevez, cher Guégan, l'assurance de nos sentiments cordiaux.
pour la section expérimentale de Paris de la LIGUE DES SITUATIONNISTES
Daniel Denevert Didier G...

Editions Champ Libre
à M. Daniel Denevert
.....
Parie 10e
et M. Didier G...
Paris, le 24 novembre 1972

Messieurs,
Faisant suite à votre lettre du 23 courant, veuillez trouver ci-dessous le texte que nous adressons par ce même courrier à M. Guy Debord :

« A l'instant, je reçois une lettre signée Daniel Denevert et Didier G... dont par ailleurs il vous font tenir copie. « Il est proprement scandaleux de référer à une réponse et de la couper de son contexte, c'est-à-dire de la question qui la précédait. Or donc, à la fin d'un entretien accordé le 16 novembre aux deux personnes précitées, l'une d'entre elles, Daniel Denevert, me dit : « Pourrais-je vous poser une question indiscrète ? Est-ce que Guy Debord fait partie de votre comité de lecture ? » Je répondis en ces termes laconiques : « C'est une question indiscrète. » Cela me paraissait suffisant, dans la mesure où vous même, dans La véritable scission, *aviez mis les choses au point : « Il n'est pas non plus, quoiqu'on dise, directeur de collection aux Editions Champ Libre. » Donc, un mauvais lecteur ne peut être qu'un mauvais auditeur. »*

De là à écrire que je vous aurais « laissé à entendre que ce Debord pouvait éventuellement faire partie » de notre comité de lecture relève d'une conception délirante et imprudente de la réalité.
Veuillez agréer, Messieurs, nos salutations distinguées,
Gérard Guéguan.
P.S. : Par ailleurs, notre comité de lecture prend connaissance du texte que vous nous avez remis.

D. Denevert à G. Guégan
copie à G. Debord
Paris, le 26 novembre 1972

Guégan,
Je comprends bien que notre lettre du 23 ait pu te scandaliser. Mais alors, à travers elle, c'est ta propre maladresse qui te rend furieux. Que tes

propos t'aient paru suffisants ou non, tu nous as laissé entendre, non sans une certaine coquetterie, que Debord pouvait faire partie de ton comité de lecture ; un point c'est tout. Que tu aies répondu alors à une question de ma part ne change rien.

Sache bien qu'en tant que dialecticiens, nous nous asseyons sur les finasseries diplomatiques ; nous n'avons l'habitude de laisser à personne ni le paravent, ni l'atout de l'ambiguïté.

La première entrevue avec toi nous a suffi pour nous faire une idée précise sur tes qualités de révolutionnaire. Tu n'en as aucune qui soit manifeste. Mais en ce qui te concerne, l'éditeur et l'homme d'affaires nous suffiront ; songe que plus que tout autre tu dépends de la qualité de ce que tu vends ; en tant que tel, sois rapide, franc et direct.

Et ne te crois plus autorisé à rien d'autre sans courir le risque de vérifier à tes dépens lesquels d'entre nous ont été les plus « délirants » et les plus « imprudents ».

A la prochaine,
Pour la section expérimentale de Paris de la LIGUE DES SITUATIONNISTES
Daniel Denevert

Editions Champ Libre
à Daniel Denevert
.....
Paris
1er décembre 1972

Monsieur,
notre comité de lecture a pris connaissance de votre manuscrit. Il a décidé de ne pas le retenir pour publication. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.
Gérard Guégan.

La référence organisationnelle de « Ligue des situationnistes » ne fut utilisée que pour signifier comment nous nous considérions face à cette déplorable coterie. Nous ne l'avons plus utilisée par la suite. Le lecteur comprendra cette affaire avec Champ-Libre comme une simple tentative de nous *censurer*, bien que cette intention n'ait jamais été formellement prononcée. Par une de ces mauvaises ruses de l'histoire, c'est la micro-bureaucratie informelle de l'*expression situationniste monopolisée* qui, en tentant de nous réduire au silence, a dû nous traiter *en situationnistes*

Par la suite, le manuscrit achevé fut successivement refusé, au début de 1973, par les Editions Belfond, et Buchet-Chastel. Denevert s'estima assez humilié pour arrêter une recherche sans grandes chances d'aboutir.

Pour l'édification des révolutionnaires à propos des Editions Champ-Libre, on notera que celles-ci ont confirmé leur vocation à censurer l'expression autonome d'une théorie révolutionnaire en rejetant en février 1974 l'excellent livre de Jean-Louis Moinet, *Fin de la science.*

EXTRAITS DE NOTRE CORRESPONDANCE DEPUIS FIN 1971

(première partie)

(...) Il faudrait redonner un sens *total* à la critique de la vie quotidienne, *l'étendre* à toutes les formes plus ou moins dégradées de situationnismes, mettre plus en évidence que la recherche immédiate du plaisir maximum se condamne à rester désarmée, sans se mettre en état de participer à la conquête historique de tous les plaisirs ; faire en sorte que le « style de vie » ne puisse plus être relégué dans le décor des rapports historiques, ni même qu'il puisse passer comme *une* de leurs conditions à côté d'autres. Ce qui consisterait moins à ramener la pratique historique au plaisir, qu'à étendre le plaisir à sa conquête dans l'histoire.

Je crois que cela fait partie du projet de « reformuler d'une manière complètement dialectique » les thèses de l'I.S..

Cela réclamerait peut-être, dans le cadre de la critique du spectacle, de faire porter *plus de poids critique*, sans pour autant en modifier la perspective, sur le pôle décisif — dans la reproduction des conditions existantes — des complaisances spectaclistes dans le prolétariat moderne et dans les courants de négation les plus avancés, plutôt que de le faire porter trop unilatéralement sur le développement autonome du spectacle. D'une manière générale, *juger le monde en tant qu'il fait lui-même sa propre histoire inversée*, afin qu'il ne puisse jamais passer pour la victime innocente.

Il faudrait régler théoriquement son compte aux modalités de complaisance, au premier lieu à cette complaisance la plus moderne qu'est le situationnisme ; ce qui conduirait sans aucun doute à une amélioration dans la théorie elle-même. Plutôt renoncer à faire la critique du situationnisme dans les termes de la critique des idéologies plus archaïques, pour mener à un stade supérieur la critique de toutes les idéologies dans les termes de la critique du situationnisme. (...)
(D. Denevert à Guy Debord, le 11 décembre 1971)

* * *

(...) Une « révolution théorique réelle » ne manquera pas, elle, de plonger les approbateurs abusifs dans le dépit et la fureur, non seulement parce qu'elle s'en prendra directement à eux pour le travers détestable qu'ils représentent, mais d'abord par son style même et par tous ses développements. De même il y a quelques chances pour qu'elle replonge à nouveau les commentateurs dans le silence, jusqu'à ce que ce soit son poids et ses effets pratiques qui les obligent de nouveau à en parler sur le mode d'une réelle inquiétude. Les éloges que les commentateurs croient devoir attribuer encore maintenant

à l'I.S., selon le principe « tout ce qui est bon apparaît, tout ce qui apparaît est bon », ne peuvent viser qu'à cacher la *vérité de son pari sur l'histoire*, réduit finalement à un caprice ou une pseudo-originalité de vedette. Le spectacle le plus moderne peut montrer l'I.S. avec la révolution sociale exactement comme à une autre époque la star était montrée avec sa rolls, son bébé léopard et ses maris ; aussi arbitrairement associés.

En attendant le retour de la panique qu'une pratique conséquente de la théorie fera renaître immanquablement, celle-ci devra dans un premier temps mesurer l'effet réel de ses idées exactement comme Marx pour Feuerbach dans la préface aux *Manuscrits*, mais dans des conditions évidemment différentes : « Moins il est tapageur, plus l'effet des œuvres de Feuerbach est sûr, profond, ample et durable... » (...)

Cela exige de dégager les lignes de forces qui ont porté la société que décrivait Marx jusqu'à notre époque spectaculaire, puis jusqu'à sa spécificité actuelle. Dégager d'une manière très précise *ce qui a changé* pour le producteur privé de son monde, dans la façon dont s'effectue cette privation, et aussi *ce qui est en train de changer* actuellement sous nos yeux. Sans nous et avec nous. (...)

C'est *seulement au stade de la société spectaculaire* que la pensée de Marx, le projet de l'homme total qui la sous-tend, accède à son milieu d'existence historique — devenu entièrement social — ; qu'elle devient aussi lisible et praticable ; que la réalité, en l'occurrence le prolétariat associé à la vie sociale prolétarisée, en tant que produits *historiques achevés*, peut rechercher (et d'une certaine façon y est contraint) la pensée, dialectique bien entendu. Cette thèse donne d'une manière nouvelle raison aux « thèses sur la Commune » qui entreprirent d'envisager le passé révolutionnaire d'une manière désabusée. Appliquée par exemple rétrospectivement à l'article signé par Riesel dans le n° 12 (certains y voient à tort une idéologie conseilliste en formation), elle aurait permis de dégager *beaucoup plus fermement* la spécificité des nouveaux conseils, qui sans cela sont trop *spécialement* présentés comme un prolongement historique des anciens. Les vieux conseils ne sont que superficiellement les produits d'un défaut de conscience et d'un défaut d'autonomie du prolétariat révolutionnaire ; leur défaut profond est d'abord celui de la totalité qui les a fait naître, son inachèvement. (...)

En quelques points, ce vers quoi je sais déjà que je m'oriente : a) vers une critique du quotidiennisme, et de l'époque globale qui spontanément (sur la base de ses propres conditions, qu'il faudra expliquer) n'est encore que spontanéiste. Ceci pour mettre en valeur la *vraie* critique de la vie quotidienne, c'est-à-dire le lieu géométrique où se *jouent* le rapport de l'individu à la totalité et la possibilité, historiquement produite, d'une conscience pratique.

Le quotidiennisme contemporain est un peu comme ce communisme primaire que décrivait Marx, qui non seulement n'était pas la négation de la propriété privée, mais n'y était pas encore parvenu. Le quotidiennisme est bien cette réinstallation dans le parcellaire, en ce sens qu'il ne cherche pas à s'emparer de l'essence de la marchandise, son universalité. Il lui faut encore apprendre que la vie quotidienne convoite la vie universelle, ou n'est rien. La critique de la vie quotidienne qui n'a pas encore atteint son essence, l'universalité, le seul terrain où peut se retrouver le « sens de l'être », reste dépendante des sens et des goûts éduqués par le règne de l'« avoir » et du « paraître ». L'idée inhérente à tout degré dans la consommation et la vie hiérarchisées est dirigée contre le degré supérieur. A la limite, elle peut accéder au projet « d'abolir la marchandise » dans la seule mesure où la marchandise est le carcan et

la règle de jeu de ce processus hiérarchique. Le quotidiennisme veut supprimer la marchandise sans la réaliser.

S'il peut y avoir encore quelque chose d'un peu scandaleux dans notre débauche, ce ne peut déjà plus être que dans sa rigueur, dans la conscience dont elle s'arme. La marchandise peut bien à la longue s'accomoder de toutes les révolutions parcellaires, comme le bouleversement des mœurs, qu'il faut comprendre au moins autant comme une liquidation normale des résidus de la vieille aliénation naturelle : famille, morale sexuelle, que comme l'ébauche d'une critique *armée* du monde de la marchandise. Qui peut même tolérer *localement* une suppression partielle du travail : le nombre croissant des marginaux, le vol dont le volume est calculé par avance et intégré dans les coûts de production. Désormais, seule la conscience qui convoite explicitement et conséquemment la totalité peut être scandaleuse et susceptible d'un progrès réel.

b) ce qui va de pair avec le point précédent, vers une critique du romantisme révolutionnaire ; ce trait d'esprit typique qui traîne toujours derrière lui quelque âge d'or, en partie ou en tout admirable, que ce soit le communisme primitif, le style de vie de la noblesse ou certains aspects du vieux mouvement révolutionnaire, et qui, de lui-même, ne peut dépasser l'idée abstraite et unilatérale d'une *perte de la vie.*

c) sur le projet, exprimé par toi, de « régler les comptes avec Marx » : ce ne serait qu'une façon particulière (mais entièrement justifiée), excellente, de dégager la spécificité de la société spectaculaire, et donc aussi de notre révolution ; par rapport à la société qu'un Marx pouvait décrire et aux révolutions qu'il pouvait (ou aurait dû) en attendre, en préfaces à la négation historique de la marchandise. Cela signifie certes, comme tu le dis, dire en quoi il avait raison, pour autant que cela veuille dire en quoi c'est *seulement* au stade de la société spectaculaire qu'il commence à avoir *totalement raison ;* ce qui crée en même temps l'impossibilité d'un marxisme.

En elle-même, la critique de la société moderne *est* ce règlement de comptes avec la pensée de Marx, la voie naturelle que suit tout théoricien. Ce projet signifierait aussi, dire en quoi et pourquoi Marx est arrivé trop tôt ; c'est-à-dire dégager ce fait que *notre théorie* est la première théorie révolutionnaire dans l'histoire à avoir ce privilège d'être *totalement contemporaine* à ses propres conditions historiques ; à être une fois pour toutes émancipée des conditions de l'idéologie et du rêve utopique. Ce qui ne veut pas dire bien sûr que les risques de l'idéologie et de l'utopie auraient disparu, mais qu'ils ont changé de nature.

La réalité peut rechercher la pensée dialectique (sa propre conscience) pour autant qu'elle soit émancipée des conditions naturelles du morcellement de la vie, que chaque aspect de la vie puisse être dévoilé comme un pur produit social, un rapport direct à la totalité.

La vie quotidienne, en tant que produit historique achevé, est précisément cette médiation à la totalité qui *a fait défaut* au prolétariat contemporain de Marx, voire à tout le vieux mouvement ouvrier ; et corollairement, c'est la médiation qui *manque* — bien sûr — à la théorie de Marx. Il eut le très grand mérite de maintenir l'unité de sa perspective *malgré* l'absence de cette médiation, qui est la condition socio-historique de la production de la conscience. (...)

(D. Denevert à Guy Debord, le 11 février 1972)

* * *

(...) Il est vrai qu'il y a, dans un côté du révolutionnaire actuel, un aspect « regret de l'âge d'or », qui n'est pas formellement énoncé, mais que l'on peut sentir — par exemple dans beaucoup de pages de Vaneigem. Il faut le critiquer, surtout si l'on estime que les conditions actuelles de vie — se détériorant — risquent de renforcer cette réaction affective (qui devient presque franchement idéologie dans le courant « écologiste » du gauchisme américain). C'est que la *perte de la vie* est un phénomène bien réel (par exemple, qui a vécu les vingt dernières années à Paris a pu assister à une « perte de la ville »), mais, évidemment, il n'existe qu'à l'intérieur même d'une forme de vie fondamentalement déjà « absente ». J'ai évoqué, dans le « Spectacle », les deux ou trois époques où l'on peut reconnaître une certaine vie historique dans le passé, et leurs limites. A considérer ceci froidement, il apparaît que, sur l'ensemble de l'existence du vieux monde, on n'a pas eu grand'chose à perdre.

Contrairement à toi, je crois qu'« après l'I.S. », il reste beaucoup d'idées essentielles à découvrir (et parfois à redécouvrir). L'I.S. a d'ailleurs trouvé très peu d'idées essentielles : 2 ou 3, ce qui est un résultat extrêmement riche, parce que beaucoup de mouvements qui ont compté dans l'histoire n'en avaient trouvé qu'une, ou même pas vraiment une. Par contre, nous avons pu ramener dans le jeu plusieurs conceptions révolutionnaires anciennes — qui devaient revenir, de toute façon — et, étant donné, d'une part le terrain historiquement favorable, mais d'autre part nos très faibles moyens, je trouve que notre stratégie fut assez remarquable en cela.

Vous écriviez dans « L'intelligence » : « L'I.S., elle-même, a en partie contribué à s'assujettir aux procédés spectaculaires » (en donnant une certaine prééminence à « ce qui fut positivement réalisé »). Quoiqu'il y ait certainement là quelque chose de vrai, c'est une vérité elle-même simplement positiviste. La constatation est abstraite, non historique.

1) si nous n'avions pas énoncé — positivement, je veux bien — la part de négatif, en théorie et en actes, que nous avions réalisée, *qui donc l'aurait fait ?* Cela n'eût certes jamais couru le risque d'être contemplé comme positif, mais ce ne serait pas entré dans la lutte historique. Des millions de prolétaires restent, *en tant que prolétaires*, purement négatifs pendant des dizaines d'années. C'est au point que personne ne le reconnaît vraiment ; *même pas eux*, qui alors se reconnaîtraient faussement en tant qu'électeurs ou joueurs de tiercé.

2) On peut *maintenant* montrer précisément en quoi — on peut même voir souvent *qui* ! — l'I.S. a trop laissé passer son éloge. Tout, bien sûr, pouvait être fait partiellement mieux : la preuve est que cette critique a été soulevée dans l'I.S. depuis des années, mais n'a elle-même que *partiellement* réussi. Il faudrait donc montrer concrètement ce qui a été manqué. On ne le juge en fait que *d'après ce qui a été réussi.* (sans quoi, il n'y aurait même pas de « juges » capables, pour cette opération même de juger le résultat). Il faudra donc critiquer le tout dans son développement. (...)
(G. Debord à Daniel Denevert, le 26 février 1972)

* * *

(...) Je ne pense pas qu'il soit si important, pour mesurer les forces ou les faiblesses de n'importe quelles thèses, de recourir à ce critère de savoir à quel point les pro-situs peuvent « s'en emparer », pour la bonne raison que les pro-situs ne se sont jamais emparés de rien ; car ils ne savent faire aucun usage de rien. En ce sens, leur « modernisation » permanente, par

leurs plus récentes lectures, est parfaitement égale à tout autre effet de la mode qu'ils pourraient aussi bien choisir avec un peu plus d'usage du snobisme (par exemple, en arrêtant l'histoire de l'I.S. au numéro 3, et en déclarant qu'il n'y a eu depuis que dégénérescence).

Si l'on mesure, d'une part le poids des idées nouvelles que l'I.S. a fait passer dans l'époque actuelle et de toutes les idées radicales anciennes qu'elle y a ramenées, d'autre part l'aspect *vedette* qu'elle a revêtu dans ce processus, on trouve que ce dernier aspect est extrêmement minime (négligeable même en dehors du milieu pro-situ qui, essentiellement, ne pouvait considérer l'I.S. *que* sous un tel aspect). La dimension « personnelle », en outre, de ce vedettariat, est certainement la moindre qu'on ait jamais vue dans un mouvement avancé qui a pu en venir à faire reconnaître qu'il existe, et qu'il a assez largement raison. Pour prendre un grand exemple, ce qui a été fâcheux dans le cas de Marx, ce n'est vraiment pas tant qu'il soit devenu quelque peu vedette au moment de la Commune, c'est qu'une part de sa pensée ait été transformée en dogme « scientifique », et en diverses idéologies justifiant des appareils bureaucratiques (et tout ceci a été fait par des gens réellement *capables d'avoir des activités).*

J'avais fort bien compris que « *L'intelligence* » a précisément le mérite de rappeler *des conditions historiques générales* dont les pro-situs, le plus souvent, ne se soucient même pas (tu verras, par la parution prochaine d'un document de la VIIe Conférence de l'I.S. en 1966, que je disais quelque chose d'assez voisin sur ce sujet à certains des situs d'alors, qui n'ont ni su ni voulu l'entendre). Mais qu'elle ne se présente évidemment d'aucune façon comme étant déjà ce dépassement théorique qu'elle réclame à bien juste titre. Ainsi, je ne dirais pas comme toi que ce texte est « superficiel », mais que manifestement il envisage le sujet d'assez loin, et seulement dans quelques-unes de ses grandes lignes. Ce qui peut être un bon début.

Il y a certes du vrai dans ce que tu dis de l'époque actuelle (du spectacle achevé) comme réalisant dans toute son étendue le monde qu'avait critiqué Marx. Mais la formule que tu emploies va beaucoup trop loin puisqu'elle implique que « la pensée de Marx » aurait en quelque sorte pu exister *avant* « son milieu d'existence historique ».

Etant donné que Riesel avait dû écrire son article d'I.S. 12 en une semaine et presque sans aide, il est évident que les insuffisances y abondent. Mais ayant pu mesurer depuis toute l'étendue de la nullité du personnage, je suis bien davantage surpris qu'il ait su déjà écrire cela. Il y a jeté ses derniers feux ; assez peu brûlants, c'est vrai. J'y vois le dernier reflet de la bonne école où il s'était trouvé en mai. Aussi, dans la formule rédactionnelle comme dans son contenu — que je n'ose appeler « stratégique » —, j'y vois une simple suite de ce mouvement, dans lequel l'I.S., plus que personne, a fait reparaître le mot d'ordre des conseils mais, certes, ni les conseils eux-mêmes ni la reprise de leur théorie (arrêtée en fait sur l'expérience des années 20 en Europe centrale et, même en tant que théorie ancienne, encore très mal connue).

Je ne pense pas que la réelle tendance révolutionnaire de l'époque actuelle soit le moins du monde « spontanéiste ». Il se trouve qu'elle n'est encore, dans sa masse, que *spontanée.* C'est qu'on ne peut espérer qu'il lui sera *facile* de devenir, comme on disait jadis, « consciente et organisée ». C'est pourtant ce qu'elle recherche déjà. (...)
(G. Debord à Daniel Denevert, le 24 mars 1972)

* * *

(...) Oui la conscience est bien l'arme absolue.
La question centrale est de comprendre la MATERIALITE de son absence. Son absence est quelque chose de matériel et comme tel modifiable. Comme toute matière celle-ci demande pour sa modification « du métier ».

La modification de cette matière qu'est l'absence de la conscience dépasse de loin les rêves des physiciens qui pensent transformer intégralement la « matière » en énergie. Il s'agit de transformer une chose en ce qui l'exclut. Tout en la conservant. Et c'est là heureusement que notre projet diffère celui des physiciens apocalyptiques.

P-S : toujours à propos du sujet qui nous occupe, on peut constater la montée de la conscience dans le dernier numéro (février) de ce journal habituellement ignoble qu'est *Actuel*. Y apparaissent les symptômes de la décomposition du gauchisme. En particulier dans un article passable s'y trouve posée la question de la conscience.

Il faut de toute façon laisser à un journal comme Actuel le mérite de la liberté de language (à ne pas confondre avec la liberté du language) et l'éclectisme *absolu* de loin préférable à l'aveuglement des publications gauchistes qui se pose pour la clairvoyance.
(J.P. Voyer à Daniel Denevert, le 2 février 1972)

* * *

Argent des mercantilistes, terre des physiocrates, travail des classiques, la richesse s'est transformée en richesse du temps. Seulement, cette richesse pauvre, cette richesse de l'économie politique et de la propriété privée n'est encore que la richesse du temps abstrait, de l'abstraction du temps, donc aussi bien l'abstraction de la richesse. D'abstraction en abstraction, le moment approche où la richesse du temps sera renversée en temps de la richesse. Le temps riche est la négation de la négation de la vie, le terme de l'aliénation, le temps maître de lui, la réconciliation du temps de travail et du temps en personne, le temps libre enfin.

Le temps est l'expression abstraite du rapport le plus simple et le plus ancien de la production humaine, la catégorie valable dans toutes les formes de société.

Mais l'abstraction n'est pas l'affaire de l'esprit. C'est la réalité qui s'en charge. L'esprit naît de l'abstraction et non l'inverse. C'est par l'abstraction, cette chose éminemment matérielle, que l'esprit vient aux hommes. Nous ne connaissons cette expression abstraite que parce qu'elle existe, en un mot parce qu'elle s'est réalisée comme abstraction.

Les abstractions les plus générales ne surgissent qu'avec le développement concret le plus riche. Ainsi cette abstraction la plus simple, placée par l'économie politique au premier rang et exprimant un rapport ancestral valable pour toutes les formes de la société, n'est pratiquement vraie, dans toute son abstraction, que comme catégorie de la société la plus moderne où précisément les individus sont totalement abstraits de leurs conditions d'existence, totalement privés de la libre disposition de leur temps.

Produire prend du temps, rien que du temps, qu'il soit actuel ou matérialisé. Le temps matérialisé se compose de produits qui eux-mêmes ont demandé du temps, fût-il de la nuit des temps. Que ce soit pour construire des ponts suspendus ou dire des bêtises, il faut du temps.

Or le temps est la chose la plus limitée du monde. C'est l'absolu de la limite. De mémoire d'homme, on n'a jamais vécu que 24 heures par jour. S'il

est possible d'économiser du temps, de diminuer le temps nécessaire pour construire un pont ou dire une bêtise, il est strictement impossible de vivre 25 heures par jour.

Parmi les produits dont on peut réduire le temps nécessaire à leur production, il en est un particulièrement important : c'est la journée d'homme, le temps en personne. Le temps demande du temps pour sa production. Il est évident que plus sera réduit le temps nécessaire à la production du temps, plus on pourra produire de choses : de nouveaux moyens de production, c'est-à-dire des moyens d'économiser encore du temps (des ponts, suspendus ou non) ; des bêtises, c'est-à-dire des moyens de gaspiller du temps (des fours crématoires, des bureaucrates) ou encore du temps plus riche, du plaisir.

Ainsi l'économie du temps est-elle ce à quoi se réduisent toutes les économies. La première loi économique demeure l'économie du temps.

A l'universalité du travail tout court de l'économie classique correspond l'universalité de l'objet, le produit tout court. Cependant, le travail et le produit réels, concrets ne sont devenus réellement universels, sociaux que par l'intervention d'un terrible moyen : l'échange généralisé. Aujourd'hui, l'échange l'a emporté sur tous les rapports de production. C'est seulement par l'échange désormais que l'activité ou le produit de l'individu devient, pour lui, une activité ou un produit. Le règne de l'échange, qui se confond avec celui de sa nécessité, préside à l'économie du temps. Avec l'échange généralisé, le capital, qui n'est que du temps accumulé, est devenu le nouveau moyen de commander le temps d'autrui. Le capital est la forme objective achevée de la propriété privée qui fut toujours un commandement sur le temps d'autrui (par le fouet, par la croix et la bannière, par le capital, aidé, lors de ses débuts difficiles, du sabre et du goupillon).

Sous le règne absolu de l'échange, l'économie du temps connaît sa réalisation achevée comme abstraction sous la forme de la marchandise. Ce qui fait d'un produit qu'il est une marchandise, c'est qu'il doive s'échanger pour devenir un produit et qu'il doive le faire dans un rapport déterminé : la valeur. La valeur n'est que le rapport de deux quantités. C'est cependant un rapport déterminé. Ce qui en fait une parfaite abstraction, c'est qu'il est déterminé loin de toute réalité humaine, par son viol permanent dans la guerre de tous contre tous et de la bureaucratie contre tout. Dans l'économie du temps sous le règne absolu de l'échange généralisé, la loi de la valeur est déterminée par son contraire, à savoir l'absence de loi. La loi de l'économie politique est le hasard et la valeur est le rapport de deux quantités... sous peine de mort. C'est cette guerre permanente et ce hasard qui nécessitent la forme individualisée et parfaitement abstraite de la valeur : l'argent.

L'argent est aussi bien la forme individuelle de la nécessité de l'échange, sa personnalisation. Car le besoin d'argent, qui n'est que le besoin d'échanger, l'a emporté sur tous les besoins.

L'individu tenaillé sans répit par le besoin d'argent, le temps est réellement devenu une abstraction. Désormais, le temps, c'est de l'argent.

Si l'industrie fut le travail sous sa forme achevée, le spectacle est l'abstraction du temps sous sa forme achevée, car il est le spectacle du temps riche, du temps libre, l'argent que l'on regarde seulement.

Voilà quelques éclaircissements sur ce qui pouvait demeurer obscur à propos de la valeur dans mon affiche. C'est en fait un résumé en 2 pages du Capital de Karl Marx.

(J.P. Voyer à Daniel Denevert, mars 1972)

* * *

(...) Ton entreprise d'élever les travaux de Reich, qui ont par eux-mêmes le mérite d'être une investigation scientifique concrète de l'aliénation de l'homme sous l'angle de son absence de sexualité, à leur application à la totalité de la vie humaine — ce que Reich avait lui-même entrepris, mais on sait combien maladroitement — est en tous points excellente, tant par les voies théoriques qu'elle ouvre, que du point de vue de la stratégie actuelle (de leurs conditions de lutte) des idées radicales.

a) D'abord assez trivialement parce qu'il nous appartient à *nous seuls* de ne pas laisser Reich dans les pattes des maoïstes et des anars, aux petites idiotes du MLF, à la promiscuité étouffante des communautés sexuelles, à l'avant-garde — aujourd'hui invariablement pro-situationniste — de la décomposition politico-culturelle ; et jusqu'à Michel Lancelot à *Europe I.* L'absence du moindre sentiment de vie historique de tous ces gens — au sens de l'histoire individuelle et universelle *consciemment* vécue — leur garantit assez l'impossibilité d'un emploi — même minimum — des recherches de Reich, et quand bien ce ne serait que sur le terrain limité d'un épanouissement sexuel purement végétatif.

Il n'y a pas de sexualité sans amour ; et la pratique de la théorie est une arme et un outil indispensable à une expérience réelle, profonde, de l'amour. Dans les expériences les plus naïves, les plus enthousiastes et les plus désarmées, cela finit toujours par se savoir.

Le rapport direct qu'il y a entre la pratique de l'intelligence et l'exploration *vécue* du monde de l'anti-utopie — schématiquement entre la voie conquise et suivie par *La Société du Spectacle* et la voie seulement ouverte par le *Traité de Savoir-vivre* — commence à prendre une tournure singulièrement concrète. L'un ne compense pas seulement les manques partiels de l'autre, comme le laissait encore entendre Paolo Salvadori dans son texte du « débat d'orientation ».

b) Parce que la notion de *caractère* permet de ruiner la conception vaneigemiste encore un peu magique qui situait encore abstraitement le conflit dans l'individu entre la part des gestes et des intentions authentiquement vécus et la part de défaite et de déception nécessairement subies dans la vie aliénée. Avec le caractère, qui est la forme même de ce conflit, on a enfin affaire à une matérialité, difficile à contourner par postulat ; dure à regarder en face, que l'on peut entreprendre de transformer. La conscience, lorsqu'elle trouve quelques conditions d'existence *connaît* son ennemi intime.

La théorie a ce privilège que plus elle devient concrète, que plus la conscience s'approprie et exprime sa réalité matérielle, plus elle rend la tâche difficile aux tricheurs. (Il nous appartient aussi d'expliquer pourquoi ils trichent). Et déjà on a pu remarquer que la théorie situationniste réussit vraiment très peu — et en tout cas, pas trop longtemps — aux idéologues et aux dilettantes de la révolution moderne. (...)

Page 3 du dépliant tu écris «... tandis que la fonction du caractère étant de s'accommoder de l'état des choses, sa dissolution est un préalable à la critique globale de la société. Il faut ruiner cette circularité »

La relation établie ici entre le caractère et l'intelligence (la conscience de classe) me semble *trop stricte* et leur opposition peut-être *pas si circulaire* mais dynamique. C'est dans le développement réel de cette opposition que se trouve la *résolution* de leur incompatibilité.

Comme tu le dis par ailleurs, l'identification des résistances comme étant dues à la névrose caractérielle ne pouvait avoir lieu que dans la tentative

de communication que constituait l'analyse. De même la fin de cette effrayante circularité (en grande partie réelle, c'est absolument certain, au point qu'il faille que la révolution *soit là* pour que la plupart des gens commencent seulement à prendre un peu figure humaine) ne peut avoir lieu que *dans la lutte pour la conscience,* c'est-à-dire pour la vie et l'individualité, qui dévoile et identifie les résistances, les résistances individuelles et le « jeu » social des résistances entre elles, qui fournit aussi les remèdes.

Il ne me semble pas que l'on puisse poser sérieusement la dissolution du caractère comme un *préalable* à la conscience en tant que lutte contre les conditions existantes. Tout au plus comme un préalable à la réalisation achevée de la théorie-pratique.

Il faudrait considérer, en retour, comment (par une de ces ruses de l'histoire) le développement même des conditions d'existence modernes rend au caractère la « vie » impossible, lui enlève les conditions de son fonctionnement « normal », introduisant dans son économie mentale des brèches par lesquelles la *conscience,* c'est-à-dire la volonté et la nécessité de la reconquérir, peut se réintroduire. Comment expliquer, sinon, le mouvement d'amélioration de la conscience auquel nous assistons ? (...)
(D. Denevert à Jean-Pierre Voyer, le 15 mars 1972)

* * *

(...) La seule réalité qu'ait jamais pu connaître l'hypothèse de l'existence d'un noyau organisationnel, est dans le *titre* que nous nous sommes donnés contre Debord et Guégan dans l'affaire « Champ-Libre », et dont le niveau d'exigence pratique n'a concerné que de très loin, le niveau des qualités requises par le congrès de Pigalle.

Personne ne peut ignorer que la *Ligue expérimentale des Situationnistes* n'est jamais restée qu'un projet dans l'horizon, et que, par conséquent, personne n'a pu en être exclu, ou en être éloigné momentanément, car ceux-là mêmes qui ont pu s'en croire les membres en étaient en réalité fort loin. Aucun de ses membres éventuels, dont Marc et Paulette, qui pouvaient seulement ignorer la couleur du drapeau mais non le projet organisationnel du Congrès de Pigalle, ne s'est jamais soucié de lui donner, ni d'en désirer réellement, *la moindre existence réelle,* à un niveau de réalité et d'exigences qui pourrait correspondre en quoi que ce soit à celles d'une organisation révolutionnaire, ou même simplement jusqu'à présent, d'une *activité* révolutionnaire.

Lorsque Marc et Paulette firent connaître leur communication à propos du Congrès de Pigalle, le 21 novembre, je leur ai aussitôt manifesté mon accord avec le contenu de leur déclaration. Cette dernière laissait en fin de compte *tout* à l'initiative réelle et à la responsabilité personnelle des individus. Restant pratiquement en accord avec leur prise de position, nous avons (Jeanne) et moi, traité *également* toutes les initiatives pour le seul projet de travail qui ait jamais pu prendre forme, même au niveau du simple projet, le magazine. De même, dans la mesure où cette responsabilité pouvait nous incomber, nous avons toujours tenu chacun informé de ce que chacun faisait, ou avait l'intention de faire, quand nous-mêmes nous le savions. Quant aux autres initiatives, il n'est pas besoin de connaître les règles du calcul élémentaire pour les compter.

Le seul autre travail qui prend forme à ma connaissance, comme une des rares bases de discussion concrète qui furent jamais fournies à notre projet commun, est *le mien ;* par *la Préface* et sa correction en vue de l'édition, dont malheureusement j'ai dû me résoudre à prendre la responsabilité seul, tant

pour le contenu théorique, que pour la réalisation écrite, et mise à part la faible aide que (Jeanne) peut m'apporter dans les dures conditions qui lui sont faites actuellement.

Il me paraît en outre symptomatique (le mot est faible) et profondément décourageant pour ces camarades, que la déclaration du 21 novembre de Marc et Paulette — posant bien moins de difficultés sur la théorie que la Préface, et concernant pour le coup chacun directement — soit restée à ce point sans réponse ; que ce soit pour manifester un accord, ou exprimer même une idée de critique.

Il existe donc des sujets d'inquiétude *autrement plus graves*, que l'existence de « malentendus » et de « différences de vécu » purement *métaphysiques*, si l'on considère qu'il n'y a par ailleurs aucune base d'accord positif sur laquelle on pourrait *s'entendre* et construire réellement un *vécu* commun ; comme par exemple un *accord théorique explicite* au niveau des orientations possibles d'une recherche commune, ou un accord sur la moindre règle pratique à observer entre nous. Cette défaillance du projet se traduit notamment par le fait que les désaccords qui sont apparus entre nous, n'ont jamais pu atteindre la dimension critique.

Il conviendrait donc pour le moins que chacun acquière un minimum de soucis *sur le contenu* de ce qu'il vit et fait — et le plus souvent ne fait pas — sache l'exiger pour lui-même, comme chez les autres, sans quoi toute discussion ou éclaircissement *sur la forme* est une pure gesticulation, maintenant artificiellement les conditions confortables d'un pseudo-dialogue collectif, dans une situation qui ne prête pourtant à aucune euphorie ; et qui n'a vraiment rien de collective.

L'essentiel du malentendu, s'il dut jamais y en avoir un, me paraît être surtout un malentendu des individus vis-à-vis d'eux-mêmes, un malentendu sur ce qu'ils se sont montrés *personnellement* capables d'apporter et d'investir dans un projet dont ils veulent pourtant tous la réalisation : pour l'instant, pas plus que des promesses. L'insignifiance et l'obscurité *du résultat commun*, qu'aucun éclaircissement illusoire ne viendra diminuer, simplement regardées en face n'autorisent plus personne ni à la moindre désinvolture, ni à la fuite dans de pseudo-problèmes.
(D. Denevert aux camarades concernés, le 10 janvier 1973)

* * *

(...) (Jeanne) m'a dit, après une communication au téléphone qu'elle a eu avec Gilbert, que d'après vous mon attitude relèverait — ou révèlerait — de la haine à votre égard. Si toutefois vos propos ont été ainsi correctement rapportés, je voudrais vous mettre en garde contre cette sorte d'explication *psychologiste*, qui reviendrait à contourner bien pauvrement les problèmes qui se posent à nous maintenant, qu'il faut savoir envisager dans toute leur ampleur *anti-situationniste* (c'est le seul critère qui nous intéresse), et que nous nous sommes tous proposé de résoudre *radicalement*.

Dans la mesure où j'espère ne pas trop hésiter à l'exprimer, il est facile de percevoir ma colère, et aussi *sur qui* elle se porte selon les cas et les situations. Et lorsqu'on a constaté cela, on n'a rien découvert et rien dit de bien mystérieux. Car la colère est *subjectivement le* « travail du négatif » dans les relations entre les gens, c'est-à-dire le négatif de ce dont l'amitié et l'affection sont l'expression positive. Envers les gens de qui l'on n'attend rien, on n'éprouve non plus jamais rien de cette sorte. Lorsque l'on a observé un peu la subjectivité telle qu'elle est dans les rapports aliénés, on voit vite qu'elle supporte aussi

mal l'expression de l'affection authentique que l'expression de la colère, ce qui n'a rien pour nous étonner puisqu'il s'agit de deux attitudes du même point de vue. D'une manière générale je trouve qu'il n'a pas été fait une assez grande place jusqu'à présent *à la colère* dans les associations révolutionnaires, comme en vérité tout ce qui est vraiment révolutionnaire y a été négligé.

Pour la tâche pratique qui nous occupe, j'espère que vos contre-mesures ne se feront pas trop attendre. D'après mes informations je crois savoir que dans le 9e arrondissement ça prend aussi tournure. (...)
(D. Denevert à Didier G. et Dominique D., le 31 janvier 1973)

* * *

(...) Qu'il soit bien clair que le pouvoir de chacun sur sa vie est une réalité de la lutte révolutionnaire, et que la révolution ne sera au bout du compte que la dernière émeute qui mettra fin au dernier rempart du pouvoir, à sa matérialité, permettant ainsi une victoire définitive sans retour, tandis que l'organisation radicale de la vie aura déjà commencé d'être réalisée.

Tant que la théorie ne paraît pas visiblement dans le quotidien du révolutionnaire, tant qu'elle restera une activité séparée il n'y aura pas de rencontre possible avec le prolétariat, ni avancement vers l'achèvement de celle-ci.

Ce qui nous a paru clair à la suite de notre dernière réunion, c'est que la confusion qui y régnait était l'effet d'une incertitude au niveau du sens pratique que chacun donne au projet révolutionnaire, incertitude due aux multiples possibilités que laisse le flou de la théorie situationniste, au sens qu'elle ne pourra être précisée que par sa réalisation pratique.

Il nous est apparu aussi, dans les velléités de réunir nos activités, une identité significative dans la pauvreté entre les rapports individuels et le travail théorique. De même qu'une absence d'esprit « pionnier » au niveau collectif qui laisserait à penser que la théorie et la révolution seraient un phénomène séparé du quotidien révolutionnaire actuel.

Bien qu'avec une conscience plus grande, nous nous sommes engagés une nouvelle fois dans l'histoire en employant la même méthode et de la même façon que dans nos expériences passées, et sans s'en inquiéter. C'est-à-dire que plus généralement le problème est de trouver les moyens pratiques à l'échelle de la théorie situationniste, et de cesser d'appliquer la pratique du mouvement révolutionnaire précédent comme arme de la nouvelle conscience, et même d'en concevoir la possibilité.
(Marc V. et Mireille L. aux camarades concernés, le 2 février 1973)

* * *

Nous avons tenté une expérience collectivement. Nous ne sommes parvenus à rien. Et nous avons perdu jusqu'au sens de ce qui nous réunissait. Les propositions qui vont suivre ne sont pas la garantie d'une réussite future. Toutefois, il ne saurait y avoir de nouvelle tentative qui passerait par-dessus ces quelques points. Aussi bien, permettront-ils de mieux voir les raisons de notre échec.

Il nous faut dès à présent refuser toute discussion de salon. J'entends par là aussi bien le bavardage bouche-trou que l'étalage de toute culture séparément de la seule question qui compte, son application critique aux *conditions exis-*

tantes aussi bien celles que nous vivons spécifiquement que les conditions générales du vieux monde. (...)

Il faut que chacun trouve le courage de se regarder en face. L'auto-satisfaction ou l'auto-critique *collectives* doivent cesser ; de même que le déploiement de l'auto-dépréciation qui se croit suffisante pour en être quitte avec la vérité pratique. De même encore l'assurance sans moyen qui ne montre jamais de concrétisation. Le mécanisme qui consiste à juger des actes sous le seul angle de la responsabilité collective dénote une fuite de la responsabilité individuelle. C'est de la médiation de la collectivité que l'individu tire sa force comme sa faiblesse. Ce qu'il n'a pas fait, il espère au moins que la collectivité en donnera l'illusion. De même, quand l'illusion même ne peut plus être sauvée, l'individu se rassure par le fait que ce n'est pas *lui* qui a échoué mais la collectivité toute entière. Si elle a échoué, comment lui-même aurait-il pu y échapper ? Ça ne peut être qu'un échec historique ! On peut noter que la seule illlusion qu'une collectivité existe ne peut longtemps être entretenue que si certains, dans cette collectivité, l'entretiennent par leur activité. Je ne veux pas dire qu'au départ le but de ces individus est d'entretenir une illusion. Ils ont honnêtement le désir de travailler à la réalisation concrète de la collectivité. Pour cela, ils y mettent individuellement toutes leurs forces. Si cette situation se prolonge, c'est alors que l'on peut parler, de leur part, de mystification. Il n'en est pas de même pour les *spectateurs* au sein de la collectivité. Ceux-là savent bien que le travail de la collectivité n'est que le travail de quelques-uns. C'est pourquoi, l'auto-satisfaction *collective* est pour eux un moyen, par la médiation de la collectivité, de s'approprier le travail de ceux qui agissent réellement. Lorsqu'enfin il n'est plus possible de perpétuer l'illusion de la collectivité, ceux qui n'ont vécu que par sa médiation, s'auto-critiquent collectivement, incluant dans leur auto-critique ceux qui y échappent en fait et s'identifiant encore à eux. C'est une fatalité qui s'abat alors sur la collectivité puisque personne n'est capable de la sauver ; pas même les meilleurs qui jusqu'ici avaient permis l'illusion. L'auto-critique collective permet aussi à chacun de ne pas se retrouver seul en face de sa vérité et d'échapper encore à la critique ad hominem.

(...) Il me semble que les recherches historiques, comme par exemple l'étude du bolchevisme, relèvent plus du travail universitaire que du réel travail théorique. Il est une recherche qui ne s'exerce pas *immédiatement* sur la vie.

Le travail historique ne vaut, comme toute activité séparée, que par son détournement par la théorie. Il est bien sûr nécessaire, mais comme activité marginale. Le travail théorique sur le présent doit être au centre de notre recherche. Car le travail théorique doit s'axer principalement sur la vie ; il y puise sa substance et il influe sur elle. La pensée originale de celui qui s'attache à un travail historique ne s'accomplit que partiellement dans sa nature dialectique ; il reste alors à savoir quel est le véritable poids pratique de cette activité. Elle risque en effet, si elle est effectuée indépendamment de l'*application globale* de notre critique aux conditions existantes de notre lutte et de la vie en général, de n'être plus qu'un simple travail d'historien « révolutionnaire » faute d'être celui d'un révolutionnaire faisant son histoire.

La recherche historique n'est certainement pas un des aspects les plus créateurs et les plus dynamiques de notre activité théorique. (...)
(J. Charles aux camarades concernés, le 4 février 1973)

* * *

(...) Tout individu ressent de manière plus ou moins aiguë la contradiction entre son adaptation à la vie aliénée et sa révolte contre les conditions

d'existence qui lui sont faites, et tend à résoudre ce conflit en favorisant le développement d'une de ses tendances au détriment de l'autre.

Les révolutionnaires sont ceux qui ont conscience de ce conflit et qui choisissent un mode de vie qui leur permette de lutter d'abord contre leur propre aliénation et contre la vie aliénée en général. (...)
(Paulette C. aux camarades concernés, le 6 février 1973)

* * *

Comme je pense que le contenu du texte de (Jeanne) et son expression — les deux étant liés — répondent tout à fait dialectiquement aux problèmes que nous rencontrons, je n'ai aucune critique à lui faire et je m'en servirai plutôt pour faire des critiques sur les insuffisances de mon propre texte et le préciser.

Les principaux défauts que je vois à mon texte sont que :

1° Mon appel à une discipline rigoureuse qui serait exercée par chacun sur lui-même et sur les autres, reste une critique abstraite de notre expérience car il ne montre pas les expressions particulières des défauts importants qui se sont révélés dans la pratique des individus : le bavardage bouche-trou, l'étalage d'une culture séparée, la négligence totale dans les rapports au niveau le plus primaire avec d'autres camarades, les critiques qui ne reposent pas sur une analyse sérieuse.

2° Je prête à l'expérience collective des bienfaits se répercutant sur la pratique de chacun, sans en montrer en contrepartie les dangers, parce que j'ai omis de considérer les différences radicales dans la pratique individuelle qui se sont révélées entre autres dans l'expérience qui nous concerne, et j'ai posé ainsi le rapport simple collectivité-individu, alors que la réalité des rapports existants dans une entreprise collective est beaucoup plus complexe comme le développe justement (Jeanne) dans son texte en montrant notamment comment la pratique individuelle peut se cacher derrière la pratique dite collective, aussi bien pour s'approprier personnellement le meilleur de celle-ci, que pour rejeter en bloc sur elle les erreurs et les manques, en fuyant ainsi la part de responsabilité individuelle.

3° Je présente les solutions pratiques que je propose pour organiser nos rapports comme des structures devant favoriser l'activité théorique, alors que (Jeanne) dit qu'elles permettent la vérification de celle-ci. Je précise donc que par favoriser l'activité collective, j'ai voulu dire qu'organiser systématiquement une critique sérieuse exercée par tous, sans lui prêter des vertus créatrices, peut apporter un progrès dans le travail théorique de chacun.

4° Sur la distinction entre recherches historiques et travail théorique proprement dit, je suis d'accord mais je tiens à préciser que personnellement lorsque j'ai commencé mon étude sur le bolchévisme, je n'y ai recherché qu'une application à la critique des conditions de luttes actuelles ; j'ai voulu m'en servir comme exemple historique de formation de l'idéologie révolutionnaire et de sa force pratique de falsification et de récupération des luttes radicales, en montrant comment cette idéologie particulière ne peut plus jouer ce rôle dans les pays où les conditions modernes d'existence sont les plus développées mais où d'autres idéologies modernes — l'autogestion opposée

à la direction étatique de l'économie, par exemple —, pourraient viser les mêmes objectifs : la modernisation de la dictature de l'économie sur la vie.

Ce travail en est resté pour le moment à ces orientations générales.
Paulette C. aux camarades concernés, le 8 février 1973.

* * *

Nous avons beaucoup parlé ces derniers temps *d'accords et de désaccords théoriques,* en ne nous comprenant souvent pas très bien à ce sujet. C'est donc sur la nature même de notre *accord théorique* — tel qu'il est et tel qu'il devrait être — qu'il faut revenir en *précisant* tout davantage. « Préciser » signifiera pour le cas, plus mettre les idées en état d'être comprises dans les conditions spécifiques de notre crise, que leur apporter en elles-mêmes un surcroît de finesse.

I. — *Sur le sens théoricien de notre accord subjectif*

a) Ce qu'il doit y avoir de *situationniste* dans les bases sur lesquelles nous cherchons à nous associer est identique à tout ce qui fait que nous devrions être ensemble *sur des bases bien plus profondes qu'un vague accord dans nos idées ;* même lorsque ces idées ont toutes quelque chose de situationniste. Nous n'avons pas à être une association de *penseurs,* et des penseurs en tant que tels n'ont d'ailleurs pas besoin de s'associer, même lorsque leurs pensées convergent. Ce qui doit nous réunir *avant tout,* c'est la façon dont nous *ressentons* les conditions existantes de la vie sociale et individuelle, et le fait que *nous n'y recherchions plus rien* subjectivement et objectivement, que nous n'attendions plus rien tant de la réalité de ces conditions, que de leur illusion. Ce qui peut nous associer sur cette base, c'est le style de vie global que nous développons contre elles, dans la mesure où nous pensons y trouver la racine même de notre *sens de la dialectique.*

Dans les conditions présentes de notre crise, c'est *à ce niveau* que nous devons d'abord rechercher la réalité de notre accord, tout comme nous savons que c'est à ce niveau qu'est la seule véritable source de notre créativité révolutionnaire ; tant individuellement que collectivement. Pour résumer, nous n'avons pas à être des penseurs situationnistes, mais *des situationnistes voulant et sachant utiliser la pensée comme une arme.*

b) Ceci revient à constater le *fondement artistique* de notre théorie, en même temps que la véritable spécificité de notre aventure. (L'art étant compris comme expression des profondeurs subjectives, et corollairement, comme *finesse* de la perception sensible).

De même que *la réalisation de l'art* se trouve *à la fin* de notre projet historique (en tant que réalisation socio-historique de la créativité humaine), de même la réalisation de l'art doit se trouver *à la base même* de notre lutte individuelle.

c) Les modalités éventuelles de notre nouvel accord devront tenir compte de la nécessité d'*augmenter considérablement la part de l'expression subjective,* c'est-à-dire qu'il faudra autant savoir en *libérer l'expression,* que savoir *la recevoir et la comprendre* lorsqu'elle s'exprime ; ce dernier point n'étant pas le plus facile. Nous devons ainsi nous attendre à ce que se fasse jour — comme la contrepartie normale du refoulement existant — même la pire irrationnalité

subjective, accompagnée de crises d'une profondeur égale à ce qui pourra être expérimenté et découvert. Nous ne devons ni *proscrire* ce genre de manifestations dans nos relations, ni *en faire la « critique » au nom d'une pseudo-exigence de radicalité formelle ;* bien au contraire nous devons les *encourager,* et lorsque nous les pressentons, faire en sorte qu'elles apparaissent. Le seul point important et critique est de rendre ce processus *profitable.* Nous devons rompre avec toute censure et auto-censure situ-policière de la vie subjective, tout comme nous avons su — mais sans grands mérites à vrai dire, puisque nous développons spontanément la tendance inverse — nous préserver jusqu'à présent de la fausse exaltation vaneigemiste. Ce qui est à la base de ce point, c'est la nécessité depuis longtemps ressentie, jusqu'à dans l'intelligentsia gauchiste, d'une correction et d'un détournement dans le sens de la théorie de l'histoire et de sa lutte, des travaux de Freud et surtout de Reich.

d) Une des toutes premières mesures à prendre serait donc que nous *combattions et interdisions* parmi nous *tout comportement factice ou superficiel,* comme en général, toute manière insuffisamment sérieuse de régler ses comptes avec la vie quotidienne aliénée. Ceci afin de ne pas compromettre dès le départ, par trop d'insouciance ou de modération, le besoin désormais *impératif* de construire une *base d'expérimentation subjective,* d'où partiront toutes nos futures idées et toutes nos futures actions. (Sur les attitudes à proscrire, cf. le texte de (Jeanne) du 4 février.)

II. — *La pratique de la théorie dans les périodes pré-révolutionnaires*

a) Dans les périodes où la révolution ne se confond pas encore avec l'histoire sociale tout court (comme c'est encore le cas pour l'heure), l'exercice et l'application de notre théorie est une chose complexe et subtile. Il faut nous mettre *nous-mêmes* dans cet état où précisément les conditions sociales ne nous mettent pas, afin de *savoir lire et voir clairement ce qui est partout caché et recouvert,* ou, comme c'est le plus souvent le cas aujourd'hui, ce qui est seulement partiellement visible et partiellement interprété partout.

b) *Quand la révolution est là* tout change évidemment, et tout se *simplifie ;* mais alors, en tant que *groupe* de théoriciens, nous n'avons plus grand-chose à y faire, puisque tous les problèmes d'association se posent alors au niveau des conseils et du pouvoir social. Quant à notre pensée, elle y est alors inscrite et dictée *immédiatement par les faits eux-mêmes.* C'est ce qui explique que les moments révolutionnaires correspondent toujours à une véritable explosion de la créativité individuelle, faisant un contraste formidable avec la stérilité des autres périodes, et touchant même alors tous ceux qui en des temps moins favorables ne savaient jamais quoi faire, ni comment.

c) Parce que nous ne bénéficions pas de ces conditions parfaites, nous devons faire de la révolution en quelque sorte notre *métier,* en attendant qu'elle soit simplement notre condition d'existence et notre environnement social. Il doit être clair pour chaque camarade et, lorsque cela est, manifeste pour tous les autres, que *l'activité révolutionnaire est pour lui l'activité centrale,* non pas dans ce qu'il en dit, mais dans ce qu'il réalise effectivement, et non plus une vague occupation en dehors des jours ouvrables et de la routine quotidienne.

III. — *Sur le formalisme égalitaire*

a) Tout débat sur l'égalité reste « purement scolastique » tant qu'il ne peut se tenir sur la base de ce qui *se réalise collectivement, et de ce qui a déjà*

été réalisé. Au point où nous en sommes, le seul problème est la réalisation rapide d'un *accord collectif pratique minimum,* de simplement *commencer* notre action. Ce n'est que lorsque nous aurons créé cette base, et qu'elle aura fait ses premières preuves, que nous pourrons commencer à parler sérieusement de la façon d'agir et d'être ensemble *le moins hiérarchiquement possible ;* à cette réserve près cependant que dès maintenant *le souci d'être égaux en tout* doit être constamment présent parmi nous, et jamais se *séparer* de nos objectifs.

b) Avant que tout cela soit effectivement entre nous, la *surestimation* dans la pratique et dans de pieux discours de la question de l'égalité entre nous n'est qu'une façon parmi d'autres de *refouler* du champ de notre conscience commune les insuffisances. Nous sommes certes *tous* encore des apprentis-révolutionnaires — et d'une certaine manière nous ne cesserons jamais de l'être — mais nous affirmons froidement qu'à notre goût, et contrairement à ce que nous voulons voir exister *tout de suite,* la plupart des camarades ici concernés *le sont beaucoup trop ;* qu'il s'agisse de la pensée dialectique, de la sensibilité ou du goût, de l'expérience, ou de tout le reste. Ce *handicap doit cesser,* et pour qu'il cesse, la condition nécessaire est qu'il soit *aperçu comme tel dans toutes ses manifestations ;*

c) Nous sommes avec de tels décalages dans les capacités manifestes et dans la *passion* investie à faire avancer les choses entre nous, que certains pourraient presque trouver parmi nous *leurs élèves,* comme dans les vieilles écoles artistiques. Que l'un d'entre nous — ou plusieurs éventuellement — puisse bénéficier provisoirement d'une autorité méritée sur la plupart des questions que nous rencontrons n'a de sens que si son exemple est *compris,* c'est-à-dire qu'il ne soit jamais si en pointe qu'il doive en rester *non-critiqué* (que la collectivité se trouve à son égard en deçà des conditions de la conscience critique). De toute manière, si nous ne pouvons vraiment pas tout à fait l'éviter maintenant, malgré l'assurance très encourageante qui commence à gagner certains camarades depuis quelque temps, aucun leadership ne doit se prolonger au-delà de ce premier stade.

d) Il faut souligner enfin que la question fondamentale de la pratique anti-hiérarchique d'un groupe révolutionnaire est de ne jamais en arriver à capter et surtout *utiliser* un *pouvoir* éventuel sur l'extérieur.

IV. — *La théorie situationniste doit être contemporaine*

a) Notre théorie n'est *situationniste* qu'en ce sens que *l'application* — en tant que cohérence du savoir et du faire — *y est le seul tribunal où tout peut être jugé.* De sorte qu'il est bien préférable que des camarades commencent par en connaître peu, mais d'une manière correcte, *et en fassent quelque chose,* c'est-à-dire qu'ils ne laissent pas trop leur *échapper* ce qui se joue dans leur existence empirique, plutôt qu'ils croient en connaître long sur tout, mais sans jamais ramener leur « savoir » au moindre usage pratique. Or c'est précisément ce *sens de l'application,* dont nous avons pu constater jusqu'à présent parmi nous *l'extrême faiblesse.*

L'exigence de rendre notre accord théorique *situationniste* signifie identiquement maintenir notre conscience collective, c'est-à-dire la conscience de ce que nous sommes et faisons ensemble, *au niveau de ce que nous vivons réellement.* Il faut bien voir à ce propos que la défaillance du sens critique, lorsqu'elle touche la collectivité et son action, a toujours pour corollaire la satisfaction abusive et béate *à propos d'une réalité dérisoire,* ainsi que la croyance messia-

nique que l'on finira à coup sûr par réaliser « de grandes choses » (mégalomanie). Nous ne voulons plus d'aucun *illusionnisme* à quelque niveau que ce soit.

b) Cette défaillance du sens de l'application où devrait être l'essentiel de la *force critique* de notre théorie, certains d'entre nous l'ont depuis quelques mois en plusieurs occasions constatée et nommée, que ce soit dans l'insuffisance dialectique des idées, dans l'inaptitude à y dégager l'essentiel (c'est-à-dire ce qui a réellement besoin *d'être énoncé* entre nous et en général), que ce soit encore dans l'impossibilité de *tirer des conclusions* sur les questions qui nous préoccupent, ou encore dans l'absence d'initiative pour développer le caractère révolutionnaire de nos relations, ou enfin dans l'aspect souvent ennuyeux et *étriqué* de nos rencontres.

A présent nous ne nous contentons plus seulement de formuler la critique, nous déclarons nettement que sans *un renforcement immédiat du sens critique* collectif et individuel, *nous ne pourrons accepter d'aller plus loin.*

c) Cette séparation de la théorie et de son application pratique s'est manifestée également dans la tournure qu'a prise finalement le projet du *contre-Magazine.* Les limites initiales de ce projet pouvaient sans doute être compensées dans un contexte d'activités suffisamment riche, qui seul aurait permis que ce travail s'accomplisse *avec distance,* comme un simple jeu subversif pour notre théorie. Il n'en fut rien. Bien plus gravement, un côté petit-philosophe et petit-historien a dominé à la fois le choix des sujets d'articles et la tournure qu'a prise le commencement d'exécution.

d) Notre théorie doit être *contemporaine* ou rien, tant pour la conscience de ce que nous réalisons ensemble, que pour la compréhension et la *description précise* du moment socio-historique *actuel ;* le reste est des exercices annexes.

e) La rédaction à présent achevée de *La théorie situationniste...* et sa publication qui ne saurait tarder vont constituer *au niveau même de notre accord éventuel* un moment décisif. L'existence de ce livre *entre nous et publiquement* — comme d'ailleurs de tous les textes qui vont être portés à notre connaissance dans le débat actuel — va forcer chacun à prendre position *nettement.* Nous voulons en cette occasion, comme pour toutes les occasions ultérieures, que la critique aille *jusqu'à ses ultimes conséquences :* dans l'hypothèse où les camarades rallieront les thèses de *La théorie situationniste...* nous voulons un *accord effectif* pour le développement ultérieur de notre théorie au moins sur les questions essentielles (critique de la pensée philosophante et de la science, cohérence de la théorie avec la vie des individus, emploi et méthode du langage théorique, etc.). Dans l'hypothèse inverse où les critiques remettraient en cause *ces bases générales,* même partiellement, les camarades qui se trouveraient dans ce cas devront choisir alors la seule voie conséquente, *continuer leurs activités et leur vie d'une manière distincte des nôtres ;* car nous ne pourrons à coup sûr rien faire de sérieux avec eux pour le moment.

Nous sommes assez sûrs de notre fait pour *suspendre* notre participation à toute modalité d'association avec les camarades concernés ici, *à un accord sur la quasi-totalité de ces points.* Et nous ne doutons pas par ailleurs que, même sans nous, aucune association *situationniste* ne pourra se faire à moins.

(DECLARATION à propos de nos bases minimum d'accord
D. Denevert et J. Charles aux camarades concernés, le 10 février 1973)

* * *

Notes pour la prochaine réunion

Replongé depuis quelque temps presque entièrement dans la nécessité économique, je m'aperçois une fois de plus combien le goût pour l'activité et la santé théoriques est bien fragile. A ce propos, une idée s'impose à moi très fortement : en théorie comme en pratique, c'est au travail lui-même qu'il faut s'en prendre ; *au travail et à la mentalité laborieuse,* qui sont la source de tous les maux du vieux monde. Ce qui pourrait se traduire dans divers domaines par les points suivants :

1) En tant que groupe révolutionnaire, nous devons consacrer notre action essentiellement à *déprécier* le travail et à fustiger cette *véritable peste sociale* qu'est la mentalité laborieuse. Cela évidemment sans perdre l'unité de notre théorie, mais seulement en faisant porter *beaucoup plus de poids* qu'aucun groupe ne l'a fait jusqu'à présent sur cet ennemi n° 1.

2) Il faut donc décrire très précisément comment agit ce mal historique, comment s'enracine cette maladie chronique qu'est la mentalité laborieuse, et tous les ravages sociaux qu'elle commet.

3) A propos du détournement révolutionnaire de Reich, une chose est claire : la « misère sexuelle » et le travail, c'est une seule et même chose. Le travail est l'anti-désir, la mentalité laborieuse est l'acceptation de cet état de fait. Les individus et la société ne sont *en état de mort chronique* (névrose, caractère, peste émotionnelle, misère et colonisation de la vie quotidienne) que pour autant qu'ils travaillent. Le parallélisme entre le travail et le caractère saute aux yeux : caractère = réification du psychisme, de la perception sociale et de la personnalité ; travail = réification de l'activité humaine.

4) On peut donc facilement ramener Reich *au centre* de la théorie du prolétariat (en détruisant la possibilité d'un reichisme) en corrigeant seulement quelques termes charnières. Cela est d'une grande importance aujourd'hui où les courants modernistes de l'actuelle société se proposent de régler la misère sexuelle séparément, à côté d'autres irrationnalités flagrantes : pollution, « injustice sociale », cas limites de la réification du travail sur les chaînes des usines. Tel quel, Reich n'est pas loin d'être acceptable à la mentalité laborieuse.

Il faut noter aussi que la mentalité laborieuse n'aime pas forcément le travail frénétiquement, il suffit pour diagnostiquer cette maladie que le travail soit accepté comme un mal nécessaire. Il nous faut contribuer à faire que le travail soit *détesté,* en tablant sur ce fait qu'en parlant avant tout du travail, nous sommes sûrs *d'intéresser les travailleurs,* bien plus que si nous parlions seulement du reste de l'aliénation, dont il faut parler néanmoins.

Bien sûr, lorsque nous parlions de règne de l'économie et du spectacle, c'était une façon de parler du travail, mais cela n'est plus suffisant ; sur cette excellente base théorique, il faut en parler à présent *beaucoup plus concrètement.* Il nous appartient peut-être de donner l'exemple de ce nouveau style de lutte situationniste. (...)
(D. Denevert aux « Explorateurs... », le 1er avril 1973)

* * *

(...) Nous avons examiné votre document, votre projet et l'intention qui l'anime ; et nous regrettons de devoir revenir à présent sur notre proposition d'aide.

Votre action rallie justement *l'état d'esprit situationniste traditionnel* avec lequel les Explorateurs se sont proposé de rompre ; et qu'en fait ils combattent au même titre que toute autre manifestation *sectaire et idéologique.*

Parce que vous avez insuffisamment réfléchi sur la nature du projet que vous vous êtes donné, c'est-à-dire sur *toutes* les conditions qu'il devait remplir pour qu'il soit porté au niveau réel d'un acte révolutionnaire ; parce qu'également, vous avez trop négligé de considérer et d'utiliser la théorie révolutionnaire comme votre propre pensée et comme votre affirmation personnelle dans l'histoire actuelle, c'est-à-dire les questions pressantes auxquelles il appartient maintenant aux révolutionnaires de répondre ; vous vous êtes faits spontanément les *exécutants inconscients* d'une idéologie révolutionnaire pas plus respectable que l'anarchisme de Bakounine ou que le bolchévisme de 1917.

La pseudo-théorie dite situationniste est bien une idéologie parmi les autres, et vous en reprenez intactes toutes les vieilles manies : humour éculé, repoussoirs de service, diversité limitée à l'extrême des thèmes de critique jamais modifiés et élargis depuis plus de dix ans, érotisme intégré, bandes dessinées-slogans, langage *congelé* et nettement dégradé par tant d'années d'irréflexion révolutionnaire et de célébrité conventionnelle... Tout ceci pour consacrer nettement la *rupture* de la conscience situationniste d'avec l'histoire réelle. Si cette rupture, la plupart du temps, n'est pas volontaire, elle dénote au moins de graves difficultés pour comprendre cette histoire ; et pour s'y inscrire d'une manière cohérente.

La question du mode de diffusion et des supports employés est souvent secondaire, en regard des difficultés propres à la théorie elle-même. Or précisément dans votre projet, le support et la forme sont tout, la *création* théorique n'y est rien ; cela dénote visiblement votre impatience à agir avant d'avoir suffisamment pensé. Toute la faiblesse de votre projet se résume dans cette double défaillance : a) pratique, il ne s'agira pas d'un *détournement de quotidien,* mais d'un simple canular ; une parodie de détournement laissant la réalité des vrais quotidiens intacte. b) théorique, même en acceptant les dimensions modestes de la diffusion, il s'agira encore d'un canular *pour le contenu même,* puisque la pensée exprimée sera privée de sa qualité — et donc de son efficacité — de théorie révolutionnaire. Aux nuances idéologiques près, un groupuscule gauchiste n'aurait pas agi autrement ; il aurait fait passer *sans réfléchir* sa salade politico-culturelle, rigoureusement identique à celle d'il y a cinq ou trente ans.

Considérez bien, camarades, que nous vous faisons ces critiques exactement comme si l'un d'entre nous avait commis ces erreurs ; que nous sommes prêts à engager sur cette base tous les débats nécessaires ; et que nous pensons que cette défaillance particulière ne met nullement en cause vos qualités et vos intentions réellement révolutionnaires. Les problèmes de la révolution aujourd'hui méritent seulement beaucoup de réflexion et de sérieux ; et ils comportent encore tous les pièges auxquels l'esprit révolutionnaire a succombé par le passé. (...)

(Le groupe d'exploration des territoires anti-idéologiques aux initiateurs d'un faux numéro de « France-Soir », le 6 mai 1973)

* * *

Chers camarades,

Nous avons une certaine habitude que se posent parmi nous, et ailleurs, les problèmes chroniques du manque de passion à réaliser, *et même à entreprendre* nos projets, du manque de cohérence dans certaines questions pratiques, des crises d'abattement épidémiques, etc. C'est à présent de cette habitude même qu'il faut tirer des conclusions. Ce qui nous a réunis en *Groupe d'Exploration...* depuis le début de l'année consiste plus en un état d'esprit partagé de manière diffuse qu'en la mise en chantier d'une théorie et d'objectifs déjà solidement définis. Ce n'est pas la faiblesse de notre accord pratique qui doit être expliquée par une trop grande paresse — comme nous l'avons fait jusqu'à présent — mais à l'inverse c'est notre trop grande paresse, et tous les autres problèmes rencontrés qui s'expliquent par la nature de notre accord : nous sommes déjà *trop loin* de l'ancien état d'esprit situationniste, et nous ne sommes pas encore *le dépassement* de celui-ci, sinon par quelques bonnes intuitions. De sorte que nous n'avons l'emploi correct ni du moment précédent, ni du moment suivant. Nous ne réglerons certainement pas cet état de rupture, au niveau de notre histoire individuelle, avec d'anciennes attaches politico-culturelles en continuant de faire comme s'il s'agissait d'une simple faiblesse de notre activité, qu'un effort plus soutenu pourrait compenser. Cette morale de maître d'école de l'ère pré-pédagogique fait elle-même partie du passé. La conscience dont nous disposons pour aborder cette situation appartient pour une grande part aussi au passé, véhiculant encore pas mal de résidus congelés de notions pratiques d'avant, d'idées toutes faites héritées de l'ancienne forme, source de la pire confusion intellectuelle, puisque nous avons perdu et la possibilité et la volonté d'un *compromis cohérent* avec elles.

Si en regardant bien, nous pouvons certainement nous trouver une certaine cohérence dans cette situation (ce qui pourrait peut-être justifier l'existence du Groupe d'Exploration...) il serait sot de croire que nous arrivons à ce nouveau stade de la même manière chacun. C'est justement la particularité et le pari sur lequel repose notre association pratique. (...)

Si j'ai été un bon situationniste c'est évidemment qu'au sens strict je ne l'étais pas, pas plus que Marx et Engels n'étaient marxistes, disons que je me suis *servi* le plus correctement possible de la meilleure théorie que notre époque ait mise à notre disposition. Ce qui explique que j'ai pu faire parfois figure de leader au milieu de situationnistes étroits, puisque j'avais tout ce que leur idéologie était censée contenir, intelligence, imagination, créativité. Ce que possède évidemment tout individu, mais qu'il sacrifie invariablement dès que la regardant *d'en bas* il se convainc de la justesse absolue d'une théorie, comme de la noblesse d'un *rôle* socio-historique. Il n'y a guère que les *auteurs* d'une idée qui n'en sont pas dupes.

C'est seulement la sécheresse, le dogmatisme et la fatuité qui appartiennent en propre au corps mort de la théorie situationniste, le reste est à la révolution.

La cohérence de notre groupe tient donc en ceci que nous sommes tous *d'une manière ou d'une autre* étrangers à l'ancienne théorie situationniste.
Je me bornerai à exposer quelques résolutions personnelles et propositions :

1) Comme première étape de la construction de la *nouvelle pensée révolutionnaire* (qui, si elle existe un jour, connaîtra aussi son heure de destruction) je continuerai à m'attaquer, principalement parmi nous, au petit univers révolutionnaire-situationniste lorsqu'il s'y manifestera sous la forme d'idées et d'attitudes préfabriquées, ou d'autres symptômes. (...)

2) Pour le moment l'existence du groupe constitue plus un piège que l'expression

d'une réalité suffisamment construite et maîtresse de son sens. J'ai exposé plus haut ce à quoi cette réalité se limite à mes yeux. Nous devons la prendre en pratique pour aussi dérisoire qu'elle est.

3) *La question de l'inactivité* — en dehors du fait qu'elle me paraît être un des éléments constituants de l'activité situationniste, ou, au moins, la position pratique la plus intelligente à l'intérieur de ce cadre — doit être posée ainsi : si les individus *ne se servent pas* de leur théorie, ce n'est pas à cause d'obstacles « personnels », du travail salarié, d'une trop grande aliénation supportée, bla-bla-bla..., c'est que ces individus ne se sont pas donné une théorie de nature à les passionner suffisamment, qu'ils ont acquis une théorie *contre eux-mêmes*, c'est-à-dire que de la manière dont ils sont devenus « révolutionnaires » ils ne pouvaient pas obtenir le moindre embryon de *sens* et *d'exercice* théoriques.

4) Il apparaît au premier coup d'œil combien il est *anti-situationniste* qu'un individu puisse affirmer son accord avec une théorie situationniste, pour se poser *ensuite* la question de sa réalisation personnelle, souffrir de l'inadéquation de sa vie à ses idées et buts *abstraits*, sans solution possible. Un nihilisme sérieux, ou une débauche sans théorie, me paraissent dans ce cas beaucoup plus situationnistes.

5) Tous les problèmes doivent s'effacer pour le moment — parce que chercher à les résoudre dans ces conditions n'aurait aucun sens — devant la seule question vraiment importante qui veut que nous jetions *les premières bases* de cette nouvelle pensée (ensemble ou séparément, l'avenir le dira) que le Groupe d'Exploration contient aujourd'hui seulement en germes.

6) Je ne pense pas que notre «inactivité» soit une maladie du groupe lui-même ; pas plus que je ne me sens personnellement concerné, ou responsable, dans le manque d'activité ou les problèmes de chaque camarade. On ne règlera jamais les défaillances de l'individu par des solutions collectives, et encore moins ce que cet individu *s'imagine* seulement être des défaillances parce que son idéologie les lui désigne comme telles. Aucune théorie révolutionnaire n'est si bonne qu'elle puisse dispenser celui qui la pratique de penser, c'est-à-dire (qu'il puisse se permettre) de penser *seulement dans les termes de cette théorie*. Le pro-situationniste type ne cherche pas à mettre sa théorie *à l'épreuve de la réalité*, il met seulement la réalité à l'épreuve de sa théorie. Comme toutes les idéologies révolutionnaires précédentes le situationnisme est un conformisme politico-culturel.

Un trop grand manque de fierté à *vivre d'abord sa propre vie* sans l'aliéner aux sentiers battus de la révolution et de la sottise Radicale, un défaut du sens esthétique de la vie individuelle, voilà qui ne pourra être réglé que par chacun, sans espoir de secours de la part d'une quelconque collectivité. Par collectivité, il faut comprendre non seulement l'association pratique des individus, mais aussi le socle théorico-idéologique qui en est le reflet. (...)

8) Pour démystifier d'un coup le Groupe d'Exploration, dans la mesure où le seul fait d'être en état de faire la critique de certaines manifestations situationnistes traditionnelles pourrait suffire à nous faire entrer dans la mythologie en tant qu'ultra-situationnistes, je propose que ce texte soit communiqué aux camarades auxquels nous avons récemment fait des critiques.

Ce qui aura également l'avantage d'expliquer d'une manière inverse de celle

que l'on imagine spontanément *la discrétion défensive des Explorateurs.* Ce n'est pas que nous soyons trop sûrs de nous, c'est que nous ne le sommes pas assez.
Paris, le 22 mai 1973
(D. Denevert aux Explorateurs.)

* * *

(...) Pour la critique, elle ne peut pas être *systématiquement* une obligation intellectuelle, ni un devoir révolutionnaire ; et il peut arriver que des critiques justes — et même parfois un très grand pouvoir critique comme celui de Marx ou de l'I.S. — aboutissent au contraire de résultats révolutionnaires.

La critique systématique et radicale de tout ce qui vaut d'être critiqué, voilà ce que l'histoire réserve au prolétariat révolutionnaire lorsqu'il lui en prendra la fantaisie. En attendant, il s'agit surtout pour nous de *vivre critiquement* (non de vivre pour la critique) ; c'est-à-dire qu'il faut savoir user du *pouvoir critique* — pour peu qu'en pense en avoir — d'une manière critique.
(D. Denevert à Joël Cornuault, le 24 mai 1973)

* * *

LES LIAISONS DANGEREUSES

(Quelques mesures extrêmes concernant nos relations quotidiennes)

Pour ne pas nous donner l'allure de chercher à nuire aux personnes concernées, nous ne citerons pas leurs noms. Il nous importe peu que l'on sache maintenant qui ils sont, car il s'agit somme toute déjà d'histoire ancienne. Nous trouvons important, par contre, de publier ces lettres comme reflets de ce que nous avons voulu mettre en jeu dans notre vie ces dernières années, et de ce que nous n'avons jamais accepté chez nos compagnons, même bien avant. Ils ne savent pas toujours pourquoi ils nous approchent, mais ils savent en général pourquoi ils doivent renoncer à nous fréquenter.

* * *

Gilbert,
Si tu as reçu notre *déclaration d'intentions* du 10 février, à (Jeanne) et à moi, tu n'as pas pu éviter de relever tout ce qui sépare tes prises de position des nôtres, puisque tu prends les choses exactement par le bout dont nous ne voulons plus les prendre, ni les accepter chez personne. Selon toi, le moment ne serait pas venu de passer au « je » et au « tu » ; tu sais aussi bien que chacun que, précisément parce que nous développons dans notre vie et notre pensée *la critique de la vie quotidienne*, ils nous appartient *toujours* de faire la part *exacte* au « nous », au « je » et au « tu ». Les camarades ont sans doute remarqué combien « passer au « je » et au « tu » » t'était difficile *en ce moment*, où plus que jamais pourtant les *pronoms singuliers* sont de rigueur. Je vais donc le faire à ta place.

— « *Aucun camarade*, selon toi, n'a vécu *à distance*, extrait de la situation par on ne sait quel état de grâce » ? Parlons d'abord de distance : les critiques que nous avons imposées vers la mi-janvier, et pour la plupart déjà avant, en *cassant* des relations, routinières avant même qu'elles aient pu être autre chose, avaient précisément pour but d'interdire *la distance démesurée* qu'entretenaient certains camarades, par insouciance et inconscience, avec notre situation collective. Cette distance, toi-même tu continues à l'entretenir, puisqu'il te faut *plus de quatre semaines de réflexion* pour nous présenter quatre pauvres paragraphes de critiques peu appropriées à régler quoi que ce soit dans notre situation. Au point que l'on peut sérieusement douter de ta volonté d'y régler quelque chose.

Mais par « distance » ce n'est pas ce que tu entendais ; tu voulais sûrement dire quelque *supériorité* face à cette situation ; et en cela *tu me visais* ; comme ma façon de soi-disant « prendre les choses de haut » a parfois été relevée. Laisse-moi te dire que pour un pratiquant chevronné des sports de combat, c'est faire là la preuve d'une bien grande timidité, et que j'aurais préféré le courage d'une critique *personnelle* même erronée — et je ne voudrais

pas être le seul. Je me flatte à vrai dire d'être parmi ceux qui ont entretenu justement le moins de distance possible avec chacun, avec notre situation précise, et dans ma vie, depuis quelques années, avec notre projet. Ceci, que l'on considère la distance soit par le haut, soit par le bas.

Tu rallies à présent la constatation souvent faite d'un *sous-emploi de la théorie entre nous* et de son mésusage ; mais sous ta plume, si elles en avaient par ailleurs, ces idées n'ont plus aucune portée critique. D'abord parce qu'elles ont constitué *le départ* du présent débat, et ensuite, parce que c'est précisément toi qui les dis. Puisque tu parles de « tirer des conclusions », tu ne pourras faire oublier que cette conclusion précise (le sous-emploi de la théorie et son mésusage) tu n'as pas pu la tirer toi-même et l'imposer parmi nous, et qu'il a fallu que d'autres le fassent *à ta place.* Ce n'est point par hasard que tu ne peux donner aucun exemple de mésusage théorique pour appuyer ta thèse.

Là-dessus, tu as le front de prétendre que chacun aurait succombé au même *archaïsme,* en espérant que tout le monde sera assez *indulgent* pour ne pas relever, ou que la volonté de replâtrer les brèches dominera. Mais tu espères surtout échapper encore aux conclusions sur *tes propres insuffisances.* Ton insolence pédante est naturellement très au-dessus de tes moyens, et il est inutile que je te dise précisément en quoi ; chacun le sait, et toi aussi.

Ces insuffisances, la plupart des camarades, et quelles que soient par ailleurs les leurs, te les ont souvent fort justement fait remarquer, gentiment et avec indulgence, car nous t'aimons bien, et surtout, nous te faisions confiance pour en sortir. A présent, où tu ne veux *plus rien voir,* alors qu'il s'agit de tout régler définitivement, c'est toute l'insuffisance centrale de ta vie qu'il faut voir en face.

Crois-tu seulement trente secondes qu'il est un seul camarade pour ignorer qu'en tant qu'être humain, et par conséquent en tant que révolutionnaire, tu es encore aux langes ? Le plus grave néanmoins, est que tu veuilles l'ignorer toi-même. Ainsi, tu vis sans révolte dans l'étroitesse de ton atmosphère familiale, semblant parfois en tirer de la satisfaction, et allant même jusqu'à croire, nous voyant sur ce point plus démunis, qu'en cela tu es *privilégié.* Tu finis par ressembler en tout à ce côté *faux-riche* de l'appartement parental, où tu te sens si bien, mieux que partout ailleurs, puisque précisément tu peux y rester en dehors de toute vie, de ses plaisirs comme de ses douleurs.

Pareillement, tu prends du plaisir aux vêtements de simili-luxe dont on te couvre en bon fils, avec cette même naïveté qui te fait tirer fierté de tes fréquentations malheureuses dans le milieu des philosophes. Tu peux nous raconter, sans penser un instant combien tu prêtes à rire, comment au lycée (dont bien de mes camarades plus jeunes pourraient t'apprendre le mode d'emploi) tu épates les jeunes filles en faisant le fort-en-philosophie ; ces jeunes filles que précisément tu as tant de mal à mettre dans ton lit. De la même manière, tu peux te vanter de tenir la dragée haute à tes professeurs. Tu peux encore nous proposer, au restaurant, d'aborder d'anciens copains pro-situs en leur tenant un « discours vachement théorique », sans soupçonner un instant de quelle triste mentalité cela relève.

Eh oui, Gilbert, en dehors de quelques qualités intellectuelles manifestes, *tu n'as rien,* nous n'avons jamais pu nous masquer cette pauvreté, et pour cela *tu veux briller à tout prix.* Mais dis-toi bien que les feux que tu penses jeter dans ces conditions ont les allures du reste. La théorie, au sens le plus *restreint* de cette réalité, c'est tout ce que tu possèdes, et il t'appartient certainement de ne pas la sacrifier dans les conditions particulièrement *anti-situationnistes* qui constituent ta vie actuelle. En raison de ces conditions, tu ne peux encore t'en tirer — bien plus que tout autre parmi nous — que

par *un extrême effort de lucidité et d'honnêteté.* Il faut que tu découvres *par la pensée* tout ce que l'existence n'a pas encore pu mettre immédiatement dans ta vie quotidienne. Dis-toi que si tu crois tant, par exemple, aux irremplaçables vertus du *concept*, c'est précisément parce que toute ta vie pratique place ton *désir révolutionnaire* au dernier degré de l'abstraction. C'est justement que la révolution n'est encore pour toi *qu'une philosophie.* Pareillement, si tu apprécies tant chez les autres, et si tu travailles aussi toi-même surtout la *tournure littéraire*, c'est parce que tu ne peux trouver, dans ce que tu es, *aucune base* qui puisse te donner *spontanément les accents de la vérité pratique.*

Il n'est sûrement pas un camarade qui n'ait remarqué chez toi ce déplorable côté *spectacliste*, tout comme nous avons pu remarquer par ailleurs ta gentillesse et ton intelligence certaine. A présent, si tu veux garder quelque chose de ces bonnes prédispositions, tu n'as que le choix de rompre *avec toute ta facticité et tout ce qui la produit ;* ou tout perdre. Le plus grave, sans doute, est que tu es le plus factice, là où tu te crois le plus révolutionnaire.

Pour toutes ces raisons, tu comprendras que ta pauvre contribution à la question de notre association est *inacceptable.* D'autant plus que rien de ta vie et de toi-même pour l'instant ne met entre nous *une complicité révolutionnaire immédiate* où nous pourrions t'apprécier différemment. Nous n'avons, en un mot, *que tes textes et ta pensée* pour te *juger.* Personnellement, je ne puis me contenter de ces bonnes résolutions de collégien qui promet une « sérieuse volonté » et un « labeur sévère », et je connais assez la plupart des camarades pour savoir que je ne serai pas le seul. Je t'engage donc à *corriger*, dans les délais les plus brefs que nous impose notre impatience subjective à régler cette situation, les insuffisances de ton point de vue ; sans quoi nous devrons désormais nous considérer comme totalement étrangers.

En même temps, je place chaque camarade devant le fait de cette exigence.
(D. Denevert à Gilbert G., le 18 février 1973)

* * *

Didier, Dominique,
Comme je l'ai noté pour Gilbert, il vous aura fallu à vous aussi tant de temps de réflexion pour paraître devant nous *si médiocrement.* Si l'on retranche à votre texte tardif la partie où vous avez cru bon d'aligner des généralités indignes de l'abécédaire pro-situ d'il y a cinq ans, le reste de vos affirmations fantaisistes qui prétendraient même parfois à la critique ne mérite même pas d'être *discuté.*

(...) Je vous renvoie simplement à mes conclusions pour Gilbert, puisque vous en avez *toutes les insuffisances*, sans même pouvoir faire preuve de sa clarté dans ses positions, et d'une certaine élégance littéraire qu'on ne peut lui enlever.

A cela, je n'ajouterai qu'une question : vous qui *parlez* tant de travail théorique, et qui vous cramponnez au projet d'une revue, que croyiez-vous donc pouvoir faire *paraître publiquement*, quand vous êtes incapables d'écrire même une page sérieusement sur des questions qui vous concernent directement ? Vous vous aveuglez visiblement, pour vous entretenir encore dans cette illusion. A ce point, je doute même que vous puissiez faire de bons étudiants en philosophie.
(D. Denevert à Didier G. et Dominique D., le 22 février 1973)

* * *

Les critiques que j'ai à faire à votre texte sont très semblables à celles qui ont été faites dans la réponse au texte de Gilbert que j'ai rédigée en commun avec Marc et Mireille.

Dans votre 1er paragraphe, vous aussi jugez des actes sous le *seul* angle de la responsabilité collective.

J'estime qu'à partir du moment où une camarade a posé comme inacceptable une telle méthode en expliquant pourquoi, le minimum dans un échange critique d'idées est que vous expliquiez pourquoi vous passez outre cette exigence, en quoi vous la trouvez criticable, faute de quoi on ne peut que conclure que vous ne portez aucun intérêt à l'opinion des autres camarades et donc à une collaboration théorique avec eux, ou bien que vous avez des problèmes sérieux quant à la compréhension la plus élémentaire.

Quant au contenu de votre auto-critique collective : l'aliénation de la théorie dans des problèmes subjectifs, avoir débattu de la théorie sur le seul terrain du subjectif en oubliant la possibilité immédiate d'un travail théorique, il montre que vous avez un souvenir délirant de la réalité des discussions passées, du moins de celles auxquelles j'ai assisté et ne fait qu'exprimer votre *peur* de la subjectivité que vous considérez comme le terrain de l'aliénation et qui ne peut être motivée que par la peur de votre propre subjectivité qui doit certainement vous poser de graves problèmes.

Vous voulez exorciser ces problèmes par l'activité théorique, en exerçant votre pensée sur tout ce qui échappe à la vie réelle, c'est-à-dire ce qui est pour moi le contraire de la pensée théorique.

Vous ne voyez même pas que vos banalités générales sur la théorie situationniste ne font que rappeler en quoi votre propre pratique est totalement contradictoire avec cette théorie dont vous vous réclamez. Quant au « programme de Paolo », vous n'avez décidément pas compris le sens de ses perspectives pratiques puisque vous vous imaginez que c'est en écrivant des articles dans une revue que le manifeste se réalisera avec la place centrale qu'il doit avoir dans les luttes révolutionnaires.

Toutes vos affirmations montrent à quel point nous avons des conceptions divergentes du sens de la théorie et que nous n'avons pas le même projet. (Paulette C. à Didier G. et Dominique D., le 25 février 1973)

* * *

Marc,

Voici quinze jours, Paulette nous a fait part de ses derniers déboires avec ta malheureuse compagne ; notamment de l'injure qu'elle s'est permise, lui riant au nez, quand Paulette lui a demandé un entretien et des explications sur une attitude excentrique et désobligeante ; comme cela vient s'ajouter à la longue série de vos « difficultés » avec Paulette, cette fois-ci c'en est trop pour être encore mis sur le compte d'une irrationnalité sans conséquences.

Scandalisé que notre débâcle politico-associative en arrive à de telles extrémités dans la misère (comme si chaque échec se devait d'être consommé jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre vérité à rien) — bien plus scandalisé que la victime elle-même que je trouve très indulgente en cette occasion — c'est volontairement que j'ai laissé s'écouler un peu de temps pour te laisser l'occasion éventuelle de *laver cet affront* par toi-même.

Bien loin de cela, toi qui en as plein la bouche quand il s'agit de la rigueur dans les rapports avec les gens, et qui sais être si prompt à « critiquer »

çà et là tant de petites choses, devant cette extravagance indigne, parce qu'elle met directement en cause le compromis conjugal sur lequel tu vis, tu voudrais cette fois pouvoir t'épargner la moindre réaction.

Il a été possible un certain temps de mettre vos « difficultés » avec Paulette sur le compte de la cohabitation forcée, et toi-même, qui étais le mieux placé pour savoir que cette thèse était une manière pudique de dire les choses, tu as voulu te contenter de cette explication honorable. Pourtant tu sais depuis longtemps, comme il s'agit de ta propre mésaventure, que le mal vient d'ailleurs ; puisque même pour nous qui n'avons pas dans ce domaine ton expérience pratique, il ne nous est plus possible de l'ignorer.

Quand ta pauvre compagne croit pouvoir mépriser Paulette, la traitant comme un chien, elle prouve seulement qu'elle ne sait *ni qui ni quoi mépriser*. Bien pire, elle dévoile la monstrueuse vérité de ce qu'elle méprise en fait, et aussi toutes les petites aigreurs et tous les petits buts mesquins qui la font vivre. Elle sait très bien que si elle n'avait pas été ta femme, parce qu'elle n'a par elle-même pas le moindre intérêt, rien n'aurait pu la faire compter parmi nous ; où d'ailleurs elle n'a jamais trop cherché à figurer, en tout cas bien moins que toi tu n'as cherché à l'y faire figurer à tout prix. Ta femme est une connasse, et puisque tu t'es donné le rôle du mari émerveillé parce qu'il ferme les yeux, ton histoire avec elle est celle de ta démission toujours plus avancée. A présent, tu ne sais même plus ce que tu peux faire respecter, et ce qui est encore respectable.

Si elle croit pouvoir mépriser Paulette sans risques, et elle n'est pas la première à s'adonner à ce triste jeu, (alors qu'elle aurait réellement de quoi en envier l'intelligence et l'humanité) c'est parce que Paulette n'a rien de ce qui inspire habituellement le respect à ces misérables *groupies* de toutes les illusions et de tous les Pouvoirs ; Paulette n'a ni prestige, ni compte en banque, ni aucune sorte de sécurité matérielle dont on peut profiter. Elle n'est même pas la concurrente menaçante qu'il convient de ménager, puisqu'elle n'a « pas de succès » avec les hommes. Pour ces petites connes aliénées, Paulette est réellement *un chien*, parce qu'elles ne peuvent la considérer que comme une petite conne aliénée qui réussit moins bien qu'elles. Est-il besoin de te faire remarquer que Paulette a quelques trésors, méprisés, ou simplement ignorés parce qu'ils n'ont pas cours dans ces temps d'aliénation et de factice ; ce dont pour le moment elle paye durement le prix. Et toi, te voilà devenu assez dégueulasse pour les laisser bafouer, et même trop souvent pour les bafouer toi-même.

Il ne s'agit même plus de nos projets politico-historiques, c'est notre amitié elle-même que tu laisses détruire, puisque tu as cessé d'en respecter ce qui en faisait la valeur. Tu as perdu ainsi ta fierté au point de ne plus te faire respecter toi-même ; tu devras en accepter en même temps la conséquence de ne plus nous voir.

(Pour Daniel et Jeanne, D. Denevert à Marc V., le 18 juin 1973)

* * *

Sur les raisons d'une rupture

J'ai le regret de vous apprendre que Mireille L. et Marc V. ne peuvent plus être comptés parmi nos amis. Afin de rendre clair le sens réel d'un manque de respect inexpliqué et *inexplicable* envers un camarade, nous avons, avec (Jeanne), suspendu nos relations avec eux. Car il est impossible de ne pas interpréter leur attitude comme étant finalement un manque de respect

envers nos propres buts et méthodes dans l'existence ; envers ce camarade, exactement comme envers nous-mêmes.

Les faits qui circonscrivent ce dernier aléa d'un milieu de plus en plus difficilement lié par une idéologie moribonde, seulement quelques semaines après que les Explorateurs aient dû mettre un trait sur leurs projets communs, peuvent être compris comme la révélation finale d'une médiocrité sans contre-partie en ce qui concerne leur aptitude, jusque là supposée, à vivre un plus dignement, et différemment, que la moyenne statistique des imbéciles. Si Marc et Mireille en ont été amenés à si bien se démystifier malgré eux, c'est que leur *vigilance idéologique défaillante* n'arrivait plus ni à cacher, ni à contenir plus longtemps, un état de fait personnel de plus en plus aigu.

Pour ces deux anciens compagnons, Marc au moins, était l'un de nos amis que nous estimions le plus, et en qui nous mettions encore le plus d'espoirs, lors même qu'il commençait à manifester les signes d'une dégringolade dans une médiocrité résignée, celle-là même qui domine partout la vie quotidienne de cette époque. Mais sa défaite manifeste ramène aujourd'hui toutes les illusions à son propos à de telles proportions microscopiques, qu'il est permis de penser que c'est presque *fortuitement* que la vie l'a associé à quelques expériences, révolutionnaires au moins dans leurs intentions.

Si elle était un simple accident personnel, cette chute classique d'un camarade dans l'aliénation courante ne mériterait pas une phrase de commentaire. Mais la défaite de Marc ne peut être négligée, en tant qu'elle se place dans un contexte de *démission générale*. Parmi d'autres, Marc s'est identifié à une mode révolutionnaire ; son enthousiasme et la rigueur superficielle dont il sut faire preuve un certain temps s'écroulent naturellement, lorsque le substrat des raisons inconscientes de cette mode ne trouve plus à s'y affirmer efficacement. Faute d'avoir su se hisser au niveau de la critique anti-idéologique, c'est dans un désarroi sans nuance que Marc vit avec d'autres la fin d'une idéologie ; c'est-à-dire la décomposition d'un pseudo-rapport entre des individus où la misère sans fards vient de nouveau faire reconnaître ses droits.

Avec la fin de notre amitié avec Marc, je me désolidarise cette fois sans restriction des restes du mouvement situationniste, des camarades qui croient pouvoir s'en réclamer, comme de ses vagues sympathisants avoués ou non ; de même ce que je dois retenir de mon propre passé, et la manière dont celui-ci m'engage, voilà ce qui ne concerne plus que moi-même.

Ce qu'était cette idéologie qui tombe en miettes, et pourquoi elle tombe en miettes c'est ce qui devrait ôter le sommeil à tous les gens qui d'une manière ou d'une autre en ont été dupes, si toutefois cette époque est encore compatible avec un minimum de bon sens.

Puisque malgré tout je n'ai pas renoncé à y recourir encore, j'ajouterai que la *rupture motivée* me paraît être, contre les ravages du confusionnisme, le meilleur procédé qui soit. Elle permet de rendre formel un état de fait dans les rapports qui sinon n'inquiéterait personne, en rendant seulement explicite ce que les gens comptent pouvoir s'y masquer. Il est bien évident que ce n'est pas la rupture qui choisit de finir des relations ; elle est un simple procédé pratique qui met les individus en face d'une fin qu'ils ont eux-mêmes choisie.

C'est uniquement pour ce que nous avons voulu réaliser avec Marc, et pour les raisons qui nous ont un temps associés, que je me sépare aujourd'hui de lui dans ces formes, au nom même de cette cohérence qu'il nous est arrivé d'engager ensemble auprès d'autres camarades. C'est aussi pourquoi je n'attends de personne qu'il prenne parti dans cette affaire sur ceci ou cela ;

bien plus, je ne pourrais manquer de considérer comme trouble que certains cherchent à le faire.

C'est par la rupture seule que peut s'exprimer, en même temps que la critique, le respect pour le passé d'un compagnon, justement ce respect qu'il a perdu lui-même. Ceux qui considèrent encore la rupture comme une sanction, ou une tentative de nuire, révèlent simplement toute l'autorité qu'ils déléguaient unilatéralement à ceux qui les rejettent ; de même, ceux qui, ayant recours à la méthode de la rupture, espèrent la faire reconnaître comme *leur sanction*, traduisent ainsi leurs rêves petit-bureaucratiques.
(D. Denevert aux camarades concernés, le 1er juillet 1973)

* * *

Danger poison !

Il est inutile, désormais, de chercher à nous revoir. Tu aurais pu soupçonner qu'à déverser ton fiel systématiquement là où tu te trouves, tu finirais un jour par te le prendre en pleine gueule. Trop d'échos de tes énormes manigances nous parviennent maintenant aux oreilles, en plus de celles que nous pouvions déjà observer nous-mêmes. Tu nous ôtes à présent cette curiosité que nous avions à te conserver parmi nous *comme clown*, pour voir jusqu'à quelles extrémités dans la farce ton cas de monstruosité psychodramatique pourrait t'entraîner.

Maintenant tu ne nous amuses plus, mouche à merde, tu peux frayer dans d'autres sphères.

P.S. Parmi la quantité des ragots que tu peux colporter sur chacun, il y en a un, si tu ne voulais pas compromettre ton sex-standing, que tu n'aurais pas dû te permettre ; tu as voulu faire croire à une amie que je souffre de « problèmes sexuels », vraisemblablement pour la dissuader de courir le risque d'aller les constater par elle-même. Parmi d'autres détails, tu t'es avisée que tu n'aurais « pas pu vivre avec moi », comme si jamais il t'était arrivé de pouvoir en décider, parce que tu m'aurais vu, piteusement, incapable de plus d'un rut à la semaine. Voilà un exemple de tes paroles dont les conséquences risquent de te passer le goût de tenir encore des propos sur la sexualité de quelqu'un ; et sur tout le reste.

Tu es si myope et si bête que tu ne t'es pas aperçue combien à chacune de tes malveillances tu avais à chaque fois frôlé la catastrophe, et que c'est seulement à cause d'elles que nous te tenons à l'écart depuis tant de temps. Si, en particulier, tu te permets tant de sex-fanfaronnades, faisant la dégoûtée sur les aptitudes sexuelles de certains, vantant celles des partenaires que dans l'instant tu crois avoir sous ton contrôle, affectant, de même, de prendre certaines de tes amies en pitié sur ce point, croyant pouvoir en accabler d'autres simultanément pour les mêmes raisons, c'est qu'assurément tu peux penser, psychopathe imbécile, que la nature de ton érotisme et tes simulacres orgastiques trompent tout le monde. Malheureusement, ta cuistrerie sexuelle ne masquera jamais que tu dois tes manières, tes faux-soupirs, et tes archétypes de fille à soldats à la mythologie pornographique *masculine* des revues spécialisées. Sur le terrain du plaisir une lesbienne du M.L.F. serait cent fois plus convaincante que toi. On a l'information que l'on mérite, et ta médiocrité intellectuelle accablante t'interdit absolument de forger ton rôle sur des sources plus sérieuses. Comme dans tous les autres domaines, tu n'es dans les jeux de l'amour qu'une actrice de troisième ordre.

Mais de même que tu te trouves être trop mal informée pour faire une actrice acceptable, tu es une michetonneuse visiblement égarée dans le métier. Sur ce point encore, il faut te dégonfler ta baudruche. Si depuis tant de mois, je n'ai plus cherché à goûter à tes délices, c'est que tu es entre toutes les femmes que j'ai connues, en comptant les plus novices, celle qui as *les pires manières*. Le doigté le plus rudimentaire te manque absolument, et c'est toi, baiseuse à la petite semaine, qui voudrais donner en coulisses la mesure des embrasements de mon membre. Tu ignores tout du *plaisir* des femmes et des hommes ; tu en es *trop loin* pour en acquérir par l'expérience, même seulement l'intuition ; et le moindre savoir-faire te restera à jamais interdit.

A présent, misérable garce, prends garde de ne plus chercher à m'approcher, car s'il me vient jamais encore l'idée de te foutre, ça ne pourrait être que sur la gueule. Par ailleurs, je puis t'assurer que partout où l'autorité que me confère la façon dont je mène ma vie pourra se faire apprécier, tu y seras chassée comme un cafard nuisible.

Il va sans dire que Claude sera toujours bien accueilli par nous, lorsqu'il le jugera utile. S'il doute un instant du sérieux de mes propos, je suis prêt à le mettre moi-même devant le fait d'une *bonne vingtaine* de tes indélicatesses, et non des moindres, accumulées ces trois derniers mois ; et de bien d'autres auparavant.

(D. Denevert à Dominique G., copie aux camarades concernés, octobre 1973)

* * *

LA CRITIQUE AD MULIEREM

Un des symptômes de la faiblesse du mouvement révolutionnaire actuellement est la place qu'il n'arrive pas encore à faire à une expression qualitative et autonome des *femmes révolutionnaires*. On sait que le degré de développement atteint par les forces de négation de la société existante trouve sa manifestation non équivoque, décisive, évidente, dans les rapports *des hommes et des femmes* révolutionnaires et dans la manière dont le rapport direct et naturel des sexes est conçu.

La répartition des *rôles* des sexes dans la société aliénée, héritée de la société féodale et des premiers stades de la société industrielle, peut se définir schématiquement ainsi : la *féminité* concentre les penchants *anti-historiques* de la vie aliénée (la passivité, la soumission à la nature, la superstition qui en découle, le répétitif, la résignation), la *masculinité* ses penchants *pseudo-historiques* (un certain goût dégradé de la lutte, l'arrogance, la pseudo-activité, l'innovation, la confiance dans le pouvoir de la société, le rationnalisme). La féminité et la masculinité sont les deux pôles *complémentaires* de la même aliénation. Dans la société industrielle moderne, ces deux pôles *tendent*, en y perdant leurs bases matérielles, à se fondre l'un dans l'autre pour constituer les traits spécifiques de la prolétarisation moderne, où les différences entre les sexes sont de moins en moins marquées.

A toutes les époques, et selon la nature de ces époques, les hommes et les femmes n'ont jamais constitué deux types *purs*. Quel que soit leur sexe, les individus réunissent variablement les traits de caractère et des comportements empruntés aux deux sexes. Néanmoins, la féminité a toujours été jusqu'à présent le trait dominant de l'aliénation des femmes, et la masculinité celui des hommes. Mais au fond, ce sont les traits de la vieille féminité qui se retrouvent à présent dans la passivité généralisée du règne de l'économie moderne, bien que la féminité et la masculinité, libérées de leurs racines matérielles, soient ressaisies et utilisées indistinctement par les deux sexes, comme modes d'affirmation spectaculaires.

Alors que dans la société aliénée, la femme et l'homme se trouvent de plus en plus sur un plan d'égalité (sauf dans les cas où le patriarcat a encore tous ses droits) parce que la femme ne peut trouver chez son compagnon, aussi démuni qu'elle, un protecteur admirable et tout puissant ; dans le mouvement révolutionnaire moderne, la femme commence par retrouver avec plus de vigueur son ancienne féminité devant la domination d'un certain prestige théorique. Car pour l'individu *non impliqué* dans l'activité théorique, la théorie apparaît comme une « faculté d'écrire », de « penser », un produit de l'intelligence, une création individuelle et pleine de mystère. C'est l'effet de spectacle ; le fétichisme de la théorie pour ceux qui se trouvent en-dehors.

La femme se trouve souvent forcée d'admettre qu'elle « n'arrive pas à écrire » et qu'elle n'a aucun rôle actif dans l'élaboration de la théorie révolutionnaire, à l'encontre apparente de certains des hommes qu'elle côtoie. Pour ce qui est de la théorie, son premier mouvement est de s'en remettre aux hommes, qui lui semblent « plus qualifiés » qu'elle. Elle finit par se méfier de sa propre pensée, paralysée par des critères extérieurs. Lorsqu'elle en vient à pénétrer dans des terrains inexplorés, elle s'arrête court, pensant que si ça n'a pas été fait avant elle, c'est que cela n'en valait pas la peine. Sa pensée, quand malgré tout elle existe, reste lettre morte : la femme n'ira jamais d'elle-même jusqu'aux conséquences pratiques de sa pensée. Souvent, elle juge très rapidement un individu, en fait une critique pertinente et fine, même avant son ou ses compagnons ; mais sa passivité fait qu'elle en reste là. Pour les conséquences pratiques, elle s'abrite derrière eux. Ses réflexions et ses critiques, elle les fera « en privé », laissant à la masculinité le soin de les *pratiquer*.

Mais ainsi elle se prive d'une prise directe sur son entourage ; elle n'influe jamais directement sur rien et ne peut donc devenir une théoricienne. Car la théorie, c'est la critique de la vie quotidienne ; c'est l'opération de chaque individu qu'il mène dans cette vie quotidienne ; c'est une suite d'*interventions* renouvelées et corrigées sur les rapports avec les gens (qui sont aussi le lieu d'*efficacité* de l'aliénation) et, ce qui est la même chose, c'est aussi une série d'interventions sur la société. La théorie est une entreprise de *transformation révolutionnaire* qui implique que l'individu théoricien accepte lui-même sa propre transformation ininterrompue. La théorie repose donc sur la compréhension et l'action sur les blocages (des individus et de l'histoire sociale).

Si les hommes ont une place *apparemment* prépondérante dans le mouvement révolutionnaire, c'est qu'une partie d'entre eux entrent dans la lutte révolutionnaire avec les traits de caractère de la *masculinité* — c'est-à-dire en réalité avec aussi peu d'aptitudes révolutionnaires (mais qui ne sont pas encore arrivées au point de se manifester aussi crûment), avec une *complaisance inconsciente* pour leurs traits de caractère, comme les femmes pour la féminité — qui peut *faire illusion* puisque la pratique de la théorie demande imagination, lutte réelle, confiance en soi et dans le pouvoir de l'individu, aptitudes que le caractère masculin possède sous une forme dégradée. Pour se convaincre de cette misère cachée du mouvement révolutionnaire moderne, il suffit de remarquer que la féminité ne saurait y être admise sans l'assentiment de la masculinité, ou du moins ne saurait y être tolérée bien longtemps. La passivité féminine a pour revers l'activisme masculin. Jusqu'ici, on a surtout remarqué la passivité, parce qu'elle est la plus choquante dans un mouvement fondé sur l'autonomie des individus.

Les femmes ne sont colonisées par le spectacle de la théorie que dans la mesure où elles sont totalement extérieures à la théorie. Et ce n'est pas l'exemple ou l'*intervention* des hommes, eux-mêmes largement colonisés par ce *spectacle*, qui peut précipiter leur démystification, qui peut leur faire comprendre *in vivo* ce qu'est la théorie. La passivité des femmes doit désormais être critiquée, non pas *superficiellement* parce qu'elles n'écrivent pas ou ne savent pas s'exprimer de façon autonome, mais à la racine, parce qu'elles n'ont aucune efficacité directe et pratique ; notamment dans leurs rapports avec autrui. De même, il ne devra plus suffire à un homme de « s'exprimer » *abstraitement*. Il faudra que ses écrits et sa pensée aient directement des effets concrets. La masculinité et son activisme ne doit plus avoir comme repoussoir la féminité et sa passivité.

Il y a une complaisance évidente dans le maintien de ces rôles. L'individu aliéné répugne à extirper ce qu'il a refoulé ; et comme la masculinité et la féminité sont complémentaires, elles ont la solidité des phénomènes *naturels*

et *inéluctables*. Dans le refus de combattre ces *rôles* subsiste en fait l'acceptation *globale* de la société aliénée. Ceux qui se prétendent révolutionnaires disent qu'ils veulent changer le monde et leur propre vie. Mais ces individus espèrent en réalité qu'*ils seront changés* par une révolution. Ils restent donc ces individus passifs, disposés à *s'adapter, s'il le faut*, mais qui craignent *au fond* tout changement. Ils sont tout le contraire de *situationnistes*.

La résolution des défaillances de la pratique révolutionnaire à l'entrée de la nouvelle époque passe maintenant *directement* par la résolution des défaillances des femmes révolutionnaires ; c'est-à-dire aussi par le *dépassement* d'une certaine pratique masculine limitée qui s'est accomodée jusqu'à présent de ces défaillances et les entretient. C'est un objectif urgent pour la *critique de la vie quotidienne* que de ruiner définitivement l'inégalité des sexes dans l'activité révolutionnaire ; c'est-à-dire de ruiner les *rôles respectifs* qu'ils assurent dans la vie aliénée, les structures caractérielles de la *féminité* et de la *masculinité* et les limitations qu'elles imposent à l'expérience révolutionnaire.

Il existe surtout deux types de femmes dans le mouvement révolutionnaire : les plus nombreuses actuellement sont les femmes pourvues d'un protecteur. Elles sont admises dans le milieu révolutionnaire, avec les traits de la féminité, parce qu'elles sont présentées par un homme. Les autres se présentent seules : elles sont admises à cause d'un passé prestigieux auquel elles ont participé ou pour une idéologie qu'elles se sont bien assimilée. Celles-ci seront admises avec les traits de la masculinité, comme les hommes.

Certaines ne diront absolument rien en public, se contentant dans l'intimité de faire les remarques qu'elles n'avaient pas osé faire ; ou bien elles n'ouvriront la bouche que pour répondre aux questions futiles qu'on croit les seules à pouvoir leur être posées ; ou encore, arbitrairement mêlées aux « discussions théoriques », guettant du coin de l'œil l'approbation de leur protecteur, elles n'oseront pas clamer leur ignorance à ce sujet et s'embrouilleront dans la confusion de leur pensée ou répéteront ce qu'elles ont entendu dire, leurs difficultés dans ce domaine leur paraissant honteuses ; d'autres étaleront leurs insuffisances, en se cherchant des excuses dans la difficulté qu'elles ont d'écrire, mais d'écrire seulement, comme une calamité inexplicable, ce qui laisse sous-entendre qu'elles pensent malgré tout admirablement ; ou bien elles reconnaissent en cela une tare féminine, se croyant protégées, par leur honnêteté, de toute critique plus directe ; d'autres encore se manifestent par des démonstrations agressives envers les hommes pour bien montrer qu'elles ne sont pas sous leur coupe et qu'elles pensent de façon autonome. A chaque fois, c'est leur colonisation par le spectacle de la théorie qui paralyse les femmes.

Ainsi les seuls rapports qui restent le plus souvent aux femmes sont les rapports amoureux. Elles mettent alors en avant leur sensibilité, déblatèrent en privé sur la théorie comme étant quelque chose de froid et d'abstrait et portent aux nues les « rapports humains ». On reconnaît souvent aux femmes une plus grande sensibilité et une plus grande finesse pour juger les gens. C'est aussi que les hommes, ayant un embryon d'exigences pratiques, sont beaucoup plus prudents quant à d'éventuelles critiques qui les entraîneraient à des conséquences pratiques. Ils préfèrent admirer leur compagne pour une telle capacité qu'ils se déclarent avoir à un degré moindre — il a bien fallu la refouler — et justifier ainsi leurs relations avec cette femme : la passivité de la femme et son inexistence publique doivent être compensées par une plus grande richesse cachée, et la justification monogamique du couple est cette complémentarité de l'homme et de la femme. Si la sensibilité est encore un apanage de la féminité, c'est que la théorie n'est pas comprise pour ce qu'elle est puisque des hommes qui sont considérés comme des

théoriciens passent pour en être démunis ; alors que la théorie comprend *l'application pratique* de cette sensibilité et de cette finesse.

Le mouvement révolutionnaire moderne doit ruiner et dépasser cette opposition plaisir/activité, sensibilité/lucidité, conception/exécution, habitude/innovation etc. L'opposition féminité/masculinité correspond à un stade réifié du développement humain.

Les individus colonisés par le spectacle d'une théorie révolutionnaire sont en fait colonisés par le besoin d'apparaître comme autonomes ; ils sont d'une façon générale soumis à l'apparence. Tant que la théorie sera comprise comme un produit de l'intelligence, comme la faculté individuelle de « penser » et d'« écrire », et comme telle, comme une source possible de prestige personnel, les hommes continueront à vouloir « s'exprimer » à tout prix, et les femmes à se désoler de ne pouvoir les imiter.

Il s'agit maintenant de comprendre la théorie pour ce qu'elle est. Il faut que les femmes (et les hommes) n'acceptent plus qu'on soit dans ses actes en contradiction avec ses propos, qu'il existe des critiques non suivies d'effets. Il faut redonner à la subjectivité tous ses droits en lui donnant un aboutissement pratique. Personne ne doit plus pouvoir être lucide sur les autres sans l'être sur lui-même, ou lucide sur lui-même sans l'être sur les autres. Le mouvement révolutionnaire moderne doit devenir invivable pour la masculinité et la féminité. Il doit juger les individus *sur leur vie.*

Jeanne Charles.

MANUSCRIT DE 1972

Chapitre IV : **La prétendue scission dans l'Internationale Situationniste**

L'erreur sur l'organisation est l'erreur pratique centrale. *Si elle est volontaire, elle vise à utiliser les masses. Sinon, elle est au moins l'erreur complète sur les conditions de la pratique historique. Elle est donc erreur fondamentale dans la théorie même de la révolution.*
Guy Debord et Gianfranco Sanguinetti, *La véritable scission dans l'Internationale.*

L'Internationale Situationniste et, avec elle, le mouvement pour la théorie situationniste de l'histoire, a réussi au moins sur une tâche qu'elle s'était fixée, *faire passer ses idées révolutionnaires* dans les dures conditions d'une époque qui lui fut hostile à tous points de vue et sans équivoque. Les derniers Situationnistes qui ont encore voulu parler en son nom (*La véritable scission dans l'Internationale,* aux éditions « Champ-Libre ») sont à ce titre fondés à y voir sa victoire. Mais par ailleurs, ils n'expliquent pourtant pas *pourquoi* l'I.S., en tant qu'organisation et programme organisationnel pour les luttes, a dû s'arrêter si tôt dans son action. Et pourquoi ce *pouvoir de fascination,* qu'elle a acquis comme l'aspect le plus mauvais de sa victoire, a si inopportunément rencontré la faiblesse des membres qui la composaient. On peut certes expliquer historiquement, trouver des raisons à tout ce qui *advient,* encore faut-il expliquer, aussi, *ce qu'on y a laissé passer.* Y avait-il simplement d'autres issues possibles pour l'I.S., étant donnée la manière dont elle dépendait subjectivement et objectivement de son passé ?

De même que dans la vie privée, on distingue entre ce qu'un homme dit ou pense de lui et ce qu'il est et fait réellement, il faut distinguer pour l'I.S., telle qu'elle fut impliquée dans les luttes historiques de son temps, entre la conscience d'elle-même qu'elle put manifester à travers sa théorie et ses prétentions, et sa constitution et ses intérêts véritables, entre ce qu'elle s'est imaginé être et ce qu'elle fut en réalité.

Le coup d'audace par lequel l'I.S. s'est intitulée *internationale* et *situationniste* exprime bien ses vues initiales quant à l'histoire universelle, c'est-à-dire *le sens le plus profond* de son projet. La période où les Situationnistes ont réellement *su vivre* dans cette perspective, est aussi la période *la plus historique* de l'histoire de l'I.S. L'habileté *incontestable* dont elle sut faire preuve pour

développer son action du terrain de la critique de l'art jusqu'à la *théorie du prolétariat*, contre une époque de la société moderne qui contenait certes déjà *sa* révolution, mais qui l'ignorait encore *absolument*, sa contribution irremplaçable à cette *théorie*, témoignent assez de la profondeur de son sens de l'histoire.

L'histoire qui revenait insensiblement d'abord, et pour finir d'une manière très sensible, *à la surface* de la société mondiale, ses potentialités, son *sens entier*, ont effectivement *dû commencer* par être exprimés, être incarnés activement, dans cette avant-garde situationniste organisée dans l'I.S.

L'I.S. a su *ressaisir* dans le développement de sa théorie, tout comme dans ses premières applications pratiques, tous les pouvoirs et les possibles de la vie historique, qui existent détachés de la vie aliénée ; avec l'exigence réellement extrêmiste d'une *fusion* de l'existence rebelle avec son expression consciente. A l'intérieur de cette perspective, et précisément grâce à elle, elle a su retrouver, simultanément, le sens le plus décisif des moments révolutionnaires de l'histoire moderne, vaincus et falsifiés.

L'I.S. a dû *parler* d'une révolution — et tout parier sur elle — qui n'avait pas encore manifesté vraiment son caractère révolutionnaire. On ne peut parler sérieusement de la crise finale de l'I.S. — et *a fortiori* mener plus avant son programme théorico-pratique — sans voir combien les premières relations de l'I.S. avec son temps imposaient de *limitations objectives* à sa théorie, au fonctionnement de son organisation, à son accord interne, à l'ensemble enfin de ses rapports avec l'extérieur. Il appartient à Paolo Salvadori d'avoir tenté, étant alors encore membre de l'I.S., une analyse des limites de la théorie situationniste issue de cette période, indiquant simultanément des voies pour son développement et sa lutte ultérieure (*).

L'I.S., telle qu'elle a voulu en fait exister jusqu'à la fin, ne *connut* réellement son sens révolutionnaire, et ne constitua un accord réel entre ses membres, qu'en tant que manifestation minoritaire et quasi-unique de cet enjeu de l'histoire moderne : le *retour enrichi* dans les luttes sociales du projet marxiste de l'homme total, c'est-à-dire, en fin de compte, de la seule véritable *question sociale*.

L'I.S. a su se connaître et se faire connaître, dans sa théorie comme dans son action, comme une puissance *anti-spectaculaire*, dans un moment de domination par ailleurs absolument non-contredit, et même non remarqué comme tel, de la société du spectacle. Mais elle n'a nullement su *rejoindre*, en tant qu'activité révolutionnaire extrêmiste, le moment suivant où, fortement entamée par les premières luttes sociales de la période actuelle, l'unité spectaculaire du bien-être de la marchandise a dû commencer à se fissurer ; ou ce qui revient au même, l'I.S. n'a pas su voir qu'elle ne pourrait le faire *telle qu'elle sortait* de sa période *anti-spectacliste*. Devant le retour à l'histoire du prolétariat en tant que *puissance agissante*, devant le *besoin* d'histoire et le *sens historique de la vie* qui venaient de nouveau envahir l'ensemble de la société mondiale, être « pour l'I.S. » et pour ses perspectives révolutionnaires fondamentales devait cesser de signifier la même chose. L'exemple de l'I.S. constituait en fait un programme organisationnel *déjà archaïque*, où l'utopie et la part de défaillance dissimulée l'emportaient sur l'exigence de

(*) *Thèses provisoires pour la discussion des nouvelles orientations théorico-pratiques dans l'I.S., Milan - mai* 1970. Texte interne de l'I.S.

réalisation et de transformation expérimentales. Guy Debord note dans les « Thèses d'avril » (1968) que « l'I.S. doit maintenant prouver son efficacité dans un stade supérieur de l'activité révolutionnaire — ou bien disparaître. (Que) pour avoir des chances d'atteindre cette efficacité, il faut voir et déclarer quelques vérités sur l'I.S. (...) ». Mais les quelques vérités énoncées dans les « Thèses d'avril » restent encore bien timides en rapport à l'*inadéquation* déjà aiguë de la réalité de l'I.S. non seulement avec sa théorie et son programme, mais même plus gravement, avec son image officielle d'un groupe *situationniste* agissant collectivement ; inadéquation qu'aucun situationniste ne pouvait ignorer déjà bien avant avril 1968.

L'ensemble des conditions d'existence de l'organisation de l'I.S., le fait qu'elles furent négligées ou insuffisamment reconsidérées par les Situationnistes, leur attachement borné à ces conditions, étaient autant de facteurs qui mettaient en péril la continuation révolutionnaire de l'I.S.

Une inadéquation *circonstancielle* de l'organisation de l'I.S. au progrès de son époque, c'est-à-dire à la *redéfinition dialectique,* appelée par ce progrès même, des conditions d'efficacité d'une association de révolutionnaires, était sans doute inévitable. Mais ce n'est pas cette inadéquation elle-même qui a empêché les Situationnistes de *dissoudre* leurs habitudes, voire leur organisation elle-même, dans des formes d'activités plus avancées, plus ouvertes aux forces qui se faisaient jour, de trouver les médiations nécessaires à cette transformation.

L'explication de cette crise finale de l'I.S. se trouve plutôt dans le fait qu'un *intérêt contraire* a empêché les Situationnistes, en bloc, de redéfinir et de transformer les conditions de leur lutte. Une certaine fausse-conscience sur leur propre histoire, dont ont fait preuve les auteurs des « Thèses sur l'I.S. et son temps », n'a évidemment pas pu méconnaître totalement cette entrave fondamentale, mais seulement en minimiser l'importance. Il suffit donc pour les lire de *replacer au centre* de la question tout ce qu'ils ne veulent envisager que comme la contrepartie négligeable d'une réussite indiscutable : En particulier cet aspect lourdement *anti-situationniste* de leur histoire pratique, *l'égalité de chacun dans la maîtrise de l'activité* dont l'ensemble avait la responsabilité n'a jamais existé dans l'I.S.

Il faut comprendre que le choix, effectivement stratégique au départ, de défendre contre le vieux monde l'image d'une communauté égalitaire et unie *reposait sur ce pari* que l'activité organisée elle-même fournirait le terrain d'une suppression rapide des inégalités entre les participants ; inégalités intolérables et finalement fatales à une entreprise de cet ordre. Or, le milieu pratique de l'I.S., aux prises avec sa vantardise stratégique, a précisément fourni le terrain d'une évolution inverse. Les plus faibles — soit les moins intelligents, ou les moins courageux, ou les moins rigoureux, ou encore, les moins honnêtes — ont pu y trouver leurs faiblesses métamorphosées vers l'extérieur en formidables qualités, et n'ont pas désiré que cela cesse. Les plus forts, les plus vrais détenteurs du sens révolutionnaire de l'entreprise du groupe, se sont trouvés matériellement complices des autres, par la médiation de *l'image minimum de l'organisation* qu'il leur avait fallu imposer, et qu'ils n'ont pas voulu détruire. Il est aisé de comprendre, qu'étant les seuls possesseurs effectifs de la stratégie révolutionnaire de l'I.S., les seuls à réellement *connaître* son entreprise, ils étaient également les seuls à pouvoir mener avec suffisamment d'habileté *la pratique de l'apparence révolutionnaire de l'I.S.*

L'I.S. s'est créé contre elle ses tâches et sa nécessité spectaculaires — extrêmement imbriquées au départ dans la stratégie de ses perspectives révolutionnaires — non pas dans les motivations secrètes des plus faibles, mais par l'attachement collectif à une illusion sciemment entretenue. Dans ces conditions, l'inégalité dans l'activité et dans la connaissance de cette activité, illusoirement niée au départ et jamais sérieusement réenvisagée par la suite, ne pouvait aller qu'en s'aggravant toujours davantage ; jusqu'à concentrer dans les seules qualités du *leader* de ce groupe à la fois tout le sens révolutionnaire des perspectives communes, et toute l'habileté réellement politique et dialectique à maintenir l'illusion pour l'ensemble. On ne peut parler des divers succès de l'I.S. — et en mesurer l'importance réelle — en négligeant ce point sur lequel elle a *fondamentalement échoué :* L'image de l'Internationale Situationniste n'a jamais recouvert *un accord réellement situationniste de ses membres,* elle n'a pas su exiger pour elle-même ce qu'elle voulait pour l'histoire ; il n'y eut donc jamais qu'une « Internationale pro-situationniste ».

Parce qu'elle veut la réalisation de l'art, parce qu'elle ne trouve sa vérité que dans la vie même, la théorie situationniste — lorsqu'elle en vient à se séparer de la vie pratique précisément sur *les exigences fondamentales qu'elle énonce,* n'est plus qu'une *idéologie* supplémentaire.

Lorsque Debord et Sanguinetti (en simples spectateurs de leur passé) croient pouvoir « tirer une leçon qui s'applique généralement aux périodes d'activités avant-gardistes (...) : *la théorie historique n'est pas le lieu de l'égalité,* les périodes de communauté égale y sont des pages blanches » (*), ils laissent en fait entrevoir tout ce qui effectivement sépara leur « théorie historique » de sa réalisation *situationniste,* et oublient que si leur « théorie historique » proclamée pendant plus de dix ans put mériter un peu plus d'intérêt que celle d'un Lefebvre ou d'un Lénine, c'est précisément parce qu'elle était censée devoir réaliser tout autre chose. Cette exigence ayant été perdue, l'histoire de l'I.S. ne détonne effectivement en rien sur les autres « périodes d'activité avant-gardistes », qui se sont toujours tenues assez loin de ce qu'elles croyaient bon d'énoncer.

Tout, en fait, a porté les situationnistes, et d'autres révolutionnaires impliqués dans des expériences analogues, à tirer cet enseignement de l'échec notable sur la pratique de l'égalité : l'insuffisance sur le projet révolutionnaire, l'insuffisance sur la théorie, c'est-à-dire toujours l'insuffisance sur la vie même, lorsqu'elle est *formellement pressée de se supprimer* par la réussite autonome d'une activité pseudo-collective, ne peut plus ni connaître les moyens de sa suppression réelle, ni en saisir les occasions.

Si la théorie du prolétariat a quelque chose de situationniste, ou tout simplement révolutionnaire, c'est précisément que les *moments d'égalité* ne doivent pas y être tolérés comme des « pages blanches ». La difficulté fondamentale à laquelle la lutte pour la théorie s'est heurtée jusqu'à présent est précisément *sur l'accord créatif et qualitatif* qu'il lui faut réaliser là où elle est employée, à la fois comme sa condition d'existence primordiale, et comme la seule vérification possible de sa *validité anti-idéologique.*

En disparaissant, l'I.S. a totalement vérifié cette thèse sur laquelle elle avait axé son existence et sa lutte : « Quand la réalisation toujours plus poussée

(*) *La véritable scission dans l'Internationale,* page 75.

de l'aliénation capitaliste à tous les niveaux, en rendant toujours plus difficile aux travailleurs de reconnaître et de nommer leur propre misère, les place dans l'alternative de refuser *la totalité de leur misère, ou rien,* l'organisation révolutionnaire a dû apprendre qu'elle ne peut plus *combattre l'aliénation sous des formes aliénées* ».

Il suffira pour l'instant de noter l'importance des présentes thèses pour l'aspect original de l'histoire pratique de l'I.S., qui fut aussi le sujet des plus violentes attaques de ses adversaires, que furent les exclusions. L'I.S. comprit et énonça clairement les conséquences contre-révolutionnaires et en tout cas anti-situationnistes, de *l'indulgence inutile.* Mais, forte de cette lumière théorique, la communauté qui a exclu successivement la quasi-totalité de ses membres n'a cependant jamais été *réellement* en état de le faire pour maintenir un niveau révolutionnaire de sa cohérence (au moins depuis les années 67-68 d'après ce que nous pouvons évaluer des documents que nous possédons). Ce n'est donc pas la cohérence révolutionnaire de l'I.S. que les individus exclus menaçaient, sans que l'on puisse insinuer que les situationnistes n'y aient pas sincèrement recherché un progrès de leur accord, mais simplement, et plus trivialement, *l'illusion de l'I.S.,* contre laquelle ces individus s'étaient mis par leurs actes en état de nuire. Or, on peut nuire à l'illusion de deux manières, soit en cherchant simplement à la *détruire* — rien ne permet cependant d'affirmer qu'une telle intention cohérente se soit jamais manifestée chez les exclus —, soit en étant trop peu habile pour en maintenir le statu quo.

On notera enfin le manque total de sérieux intellectuel par lequel Debord et Sanguinetti ont voulu voir — et faire croire — à une *véritable scission* dans l'I.S. pour ce qui ne fut réellement que la *décomposition totale* de leur organisation ; ces représentants abusifs trouvent encore à se glorifier d'un processus qui s'est fait d'un bout à l'autre contre eux. Parce qu'*aucun* situationniste n'a voulu d'une véritable scission au moment où elle était encore nécessaire et possible, *tous* n'ont pu que ratifier, les liquidateurs comme les liquidés, cet *écroulement de l'I.S.,* lorsqu'elle se fut à ce point dégradée qu'il n'était plus possible de continuer à en gérer *même seulement l'illusion.*

Il est cependant un point essentiel dans les rapports qu'entretenait l'I.S. avec son temps, dont la responsabilité ne peut évidemment pas incomber aux animateurs de l'I.S. : s'il est vrai que le mouvement situationniste réel, durant le temps où l'I.S. s'affaiblissait, n'avait fait que se renforcer, il ne s'est cependant pas renforcé *assez rapidement* pour que soit salutairement appliquée à l'I.S. *sa véritable critique révolutionnaire.*

Qui sait comprendre l'histoire de l'Internationale Situationniste y trouvera simultanément l'histoire de la révolution et son aliénation, des forces contraires qui contribuèrent à la rendre à la fois bonne et mauvaise.

* * *

Chapitre VII : **Aspects immédiats de la théorie pratique.**

De ceux qui aimaient à bibeloter, qui aimaient les vers, méprisaient les bas calculs, rêvaient d'honneur et d'amour, elle faisait une élite supérieure au reste de l'humanité. Il n'y avait pas besoin qu'on eût réellement ces goûts, pourvu qu'on les proclamât ; d'un homme qui lui avait avoué à dîner qu'il aimait à flâner, à se salir les doigts dans les vieilles boutiques, qu'il ne serait jamais apprécié par ce siècle commercial, car il ne se souciait pas de ses intérêts, et qu'il était pour cela d'un autre temps, elle revenait en disant : « Mais c'est une âme adorable, un sensible, je ne m'en étais pas doutée ! » et elle se sentait pour lui une immense et soudaine amitié. Mais, en revanche ceux qui, comme Swann, avaient ces goûts, mais n'en parlaient pas, la laissaient froide. Sans doute elle était obligée d'avouer que Swann ne tenait pas à l'argent, mais elle ajoutait d'un air boudeur : « Mais lui, ça n'est pas la même chose » ; et en effet, ce qui parlait à son imagination, ce n'était pas la pratique du désintéressement, c'en était le vocabulaire.
Marcel Proust, *Du côté de chez Swann.*

L'extrême difficulté du dialogue pratique immédiat — en tant que lieu central d'un développement positif de la lutte, resté inexploré et inconquis — tient évidemment à l'extrême difficulté à laquelle l'activité individuelle des révolutionnaires doit d'abord se heurter. Non pas seulement l'activité précise et soutenue consacrée à la lutte *la plus théorique,* mais plus généralement toute l'activité vivante, la vie même. Cela ne signifie pas que les individus dont on voudrait qu'ils *parlent,* ne luttent ni ne vivent ; si c'était le cas, on ne s'attendrait pas à ce qu'ils parlent. Par leur silence et toutes leurs hésitations, quand ce n'est pas sous le bavardage tenace du pseudo-dialogue, ils signifient cependant qu'ils ne *connaissent* ni assez leur lutte, ni assez leur vie, pour en détenir aussi *la parole.* Or la lutte contre l'aliénation de la vie doit découvrir son langage propre, le détenir comme négation pratique du langage réifié, découvrir le niveau linguistique de la lutte des classes, comme lutte sur le sens et l'emploi des mots. « La langue est *l'action de l'intelligence théorique* proprement dite, car elle en est la manifestation extérieure ». (Hegel)

Au cours des activités diverses auxquelles mes quelques camarades et moi avons collaboré ces dernières années, nous avons très souvent eu l'occasion d'être soumis *au jugement* d'autres alliés épisodiques. Parmi les nombreuses critiques ou réserves qui nous furent énoncées directement, ou qui, comme c'était le plus souvent le cas, circulaient sur notre compte à notre insu, rares sont celles qui ont pu porter directement sur le contenu de notre activité.

On a généralement préféré s'attaquer à notre « style de vie » ; nous trouvant en tout trop « tristes », trop « intellectuels », trop « politiques », ou enfin « ennuyeux à fréquenter ».

On dut fréquemment nous reconnaître, notamment en ce qui me concerne, d'assez grandes qualités intellectuelles, mais pour nous priver en revanche de toute habileté dans la vie pratique, voire même de toute aptitude à y goûter le moindre plaisir. Car ceux qui voulaient nous comprendre ainsi ne considéraient évidemment pas des « qualités intellectuelles » comme quelque chose pouvant procurer du plaisir. Les reproches qu'ont pu nous faire nos détracteurs ne sont pas en réalité de pures inventions calomniatrices, comme pourrait en faire par simple calcul politique un véritable ennemi. Tous

armés au minimum d'intentions révolutionnaires, souvent même de qualités plus perceptibles, ils nous ont en général fréquentés assez pour avoir le temps de nous comprendre et de nous reprocher ce qui en fait est notre vraie manière d'être dans la vie ; c'est seulement l'intelligence qu'ils en avaient qui était *déformée et appauvrie.* Notre enthousiame limité pour leurs « fêtes », notre goût pour *un dialogue plus élaboré et organisé,* nos tentatives toujours mal reçues dans ce sens, et surtout, l'*importance réellement historique* que nous avons toujours voulu attribuer à l'activité de l'intelligence, leur paraissaient relever chez nous d'*un mauvais travers politique.* Nous ne manquons à coup sûr ni d'idées, ni de goût pour la politique révolutionnaire ; mais il y avait quelque chose de nettement malveillant lorsque ces adversaires nous collaient l'étiquette réductrice de « politiques ». Nous étions à leurs yeux quelque chose comme des militants de la révolution moderne, des Lénine de la théorie situationniste ; à ce titre nous incarnions à leurs yeux le renoncement à la vie, *au nom* de la théorie qui en voulait la réalisation.

Nos fameuses « facultés intellectuelles » — seule qualité qui nous fut jamais reconnue, mais à laquelle on ôtait en même temps toute importance vraiment révolutionnaire — nous furent attribuées par le même état d'esprit confus et désarmé qui croyait saisir chez nous toutes les défaillances possibles de la vie pratique. Ces « facultés intellectuelles », aucun de nos détracteurs ne put évidemment les apprécier réellement et durablement, et encore moins les utiliser pour lui-même.

Je passais, par exemple, assez fréquemment pour quelqu'un d'odieusement austère et intellectuel, perdant dans les livres les trois quarts de mon temps, peut-être même ne quittant Marx que pour Hegel, et Hegel pour Marx ; là où devait s'alimenter sans doute mon insolente rage « politique ». On a dit en douce, dans un milieu qui pourtant passe pour être assez au fait sur la question de la théorie révolutionnaire, que je ne « connaissais rien à la vie, en dehors de Marx » ; ceci parmi bien d'autres considérations aussi piquantes et raffinées sur ma personne. Cela laisse entrevoir assez bien avec quel *sens de la lecture* ils avaient eux-mêmes abordé ce théoricien. (*)

Bien que cela pourrait être comique, il n'est pas ici dans mon propos de prolonger la polémique, de combattre une réputation qui nous fut faite à une époque de graves flottements dans l'activité situationniste, dans un milieu avec lequel nous n'avons plus aucune sorte de contacts, et avec qui, d'ailleurs, nous avons toujours su « régler nos comptes » sur un terrain plus propice. Par contre, parce qu'aucun des problèmes, dans lesquels le projet situationniste s'est provisoirement enlisé, n'a encore connu de solution puissante et définitive, nous nous attendons à trouver chez bien d'autres camarades par l'avenir, les mêmes entraves à l'activité et la même tournure d'esprit qui nous fit autrefois cette réputation. Cela d'ailleurs ne nous effraie pas outre mesure.

Nous tenons néanmoins pour important, pour la connaissance de notre propre activité, de comprendre et de faire savoir quel *intérêt réel* il y avait chez ces partisans de la révolution moderne à nous faire cette « mauvaise réputation », à nous *comprendre* ainsi, quelles *illusions* cela servait à leur garantir, de quelles *erreurs* sur la lutte et sur l'histoire elle était l'expression.

(*) Le lecteur comprendra les raisons qui me font limiter à quelques allusions les anecdotes sur notre propre activité, malgré l'importance expérimentale évidente de celles-ci. Il pourra aisément combler ce défaut formel en se référant à sa propre expérience de la lutte révolutionnaire et des tournures d'esprit caractéristiques que l'on y rencontre.

Il faut dire enfin que ce qui a pu nous valoir la riche expérience de cette hostilité qui a toujours pu s'exprimer *sans détours* à notre égard, de la part de « camarades » qui paraissaient les plus proches de nos perspectives, tient principalement à ce qu'aucune forme de pouvoir, d'autorité ou de prestige n'a jamais pu être rattachée à nos personnes. Nous avons toujours pu rester jusqu'à présent *des révolutionnaires sans image.* Pour avoir réellement *voulu* nous connaître dans la sphère de la vie quotidienne, et pour pouvoir continuer de nous apprécier subjectivement, il fallait *avoir su nous reconnaître* sans que la moindre fausse raison, ou médiation dangereuse (le label organisationnel par exemple) n'y pousse personne dès l'abord. C'est-à-dire qu'il fallait simplement avoir les mêmes perspectives pratiques et humaines que nous-mêmes. Comme généralement nos juges et associés épisodiques ne réunissaient pas réellement ces conditions, ils nous traitèrent au moins, comme la seule réponse pratique qu'il leur fut possible de fournir à la constance de notre rigueur, *sans calculs et sans ménagements.*

Les mauvais penseurs *parlent* généralement beaucoup de *Vécu,* et invoquent pour eux-mêmes un « vécu » mythologique, à l'inverse de la réification qu'ils conservent à leur vie réelle. Ceci peut durer aussi longtemps qu'ils restent entourés de jobards, et jusqu'à ce qu'un évènement de leur existence pratique appelle des réponses et des solutions concrètes auxquelles les simples phrases ne suffisent plus. Alors ils doivent découvrir, dans l'effondrement complet de leurs ambitions déclarées et de leurs promesses, et avec elles de leur belle arrogance, ce qu'ils ont en fait toujours été, de simples personnages de comédie ; qui ne savent pas vivre, qui ne vivent pas effectivement selon ce qu'ils savent, et qui ne savent pas vraiment ce qu'ils vivent. La foule des révolutionnaires pseudo-situationnistes, que la nature même de nos activités et de notre projet nous a amenés à côtoyer, toujours renouvelée sous les traits de nouveaux individus, et démentant à chaque fois nos espoirs pratiques, a toujours fini par révéler qu'elle *ne voulait ni ne pouvait rien gagner* d'un réel usage de la théorie situationniste et de sa lutte, c'est-à-dire simplement, d'un usage réellement révolutionnaire de la pensée. Elle en haïssait profondément les manifestations théoriques et pratiques un peu conséquentes lorsque celles-ci la touchaient de trop près, tout en étant toujours contrainte d'en approuver et d'en aduler les lointaines. Tout comme le fameux valet de Hegel, ces valets de la théorie révolutionnaire ne pouvaient vraiment pas croire que l'histoire leur ferait cet honneur d'avoir à côtoyer des individus, des intentions et des actes, eux, réellement historiques.

Ces considérations anecdotiques disent combien cette pseudo-avant-garde de la vie et de la pensée prolétarienne, dans ce qu'elle nous reprochait d'être, de faire, et de savoir, est restée soumise aux modèles bourgeois et universitaires du savoir. Car les défauts qu'ils nous ont si volontiers attribués à nous, qui à leurs yeux réussissions trop bien et trop facilement, au point de leur faire flairer quelque supercherie ou au moins quelque grave défaillance révolutionnaire, sont précisément ceux qui intellectuellement, et aussi pour tout le reste, les ont laissés si médiocres. S'ils nous ont tant reproché de nous sacrifier à la théorie, c'est parce que la théorie pour eux était le réel temps de leur sacrifice ; le pensum interminable que leur rôle à tenir les obligeait à s'infliger. *La vraie théorie* leur est toujours restée inaccessible, aride, pour cette seule raison qu'ils n'ont jamais su y découvrir aucun *intérêt véritable ;* et qu'au départ déjà, l'intérêt réel qui a illusoirement lié leur sort aux conclusions les plus superficielles de la théorie révolutionnaire d'une époque, est resté en tout *opposé* à l'intérêt véritablement théorique de la révolution moderne. Leur malheur, leur *travail* (au sens aliéné et ingrat du terme) fut d'avoir à entreprendre la théorie révolutionnaire comme une aliénation supplémentaire, trouvant sa nécessité dans la poursuite confuse, sur un terrain pseudo-révolutionnaire, *de leurs choix et de leurs goûts aliénés.*

En plus de toutes les entraves anciennes non encore résolues, le mouvement révolutionnaire se trouve confronté à cette entrave nouvelle par l'ampleur du phénomène, liée au caractère *spectacliste* de la société moderne et de l'état d'esprit qu'elle a éduqué en conséquence chez les individus, qu'au *moment* où il peut à peine commencer à les redécouvrir, les forces auto-conservatrices de l'aliénation se servent déjà *contre lui* de ses propres idées récupérées. Ce facteur de confusion doit autant compromettre l'avancement des luttes à l'échelle sociale, que l'avancement expérimental de la lutte individuelle et des rapports des individus entre eux ; c'est-à-dire, *affaiblir* leur aptitude critique à vaincre les formes de fausse-conscience, qui tentent toujours de se reconstituer *à l'intérieur même* du point de vue révolutionnaire.

La décomposition de l'activité situationniste organisée, la perte de son fer de lance expérimental avec la disparition réelle, quoique jamais formellement prononcée, de l'Internationale Situationniste, le découragement, enfin, des nombreux camarades qui soutenaient par leur activité le même projet, ont exprimé à l'évidence que rallier *formellement* la théorie situationniste est une chose, et que *l'activité politique de la théorie,* pouvant effectivement s'accomplir dans le sens du besoin révolutionnaire d'une vie consciente, en est une autre.

Il ne suffit plus désormais aux théoriciens révolutionnaires de savoir que la praxis sociale est le *moment de vérité* de leur théorie, où le travail de la pensée vient finalement prendre *son sens ;* la théorie est un élément *à part entière* de la pratique révolutionnaire et de l'enjeu stratégique de la révolution moderne. Aussi la théorie n'atteindra-t-elle *son véritable point d'efficacité pratique,* que lorsqu'elle sera effectivement connue et maniée comme telle, non plus par tels théoriciens isolés, mais par des forces pratiques cohérentes.

Evidemment *venue* de la praxis sociale et devant constamment s'alimenter à la vie empirique, la théorie révolutionnaire doit encore savoir que, venue de la praxis sociale, elle ne peut penser *y retourner* que parce qu'elle est elle-même *un processus véritablement pratique.* Les premiers développements d'une théorie révolutionnaire sont identiques à ses premières applications stratégiques : ils préfigurent ainsi, en tant que premières avancées expérimentales et exploratoires, la praxis qui *transforme* les conditions existantes.

Ni quintessence détentrice d'une vérité sacrée, ni simple reflet neutre de la réalité et de la vie, la pensée est à tous les titres *un secteur de la production humaine matérielle,* où se jouent d'une manière spécifique *tous les conflits et les lois* qui règlent par ailleurs les rapports de production de la vie sociale aliénée.

Aussi sied-il à la théorie révolutionnaire seule — et elle ne restera une *théorie,* c'est-à-dire une arme libératrice qu'à cette condition — de se *maîtriser méthodologiquement,* dans tous ses développements proprement théoriques et dans leur *solidarité directe* avec la vie expérimentale et la lutte pratique, comme la *négation consciente,* non plus seulement de toute pensée séparée, mais surtout des processus de séparation de la pensée et des conditions de production de la fausse-conscience sociale en général.

La *part la plus subversive* de la théorie du prolétariat est en effet moins dans le développement des thèses qu'elle vient apporter au cours de sa lutte, comme la contradiction révolutionnaire stratégiquement opposée au point de vue des idéologies, que dans ce qui lui fournit réellement cette puis-

sance anti-idéologique. La théorie est moins une critique du savoir, ce qui la ramènerait à un niveau de vérité purement scientifique, qu'une critique *de la façon de savoir.* C'est l'intelligence enfin victorieuse des processus par lesquels la pensée, et toute la sphère sociale de la conscience, se séparent de la vie réelle et lui deviennent *hostiles.* C'est le territoire du qualitatif, conquis et défendu en connaissance de cause, à partir duquel peuvent se développer, dans une ambiance propice, l'accord et la solidarité révolutionnaires, la véritable lutte contre l'aliénation de la vie comme, en règle générale, toutes les luttes révolutionnaires pratiques.

La *dimension pratique immédiate* de l'activité théorique peut être considérée comme *le renversement des rapports de forces* qui dans les conditions dominantes déterminent *inconsciemment* l'emploi restrictif qui est fait du langage et de la pensée sociales, pour en faire des agents efficaces de la fausse conscience et de l'idéologie. La théorie est la dissolution révolutionnaire des rapports de production de la pensée aliénée ; la désaliénation pratique du regard sur les conditions d'existence, la désaliénation de la pensée et du langage. La possibilité retrouvée d'une *lecture correcte* du texte social, en même temps que le désir retrouvé de sa transformation historique.

C'est une banalité de la théorie révolutionnaire que d'être *réalisatrice de la philosophie.* Moins connue et moins explorée jusqu'à présent — bien qu'elle se sache à l'opposé du projet socio-historique de la vieille philosophie — est la façon dont la théorie *supprime* en elle-même, méthodologiquement, les limites de l'ancienne pensée philosophique, et les *déviations* philosophiques de la pensée, encore tenaces, comme un des traits caractéristiques de la pensée aliénée. Dans l'art de l'activité théorique, cette exigence de la théorie révolutionnaire se traduira notamment par les conséquences suivantes :

1) La théorie ne cherche pas, contrairement à la pensée philosophante, à *fixer* — par une erreur de méthode qui tient à l'héritage du système des sciences, et plus encore bien sûr, à l'héritage des mêmes conditions socio-historiques — dans le langage et dans les mots un *sens épuré* de la réalité. Avec l'écroulement en miettes de la vieille philosophie, c'est en fait toutes les tentatives de constructions cohérentes de la pensée socialement séparée qui doivent révéler dans leur contenu — et leur forme — une *perversion philosophique.* La méthode pseudo-conceptualisante de la pensée philosophique élaborée ne fait qu'exprimer au mieux cette *perte du contact* générale de toute la conscience sociale avec sa propre histoire concrète, passée et actuelle. En tant qu'interprétation des significations *indépendamment* de la totalité sociale qui les produit, cette méthode *monopolise* en elle *tout le pouvoir de définition et de signification.* C'est cette insuffisance à la base de sa démarche qui limite unilatéralement sa connaissance et son expression des déterminations réelles qu'elle peut appréhender ; ou qui leur donne même, dans les cas limites de la décomposition intellectuelle, leur caractère totalement fantaisiste. Cette insuffisance de la méthode philosophante se retrouve également dans l'inévitable mise en condition hiérarchique des déterminations réelles, qui traduit son besoin de recomposer *dans l'abstraction* un principe de causalités factices et qui revient toujours, selon les besoins de chaque nuance particulière de ce mode de pensée, à privilégier *absolument* tel ou tel concept particulier, d'où elle fait ensuite découler tout le reste, par la seule propriété du discours.

Son insuffisance explose enfin littéralement dans l'éclatement — caractéristique de toute la pensée moderniste — de son vocabulaire pseudo-conceptuel en nuances toujours plus dérisoires. Cet éclatement du vocabulaire moderniste peut être compris comme la tentative toujours renouvelée — sur le terrain

de la métaphysique — de ressaisir, par un artifice purement lexicographique, les résidus de significations, qui doivent nécessairement lui échapper toujours plus profondément avec l'essentiel. *La théorie* sait, en revanche, que le véritable « travail du concept » ne s'effectue pas sur le terrain de la pensée pure, mais sur le terrain des contradictions et des conflits pratiques, qui emportent les conditions actuelles de la société humaine vers leur dissolution révolutionnaire. La théorie ne fait donc que *déployer*, en réinsérant socialement le langage et la pensée dans la praxis, les significations existantes et la contrepartie dialectique qui travaille en elles à leur négation, selon leurs mouvements et leurs déterminations propres.

2) Dans son activité, la théorie ne *définit* pas des concepts, mais contribue seulement au processus de leur auto-définition historique. En cela, elle se plie impérativement au sens des notions existantes, sans cesse définies et redéfinies par le cours de l'histoire concrète, par la lutte des puissances sociales pratiques, d'où les concepts réels surgissent avec la correction et le renversement dialectique de leurs sens successifs. C'est le devenir de l'histoire réelle qui est le lieu d'auto-définition des idées, la théorie proprement dite n'est que l'accomplissement *dans la conscience* de tout le processus.

C'est un trait constant de l'état d'esprit philosophant, en s'indignant de la pauvreté et de la confusion du langage courant, de s'en croire le dépassement, alors qu'il n'est qu'une formalisation cohérente abstraite des mêmes faiblesses. La théorie, au contraire, est la résolution pratique de cette pauvreté et confusion apparentes, simple *immédiateté visible* de la conscience sociale, dans laquelle elle sait découvrir, et révéler à elle-même, toute la richesse subversive refoulée.

La théorie n'est donc pas, à proprement parler, *un langage nouveau* — créant de nouveaux sens, de nouveaux mots, de nouveaux concepts — mais la force critique de l'activité révolutionnaire *appliquée au langage et à la pensée*, ce même langage et cette même pensée qui dans les conditions d'aliénation actuelles existent à l'état *prolétarisé*, appauvris et non maîtrisés à l'extrême dans leur forme et leur contenu. Par analogie avec le projet thérapeutique de la psychanalyse, la théorie est seulement la libération dans la conscience *du sens socialement refoulé.*

3) La théorie sait enfin qu'il ne s'agit pas de former contre la domination du « langage bourgeois » une nouvelle codification des termes ou de nouveaux termes, avec l'ambition de constituer ainsi un langage « prolétarien » ; tentative qui, formellement réalisée, reviendrait seulement à travestir sous des dehors nouveaux l'aliénation intacte du langage ancien. Comme pour toutes les forces productives sociales — le langage et la pensée ne sont rien d'autre — il n'y a de *langage dominant* que dans la mesure où la domination sociale des rapports marchands peut réaliser, sans opposition révolutionnaire véritable, l'appropriation privative et l'aliénation du langage réel. Il s'agit donc seulement, du point de vue de la théorie du prolétariat, de libérer ce dernier en en libérant l'emploi.

La lutte théorique est donc, dans la manière même dont il lui faut procéder, indistincte de la lutte historique pour la dissolution *totale* des conditions d'aliénation de la vie sociale, par les hommes faisant eux-mêmes leur propre histoire. La théorie est non seulement *l'expression* consciente et adéquate de la vie qui recherche pour elle-même les dimensions de la vie historique, elle est aussi *la communication sociale* rendue possible de ce désir.

Au point où nous en sommes, la théorie *du prolétariat* ne mérite cette qualification que parce qu'elle parie tout — jusqu'au sens de ses concepts et à la façon dont elle s'en sert — sur cette classe révolutionnaire encore inconnue d'elle-même *pour l'essentiel* sur ce qu'elle devra et désirera réaliser véritablement. C'est dans la stricte mesure de ce *pari* que la théorie peut *explorer* par avance l'étendue du programme historique de cette classe.

Les chemins qui mèneront cette classe prolétarienne à *s'attribuer* effectivement cette théorie, comme l'arme et l'expression de sa désaliénation, et ceux auxquels doit se soumettre la lutte actuelle pour la communication et l'unification des luttes révolutionnaires, sont le même processus de *transformation de la totalité des conditions d'existence* au cours duquel notre théorie devra vérifier toujours plus profondément qu'elle est bien la *propriété historique* du prolétariat.

* * *

Chapitre IX : **La théorie du prolétariat comme critique de l'économie de la connaissance**

La classe bourgeoise est certes incapable, sur le plan théorique général, de s'élever au-dessus de la compréhension des détails et des symptômes du processus économique (incapacité qui la condamne en fin de compte *à l'échec sur le plan pratique aussi). Il lui importe toutefois énormément, dans l'activité pratique immédiate de la vie quotidienne, que cette façon d'agir qui est la sienne s'impose aussi au prolétariat. C'est en effet dans ce cas et dans ce cas seulement, que la supériorité organisationnelle, etc., de la bourgeoisie peut s'exprimer clairement, tandis que l'organisation, toute différente, du prolétariat,* son aptitude à s'organiser en tant que classe, *ne peuvent pas s'imposer pratiquement. Or, plus la crise économique du capitalisme progresse, plus cette unité du processus économique peut être clairement* saisie dans la pratique même. *Elle était certes présente aussi dans les époques dites normales, et donc perceptible du point de vue de classe du prolétariat, mais la distance entre la forme d'apparition et le fondement dernier était cependant trop grande pour pouvoir conduire à des conséquences pratiques dans l'action du prolétariat. Cela change dans les époques décisives de crises. L'unité du processus total est passée au premier plan. A tel point que même la théorie du capitalisme ne peut entièrement s'y soustraire, quoiqu'elle ne puisse jamais saisir adéquatement cette unité. Dans cette situation le destin du prolétariat et, avec lui, celui de toute l'évolution humaine dépendent de ce seul* pas, devenu désormais objectivement possible, *qu'il fera ou ne fera pas.*
(Lukacs, *Histoire et Conscience de Classe*).

Sous l'aspect dont elles *dépendent* du quantitatif, la pensée bourgeoise — qu'elle se limite méthodologiquement à la démarche et l'exposé scientifiques, ou qu'elle renferme, selon le cas, des compléments idéologiques — et la théorie dialectique du prolétariat diffèrent qualitativement.

La perte *inconsciente* de la réalité que constitue le passage de la vérité scientifique partielle à l'erreur et l'illusion idéologique sur l'essentiel de son monde, situe l'irrémédiable *dualité* du processus de production de la pensée bourgeoise, qui doit inévitablement se rescinder de la même manière lorsqu'elle aborde chaque nouvelle sphère de son champ d'application. Il va de soi que cette dualité interne de la pensée séparée n'est que le reflet d'une scission de la sphère de la conscience avec l'ensemble de ses objets extérieurs, et que cette extériorité de la pensée séparée, à elle-même et au monde, ne traduit en fait que la scission historique de la société humaine en classes, c'est-à-dire la contradiction centrale qui emporte l'ensemble du procès de production de la marchandise vers sa dissolution révolutionnaire.

Faire une distinction de contenu entre la connaissance scientifique et la pseudo-connaissance de l'idéologie n'a de sens qu'en fonction de ce qui les *réunit profondément*. La science, en tant que système d'une connaissance *positive* de la nature, et méthode transposée d'une manière non critique à l'histoire et à la vie humaine, n'a jamais pu se développer *au-delà* de l'idéologie, ni jamais réellement contre elle. Bien plus, en tant que méthodologie simplement *positiviste* — parce qu'elle n'a jamais connu de l'extérieur sa contrepartie dialectique, et qu'en elle-même elle ne peut pas la trouver — la pensée scientifique est elle-même restée *idéologique*. Qu'elle soit cette part de *l'esprit fétichiste* qui parvient effectivement à une connaissance rationnelle d'une partie de la réalité, n'enlève en rien qu'elle soit seulement *le versant vrai* de l'idéologie. Parce qu'elle n'a jamais pu atteindre la compréhension de la *nature historique* de la nature humaine (*), la science n'est rien d'autre que le point de vue de l'*économie politique* appliqué à la nature et à la vie humaine ; simple connaissance des *lois* de ce qui existe et simple réconciliation avec elles ; de sorte qu'une fois le voile de l'abstraction et de la neutralité de la science déchiré, la seule véritable question reste de savoir pour *qui* cette connaissance *travaille* en fait ; c'est-à-dire aussi quelle société l'a contenue et l'a travaillée en retour.

De même qu'aucun niveau de la pensée scientifique n'a jamais pu éviter de faire une part à des insertions idéologiques, de même l'idéologie (au sens d'idées qui servent des maîtres) ne peut éviter d'être *scientiste*, c'est-à-dire de rallier en bloc toutes les conclusions du système des sciences comme le plus haut moment de vérité possible, sous peine de retomber tout de suite dans la magie et le mysticisme des idéologies ante-bourgeoises.

La science et l'idéologie sont les deux côtés de cette même *aliénation de la conscience humaine*, où le vrai n'a jamais pu être plus qu'un moment du faux. Elles sont cette division de la pensée séparée, produites toutes deux par le même esprit positiviste créé et enraciné dans le développement spéci-

(*) Donc le caractère *social* est le caractère général de tout le mouvement ; de même que la société elle-même produit *l'homme* en tant qu'*homme*, elle est produite par lui. L'activité et la jouissance tant par leur contenu que par leur *genre d'origine* sont *sociales* ; elles sont activité *sociale* et jouissance *sociale*. L'essence *humaine* de la nature n'est là que pour l'homme *social* ; car c'est seulement dans la société que la nature est pour lui comme *lien* avec *l'homme*, comme existence de lui-même pour l'autre et de l'autre pour lui, ainsi que comme élément vital de la réalité humaine ; ce n'est que là qu'elle est pour lui le fondement de sa propre existence humaine. Ce n'est que là que son existence naturelle est pour lui son existence humaine et que la nature est devenue pour lui l'homme. Donc la société est l'achèvement de l'unité essentielle de l'homme et de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature.
(Marx, *Manuscrits* de 1844).

fique de la société marchande et étatique (*). L'idéologie n'est que le revers du système de la science, tel que les rapports de production marchands ont permis et avaient réellement besoin qu'il se développe. L'apport le plus vrai de la pensée scientifique, en tant que *force productive sociale,* a dû rester idéologique, parce qu'aucune force historique suffisamment puissante n'est venue signifier à la science ses limites, ni *ramener* son contenu et son développement dans la praxis sociale à un *usage réellement révolutionnaire.*

En fin du développement de la société marchande, en tant que *moment* qui réunit les conditions d'une *économie universelle de tous les aspects de la vie humaine,* la pensée séparée qui n'est restée secrètement qu'une *économie politique* a dû subir *intérieurement* la loi même du développement économique : une infinie fragmentation du point de vue total et, en retour, une recomposition indépendante et abstraite des rapports des fragments entre eux. Si les sciences de la nature ne sont qu'une connaissance de la nature *réduite* à l'économie, les sciences dites humaines ne sont guère plus que de simples *techniques de gestion* de la vie réduite à l'économie. La grande « économie politique classique » qui fut effectivement au départ une *théorie* de la production sociale, dut définitivement cesser de porter sur les questions fondamentales, dès que le véritable intérêt pour ces questions se déplaça de la bourgeoisie initialement révolutionnaire au prolétariat ; elle acheva de se dégrader en économie « vulgaire » dès qu'apparurent conjointement le prolétariat dans les luttes historiques comme ennemi irréductible de l'économie, et les premières constructions cohérentes d'une *théorie* de cette guerre sociale. Pour les mêmes raisons, le point de vue de la philosophie de Hegel, en tant que projet d'une vie universelle consciente et maîtresse d'elle-même, n'a pas pu connaître de prolongements strictement philosophiques. Pour les mêmes raisons encore, la théorie de Freud, qui fut la première recherche pratique sur la subjectivité à comprendre unitairement toutes ses manifestations comme une guerre des profondeurs de l'individu avec leurs prolongements sociaux, la première théorie de l'*aliénation* du désir et de la sexualité et de leurs conséquences dans la pratique sociale, est arrivée *si tard* (comme une des dernières manifestations de la pensée bourgeoise révolutionnaire) qu'elle dut entreprendre elle-même de se désamorcer. Cette faillite conjointe de l'économie politique classique, de la philosophie et de la première théorie psychologique profonde, faillite qui n'épargne d'ailleurs aucun des autres domaines de la pensée et de la production culturelle, a contribué à rendre évident *ce besoin,* et le cours de la réalité va lui-même en le rendant toujours plus évident, qui fait de la *théorie du prolétariat* l'héritière *exclusive* des plus grandes découvertes de la pensée bourgeoise révolutionnaire (*).

(*) Comme toutes les autres sciences la mathématique est issue des besoins des hommes (...) Mais comme dans tous les domaines de la pensée, à un certain degré de développement, les lois tirées par abstraction du monde réel sont séparées de ce monde réel, lui sont opposées comme quelque chose d'autonome, comme des lois venant de l'extérieur auxquelles le monde doit se conformer. C'est ainsi que les choses se sont séparées dans la société et l'Etat. c'est ainsi, et non autrement, que la mathématique pure est après coup appliquée au monde bien qu'elle en soit précisément tirée et ne représente qu'une partie des formes qui le composent, ce qui est la seule raison pour laquelle elle lui est applicable. (Engels).

(*) Là réside justement la fatalité qu'une force irrésistible a fait peser sur le développement des recherches philosophiques et historiques de la *classe bourgeoise* au XIXe siècle : cette classe qui avait cessé d'être révolutionnaire vers le milieu du siècle dans sa praxis sociale, perdit aussitôt, par une nécessité interne, la capacité de *penser,* dans leurs significations véritables, les relations

Ayant vu se développer pleinement le monde qu'elle voulait et contribuait à construire, la pensée séparée doit vérifier intérieurement, en se trompant toujours plus, les effets de son existence bornée. Ainsi la science par exemple, ne voulant ni ne pouvant avec ses moyens propres se comprendre comme un élément actif de la réalité, comme une force productive sociale, est la première à véhiculer l'illusion sottement rassurante d'une existence pure, autonome et neutre de l'activité scientifique. Elle entérine hypocritement la distinction idéologique entre science pure et technologie, laissant son aspect véritablement pratique et aussi le véritable secret socio-historique de sa propre réalité à cette dernière.

Parce qu'elle est tout le contraire de l'attribut d'un *sujet humain et historique,* la pensée séparée reste en dernier ressort *régie* par le quantitatif. Telle que le développement historique de la société de classes l'a en fait produite, la pensée scientifique n'est plus qu'une *somme,* sans liens réels, d'innombrables *spécialités. La théorie sociale* d'abord entreprise par la bourgeoisie révolutionnaire, devant ensuite évoluer *dans le sens opposé du point de vue unitaire* où se fonde la perspective théorique de la révolution prolétarienne, a dû se fragmenter en économie politique bornée, en sociologies, psychologies, sciences du langage, etc., elles-mêmes fragmentées en innombrables subdivisions séparées les unes des autres et rivales. La véritable économie politique dont *Marx avait entrepris la critique* reste évidemment constituée par l'ensemble de ses subdivisions modernes. Quant à la vieille philosophie, ses survivances proprement philosophiques ne sont depuis longtemps qu'un aspect *inutile* et négligeable de l'idéologie ; ésotérique, sectaire et vide, vivant du *pillage,* toujours renouvelé en de nouvelles nuances futiles et fantaisistes de son propre passé et des autres secteurs plus modernes de la pensée. Le point de vue philosophique ne peut plus enfanter qu'un analphabétisme érudit et muséographique.

Chaque spécialité du savoir séparé est elle-même une somme de connaissances répertoriées, enseignées et appropriées par le secteur du savoir bureaucratique dont elle dépend. Le progrès y existe certes, mais comme la poursuite infinie de ce processus cumulatif et privatif ; conservation et progrès s'y confondent, car chaque progrès d'un secteur de la connaissance justifie et conserve en fin de compte l'ensemble du processus de fragmentation du savoir. L'analyse d'un fragment de réalité qui justifie chaque spécialité ne suffit pas à elle seule à définir l'intelligence fragmentaire, car elle est à elle-même son propre processus de fragmentation. La pensée fragmentaire est la pensée du *fragment devenu autonome,* là où les propres produits de l'intelligence humaine se sont détachés d'elle et la dominent en retour, lui faisant face, comme *conditions objectives* de toute production intellectuelle ; en fait, comme conditions matérielles de l'absence sociale d'intelligence.

---

dialectiques entre l'évolution des idées et celle de la réalité, en particulier entre la philosophie et la révolution. C'est ainsi que le déclin, et l'arrêt effectif, que connut dans sa praxis sociale le mouvement révolutionnaire de la classe bourgeoise au milieu du XIXe siècle, devaient trouver leur expression idéologique dans le déclin et l'arrêt apparents du mouvement philosophique, dont nous entretient encore aujourd'hui l'historiographie bourgeoise. (Karl Korsch).

L'action de la pensée bourgeoise-scientifique, son but final, n'est rien d'autre que son élargissement constant à partir de ses propres règles, c'est-à-dire la reproduction élargie de ses règles inchangées : l'addition détails par détails arbitrairement associés ou séparés sur des déterminations partielles, regroupées en spécialités, etc. La pensée séparée n'est donc par la seule pensée du fragment, elle est cette pensée *développée en conditions universelles de la pensée.* La qualité y est absente, d'abord en ceci que le qualitatif y a été joué depuis longtemps. La pensée unilatérale du vieux monde n'a plus ni la liberté, ni la conscience d'elle-même. Son progrès y est également sa dégradation ininterrompue. La séparation et le morcellement de son savoir sont la véritable universalité de la pensée de la marchandise. Elle est un simple *moment* de cette marchandise même, la pensée *capitalisée.*

Le savoir séparé n'est ni la connaissance, ni la mémoire des hommes, mais la connaissance et la mémoire de la marchandise ; il est la *véritable misère de la pensée prolétarisée ;* l'ignorance aussi du prolétariat qui n'est pas encore parvenu à une connaissance pratique de lui-même (*). « Dans ce procès, les caractères *sociaux* du travail apparaissent aux ouvriers comme s'ils étaient *capitalisés* en face d'eux : dans la machinerie par exemple, les produits visibles du travail apparaissent comme dominant le travail. Il en va naturellement de même pour les forces de la nature et la science (ce produit du développement historique général dans sa quintessence abstraite), qui font face à l'ouvrier comme *puissance* du capital, en se détachant effectivement de l'art et du savoir de l'ouvrier individuel. Bien qu'elles soient à leur source le produit du travail, elles apparaissent comme étant incorporées au capital, à peine l'ouvrier entre-t-il dans le procès du travail. » (Marx).

Le savoir séparé n'est pas seulement un état historique de la fausse conscience, et négativement, un état de la conscience proprement dite, c'est un *rapport de production* de la conscience individuelle à l'ensemble du produit social, un « rapport entre personnes et entre classes ». Comme dans *toute science sociale historique,* il faut toujours garder en vue, dans l'étude du mouvement des « catégories économiques », que *les catégories* expriment des *formes d'existence et des conditions d'existence.* Le procès de production du savoir séparé est le moyen par lequel la société humaine se trouve *en masse* expropriée de sa conscience. Dans *l'idéologie* sont les formes transitoires, sans cesse reconstruites et réadaptées, de sa lutte défensive *contre tout le négatif de son développement.* Le savoir séparé réalise et traduit ce rêve bourgeois d'une totalité sans conflits. La puissance effective de la pensée bourgeoise est de part en part *analytique ;* sa puissance de mystification, et finalement sa faiblesse historique, sont au contraire dans ce fait, qu'avec les armes dont elle dispose, elle ne peut réellement élever aucune *synthèse* à la connaissance pratique du *tout.* L'idéologie, comme système de fausse explication du monde, et comme stratégie pratique d'un *mésusage intéressé des idées,* est ce fétichisme accompli sur la totalité. La confusion des éléments, organisés selon des

(*) Quand la critique ne dépasse pas la simple négation d'une partie, quand au moins elle ne *tend* pas vers la totalité, alors, elle ne peut pas dépasser ce qu'elle nie, comme le montre, par exemple, le caractère petit-bourgeois de la plupart des syndicalistes. Cette simple critique, cette critique faite du point de vue du capitalisme, se manifeste de la façon la plus frappante dans la séparation des différents secteurs de lutte. Le simple fait de faire cette séparation indique déjà que la conscience du prolétariat subit, provisoirement encore, la réification. Bien qu'il lui soit évidemment plus facile de saisir le caractère inhumain de sa situation de classe sur le plan économique que sur le plan politique, et sur le plan politique que sur le plan culturel, tous ces cloisonnements démontrent justement la puissance non encore surmontée des modes de vie capitalistes sur le prolétariat lui-même .(Lukacs.)

déterminations fantaisistes, est sa limite finale, elle est sa perte réelle de la *qualité*. A l'inverse, la théorie dialectique du prolétariat doit réussir *qualitativement* là où la pensée bourgeoise échoue par le quantitatif : *la pensée pratique de la totalité dans son devenir.*

Cette séparation sans retour de la pensée unilatérale d'avec le monde tient essentiellement dans ce fait que, *fondamentalement*, elle n'a pas d'action à accomplir ; ou, plus précisément, que cette action existe *indépendamment* d'elle-même, comme développement autonome du système économique ; la pensée unilatérale ne peut fondamentalement ni *juger*, ni *décider*, d'elle-même. Sa vérité ne lui appartient plus, sa véritable action la précède. C'est à la fois sa scission ontologique, et la limite de son épistémologie. La quantité de ses faux choix, de sa fausse problématique, s'articule sur la vérité secrète d'un choix déjà fondamentalement fait ; les cartes pour elle sont déjà jouées avant même qu'elle n'ait songé à les distribuer.

Il serait faux cependant de croire que la pensée du vieux monde ignore complètement le qualitatif. Car elle fait partie de ce développement des forces pratiques de la marchandise qui s'est soumis toute qualité en se soumettant toutes les forces productives sociales. La marchandise, procès de production réellement totalitaire, ne peut nullement supprimer le qualitatif (le point de vue qui part de l'homme, et qui envisage et recherche la réalité pour l'homme lui-même), mais seulement en *refouler* sans cesse l'existence, la connaissance et le désir. Le qualitatif y existe donc toujours positivement sous sa forme *prolétarisée*, car la pensée séparée n'est en définitive rien d'autre que la *connaissance humaine prolétarisée.*

De surcroît, la pensée du vieux monde connaît la qualité pour y être sans cesse confrontée, unilatéralement et après coup. La conscience de la marchandise peut même accéder à un certain sens dégradé de la dialectique ; dans l'Etat, par exemple, qui doit de nouveau apprendre à connaître l'histoire comme *danger*, contenant les risques de sa perte. L'histoire peut temporairement réintroduire dans la conscience de la marchandise un certain sens des luttes pour le qualitatif, car elle doit y défendre sa qualité propre. Néanmoins, la conscience et l'action politique de la marchandise restent fondamentalement *anti-dialectiques* en ceci que pour elle il s'agit toujours simplement de se *défendre du négatif.*

La théorie du prolétariat a ceci en propre qu'il lui faut à la fois coexister et s'éduquer à sa propre action. Elle est elle-même sa propre action, dans tous ses développements, dans l'intelligence théorique, comme dans les luttes pratiques. Il lui faut *à la fois comprendre et réaliser l'ensemble de ses conditions d'existence.* Ceci est aussi vrai à l'échelle des luttes de classes que pour l'individu encore isolé.

La théorie ne se prête à aucun enseignement ; elle ne peut se communiquer et être comprise que là où ses conditions sont déjà réunies. La seule éducation, le seul apprentissage révolutionnaire consistent en ce que l'intelligence et les forces pratiques doivent s'éduquer à leur propre action. Il leur faut pour cela retrouver leur propre histoire passée et falsifiée, et développer à partir de leur histoire vivante leur propre langage et leur propre *mémoire.*

En définitive, la théorie ne se communique et ne se développe toujours qu'à l'intérieur d'elle-même et pour elle-même, avec les forces qu'elle arrive à se rallier effectivement. Elle ne possède pourtant jamais en propre toute sa réalité, sa vérité est dans son conflit avec le monde, et dans la façon dont elle sait mener sa guerre.

Tout ceci pour dire combien nous sommes loin de ce goût exclusif et borné pour les idées pures et la littérature révolutionnaire, que l'on attribuera encore un certain temps, cela est bien évident, à ceux qui ont au moins cette originalité de vivre, de lire, et surtout de *vouloir utiliser la pensée ;* qui n'ont pas accroché leur *recherche* aux porte-manteaux des salons de la « radicalité » satisfaite de son image. Or, la chose véritablement étonnante n'est pas qu'il y ait des révolutionnaires pour développer leur intelligence, c'est-à-dire pour passer à la réalisation pratique du projet prolétarien qu'ils ont rallié, mais plutôt que les luttes révolutionnaires nous obligent à côtoyer encore tant d'imbéciles.

Les meilleurs *savent* entendre pousser l'herbe de l'histoire, là où c'est le plus difficile, dans leur propre vie. Leur dialectique a su s'éduquer au *sens de l'irréversible ;* elle sait *reconnaître* les occasions qui passent, elle sait en formuler les alternatives, y assumer les choix nécessaires. Elle sait aussi tirer les conclusions de ses erreurs, juger ses réussites d'une manière désabusée ; apprécier l'échec dans la victoire, et la part de victoire dans l'échec, passer *froidement* enfin, aux développements suivants de son action.

Aucune recette, aucune organisation ne saurait garantir quiconque, même partiellement, contre les risques de l'entreprise historique. L'histoire est sévère avec les illusions. A la limite, il ne sert à rien de « ne jamais travailler », de vivre dans le libertinage, d'être intelligent sans difficultés, de lire beaucoup, d'écrire élégamment ou de parler bien. Si la théorie révolutionnaire a pu s'appuyer à une époque, avec succès, sur le mouvement de libération des mœurs qui s'y affirmait, il faut bien voir qu'aujourd'hui ces qualités de « savoir-vivre » révolutionnaire, cultivées pour elles-mêmes, sont vécues par le premier crétin venu, comme simple pseudo-affirmation de soi dans des couches diverses et importantes de la société moderne. Elles constituent aussi le terrain naïf où vient prendre racine *l'idéologie moderne* qui cherche à se constituer systématiquement comme *critique fragmentaire* de l'actuel effondrement du monde, et comme ultime refuge possible de la justification des rapports de production existants : des patrons français du Congrès de Marseille, aux anti-psychiatres gauchistes ; de l'écologie américaine aux divers courants semi-révolutionnaires qui ressurgissent partout. Pour ces raisons, ce progrès effectif des mœurs est l'aspect le plus fragile du progrès historique de ces dernières années. La lutte pour la théorie du prolétariat peut certes encore s'y nourrir, elle ne doit nullement y rester identifiée. Elle ne peut rien attendre de ce standing d'une pseudo-liberté qui s'est constitué, comme contrepartie aliénée des premières manifestations révolutionnaires de la critique de la vie quotidienne, ni continuer de laisser croire à toute une couche de jobards très portés dans la société moderne à propager ce genre d'illusions, que posséder ce standing serait le *secret même* de l'aventure révolutionnaire.

Pour les vrais révolutionnaires, depuis qu'il en existe dans l'histoire, le point le plus critique a toujours été de *savoir reconnaître et emprunter* les voies où se joue *l'aventure la plus avancée* de leur temps, *au moment où elle s'y joue.*

La fin honteuse des Situationnistes de l'Internationale, qui ont abandonné presque tous leur tâche après avoir à peine réalisé les premières et les moindres ambitions de leur programme, montre assez la fragilité de ce genre d'assurances « radicales » sur la vie. Elle montre aussi *combien il est à redouter* que les premiers succès dans la réalisation d'un projet de cet ordre ne montent à la tête de leurs auteurs, qui sont alors toujours prompts à céder à l'insidieuse tentation de ne plus vivre que sur un présent prestigieux acquis au détour d'une aventure *passée*. Les Situationnistes ont *perdu* leur lutte, car pour eux, l'habitude de leur rôle dans la lutte d'une époque était devenue une activité qui ne rencontrait plus d'opposition. « Une activité qui se déploie dans une durée formelle et où la plénitude et la profondeur ne sont plus senties. C'est une existence pour ainsi dire extérieure (...), qui n'est plus attirée par les profondeurs. » (Hegel)

La part la meilleure de leur héritage, comme de tout l'héritage des luttes de l'histoire, reste encore à employer.

Segui il tuo corso, e lascia dir le genti !

(Extraits du livre de Daniel Denevert, *La théorie situationniste et les processus de séparation*, rejeté par trois éditeurs parisiens en 1972-73)

CENTRE DE RECHERCHE SUR LA QUESTION SOCIALE

NOUVELLE ADRESSE :

BP 218 - 75865 PARIS CEDEX 18

C.C.P. La Source 34. 476. 90

Dépôt légal, deuxième trimestre 1975

15 Francs

Imprimerie « E.P. », 232, rue de Charenton, 75012 Paris